



RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE,

OU

L'EMPEREUR NICOLAS

ET

SON EMPIRE EN 1844.

PAR

UN RÉSIDENT ANGLAIS.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. NOBLET,
Chef de section au Ministère du Commerce,

ET ANNOTÉ

PAR M. CYPRIEN ROBERT,
Auteur des Slaves de Turquie.

Tôt ou tard tout se sçait.
MAINTENON.

II

PARIS.
JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, QUAI VOLTAIRE.

1845





RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE,

OU

L'EMPEREUR NICOLAS

ET

SON EMPIRE EN 1844.



EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Paris. —Imprimerie Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

RÉVÉLATIONS SUR LA RUSSIE,

OU

L'EMPEREUR NICOLAS

ET

SON EMPIRE EN 1844.

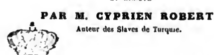
PAR

UN RÉSIDENT ANGLAIS.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR M. NOBLET,
Chef de section au Ministère du Commerce,

ET ANNOTÉ

PAR M. CYPRIEN ROBERT,
Auteur des Slaves de Turquie.



Tôt ou tard tout se sçait.
MAINTENON.

II





PARIS.
JULES LABITTE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
3, QUAI VOLTAIRE.

1845

IX

CONSPIRATION DE LA NOBLESSE RUSSE. — RÉVOLTE DU 26 DÉCEMBRE 1825.

CONSPIRATION DE LA NOBLESSE RUSSE. — RÉVOLTE DU 26 DÉCEMBRE 1825.

Les événements dont nous allons nous occuper n'ont été connus en Europe que vaguement, quoique le sujet eût, en lui-même et par ses détails, tout l'intérêt du drame le plus grandiose et le plus saisissant. Ce n'était rien moins que la conspiration de toute une classe d'une nation de soixante millions d'âmes, privées des bienfaits de la civilisation, contre la tyrannie corrompue et corruptrice qui de plus en plus les étreint et les abaisse ; — tyrannie centralisée dans le pouvoir d'un seul ; — véritable *propagande* de ce despotisme que les autres souverains absolus de l'Europe mettent tous leurs soins à conserver, là où il existe sous une forme relativement tempérée.



A côté d'une conspiration comme celle-ci, celles qui menacèrent le sombre gouvernement de Venise, et dont l'histoire nous est familière à tous, ne semblent plus que des jeux. La pusillanimité des nombreux acteurs, l'égoïsme de la majorité, le désintéressement et l'héroïsme du petit nombre, la fin tragique de l'événement, tout cela forme une réunion de contrastes qui donnent à quelques passages de l'histoire une physionomie dramatique, et jettent à la fois des ombres et de vives lumières sur les scènes les plus frappantes de cette chronique de crimes et de folies.

Ces enthousiastes, qui ne différaient pas moins de leurs coassociés par leur but qu'ils en différèrent ultérieurement par la conduite, presque tous hommes de naissance et de famille, et jeunesse pleine d'avenir, furent les seuls qui prirent une part active dans la scène fatale du dénoûment; ils la jouèrent avec dévouement et résolution. Ils faisaient presque tous partie de l'armée impériale. L'armée elle-même fut partagée et opposée régiment contre régiment : les uns destinés à frapper aveuglément le coup décisif, tandis que les autres servirent à briser, dès sa naissance, tout espoir de secouer un joug intolérable pour cette petite portion du peuple Russe, dans laquelle a pénétré quelque teinte de civilisation ; mais insensible à cette masse de serfs dont la dé-

gradation et l'apathie les mettent à peine au-dessus du bétail de leurs champs.

Quoique nous n'ayons pas encore vu de relation imprimée qui présentât d'une manière un peu correcte un épisode si important de l'histoire européenne de ces derniers temps, nous le trouvons pourtant constamment cité dans les différents ouvrages sur la Russie (dans le docteur Granville, Bremner, les Lettres de la Baltique, et enfin M. de Custine); n'en pourrait-on pas conclure que les auteurs ont puisé le fond de leurs récits dans les communications qu'ils ont pu obtenir des hommes au pouvoir? En Russie les murs mêmes écoutent et entendent. Un mot, s'il n'est pas recueilli à l'instant même, n'est pas oublié pour cela : on le note plus tard, et il devient, comme nous l'avons vu dans un précédent chapitre, l'objet d'une mention spéciale dans les volumineux documents de la police secrète (ce travail incessant d'une vaste armée d'espions). Aussi tous ceux qui se soucient peu de confirmer les rapports du gouvernement sur un sujet quelconque, fût-ce le plus futile, prennent le parti de garder le silence; qu'il s'agisse d'une conspiration, d'une révolution, d'une défaite, d'un accident funeste, ou de l'existence controversée de la fissure à la colonne d'Alexandre... il n'importe, leur bouche est muette.

Quant au caractère d'une conspiration qui produisit la révolte d'une partie de l'armée, et au sang qu'elle fit verser dans les rues de Saint-Pétersbourg, autant eût vallu consulter, à Venise, le Conseil des Dix sur le compte du doge, qu'ils condamnèrent à l'échafaud, ou le comité de salut public, pendant la terreur, sur le compte de ses victimes, que d'attendre, à cet égard, quelque veracité des agents du gouvernement russe. Ceux qui, acteurs dans ce drame, échappèrent sains et saufs; ceux qui, par leurs relations, directes ou indirectes, avec la conspiration ou les conspirateurs, sònt en état de jèter quelque jour sur ce sujet, ne confient guère leur témoignage qu'à des oreilles éprouvées, et encore ne le font-ils que tout bas, les portes bien closes et en s'entourant des mêmes précautions qu'ils auraient pu mettre dans le cours de l'entreprise.

Aucun d'eux, néanmoins, ne conteste la part qu'il y a prise personnellement. Ils se réfèrent, en ce point, à ce qu'en a pu savoir le comité d'enquête établi par l'Empereur et à ce qu'il en a publié par inadvertance. Cette commission se composait du grand-duc Michel, de Tatischeff, alors ministre de la guerre, du comte Tchernitcheff, qui, depuis, a rempli cette place, du comte Benkendorff, grand maître de la police secrète; de Koutouzoff, qui succéda à Miloradovitch, gou-

verneur de Saint-Pétersbourg, tué pendant la révolte; de Levacheff et Potapoff, aide de camp de l'Empereur, et des conseillers d'état Bloudoff et Galitzin.

Le marquis de Custine représente ces événements comme ayant fourni à l'empereur Nicolas l'occasion de se distinguer aux yeux de l'Europe par son courage et sa fermeté. Il aura peu connu probablement l'histoire de l'insurrection, et moins encore les particularités des conspirations précédentes. Il s'arrête peu sur cet objet, et semble accepter comme constant ce qu'il a recueilli dans l'atmosphère immédiate de la cour; mais il raconte assez longuement sa conversation personnelle avec l'Empereur, et ce que l'Empereur lui-même lui a dit de sa conduite et de ses sentiments dans cette circonstance.

La conduite de Nicolas, dans cette affaire, est le sujet sur lequel on le dit le plus accessible à la flatterie, et l'on croira aisément que c'est un de ceux sur lesquels, en général, on le flatte le plus. Ses admirateurs, aussi bien que ses détracteurs, s'accordent à reconnaître, et peut-être n'est-ce pas sans raison, qu'il a trouvé ce jour-là l'occasion de déployer les parties les plus saillantes de son caractère, — bonnes ou mauvaises. Le lecteur jugera lui-même du côté dominant par le récit que nous allons faire. Mais qu'on nous per-

mette de citer, avant tout, le dialogue entre l'empereur Nicolas et le voyageur.

« Ce que vous allez lire m'a été dit il y a peu de jours par l'Empereur lui-même; si je ne vous ai pas raconté cette conversation dans ma dernière lettre, c'est parce que les papiers qui contiendraient de pareils détails ne peuvent se confier à la poste russe, ni même à aucun voyageur.

» Le jour où Nicolas parvint au trône fut celui où la rébellion éclata dans la garde; à la première nouvelle de la révolte des troupes, l'Empereur et l'Impératrice descendirent *seuls* dans leur chapelle, et là, tombant à genoux sur les degrés de l'autel, ils se jurèrent l'un à l'autre, devant Dieu, de mourir en souverains s'ils ne pouvaient triompher de l'émeute.

» L'Empereur jugeait le mal sérieux, car il venait d'apprendre que l'archevêque avait déjà tenté en vain d'apaiser les soldats. En Russie, lorsque le pouvoir religieux échoue, le désordre est redoutable.

» Après avoir fait le signe de la croix, l'Empereur partit pour aller maîtriser les rebelles par sa seule présence et par l'énergie calme de sa physionomie. Il m'a raconté lui-même cette scène en des termes plus modestes que ceux dont je viens de me servir; malheureusement j'ai oublié la première partie de son récit, parce qu'au premier abord je fus un peu troublé du tour inattendu que prenait notre conversation; je vais la reprendre au moment dont le souvenir m'est présent.

» — Sire, Votre Majesté avait puisé sa force à la vraie source.

» — J'ignorais ce que j'allais faire et dire, j'ai été inspiré.

» — Pour avoir de pareilles inspirations, il faut les mériter.

» — Je n'ai rien fait d'extraordinaire; j'ai dit aux soldats : Retournez à vos rangs; et au moment de passer le régiment en revue, j'ai crié : A genoux! Tous ont obéi. Ce qui m'a rendu fort, c'est que l'instant d'auparavant je m'étais résigné à la mort. Je suis reconnaissant du succès; je n'en suis pas fier, car je n'y ai aucun mérite.

» Telles furent les nobles expressions dont se servit l'Empereur pour me raconter cette tragédie contemporaine.

» Vous pouvez juger par là de l'intérêt des sujets qui fournissent à sa conversation avec les étrangers qu'il veut bien honorer de sa

bienveillance; il y a loin de ce récit aux banalités de la cour. Ceci doit nous faire comprendre l'espèce de pouvoir qu'il exerce sur nous comme sur ses peuples et sur sa famille. C'est le Louis XIV des Slaves.

» Des témoins oculaires m'ont assuré qu'on le voyait grandir à chaque pas qu'il faisait en s'avançant au devant des mutins. De taciturne, mélancolique et minutieux qu'il avait paru dans sa jeunesse, il devint un héros sitôt qu'il fut souverain. C'est le contraire de la plupart des princes, qui promettent plus qu'ils ne tiennent.

» Celui-ci est tellement dans son rôle, que le trône est pour lui ce qu'est la scène pour un grand acteur. Son attitude devant la garde rebelle était si imposante, dit-on, que l'un des conjurés s'est approché de lui quatre fois pour le tuer pendant qu'il haranguait sa troupe, et quatre fois le courage a manqué à ce misérable, comme au Cimbre de Marius. Des gens bien instruits ont attribué cette émeute à l'influence des sociétés secrètes par lesquelles la Russie est travaillée, dit-on, depuis les campagnes des alliés en France et les voyages des officiers russes en Allemagne.

» Je vous répète ce que j'entends dire : ce sont des faits obscurs et qu'il m'est impossible de vérifier.

» Le moyen qu'avaient employé les conspirateurs pour soulever l'armée était un mensonge ridicule : on avait répandu le bruit que Nicolas usurpait la couronne contre son frère Constantin, lequel s'acheminait, disait-on, vers Pétersbourg pour défendre ses droits les armes à la main. Voici le moyen qu'on avait pris pour décider les révoltés à crier sous les fenêtres du palais : Vive la constitution ! Les meneurs leur avaient persuadé que ce mot *constitution* était le nom de la femme de Constantin, leur impératrice supposée. Vous voyez qu'une idée de devoir était au fond du cœur des soldats, puisqu'on n'a pu les entraîner à la rébellion que par une supercherie.

» Le fait est que Constantin n'a refusé le trône que par faiblesse : il craignait d'être empoisonné; c'est en quoi consistait sa philosophie. Dieu sait, et peut-être quelques hommes savent si son abdication le sauva du péril qu'il crut éviter.

» C'était donc dans l'intérêt de la légitimité que les soldats trompés se révoltèrent contre leur souverain légitime.

» On a remarqué que, pendant tout le temps que l'empereur resta devant les troupes il ne mit pas une seule fois son cheval au galop,

tant il avait de calme; mais il était très-pâle. Il faisait l'essai de sa puissance, et le succès de l'épreuve lui assura l'obéissance de sa nation.

» Un tel homme ne peut être jugé d'après la mesure qu'on applique aux hommes ordinaires. Sa voix est grave et pleine d'autorité, son regard magnifique et fortement appuyé sur l'objet qui l'attire, mais rendu souvent froid et fixe par l'habitude de réprimer ses passions encore plus que de dissimuler ses pensées, car il est franc; son front superbe, ses traits qui tiennent de l'Apollon et du Jupiter, sa physionomie peu mobile, imposante, impérieuse, sa figure plus noble que douce, plus monumentale qu'humaine, exercent sur quiconque approche de sa personne un pouvoir souverain. Il devient l'arbitre des volontés d'autrui, parce qu'on voit qu'il est maître de sa propre volonté.

» Voici ce que j'ai encore retenu de la suite de notre entretien :

» — L'émeute apaisée, Sire, Votre Majesté a dû rentrer au palais dans une disposition bien différente de celle où elle était avant d'en sortir; car elle venait de s'assurer, avec le trône, l'admiration du monde et la sympathie de toutes les âmes élevées.

» — Je ne le croyais pas; on a beaucoup trop vanté ce que j'ai fait alors.

» L'Empereur ne me dit pas qu'en revenant auprès de sa femme il la retrouva atteinte d'un tremblement de la tête, maladie nerveuse dont elle n'a jamais pu se guérir entièrement. Cette convulsion est à peine sensible; même elle ne l'est pas du tout les jours où l'Impératrice est calme et en bonne santé; mais dès qu'elle souffre moralement ou physiquement, le mal revient et augmente. Il faut que cette noble femme ait bien lutté contre l'inquiétude pendant que son mari s'exposait si audacieusement aux coups des assassins. En le voyant reparaître, elle l'embrassa sans parler; mais l'Empereur, après l'avoir rassurée, se sentit faiblir à son tour; redevenu homme un instant, il se jeta dans les bras d'un de ses plus fidèles serviteurs qui se trouvait présent à cette scène et s'écria : Quel commencement de règne!

» Je publierai ces détails; il est bon de les faire connaître pour apprendre aux hommes obscurs à moins envier la fortune des grands.»

Il n'est pas douteux que la résolution et l'active

énergie de l'Empereur, dans cette circonstance, sauva non-seulement son pouvoir absolu, mais sa vie. Incertain des dangers qui pouvaient éclater sous ses pieds, il dédaigna tout compromis et jeta hardiment le dé d'où dépendait sa couronne ou sa ruine.

D'un autre côté, à la face de son armée, cet homme qui, pendant tant d'années, n'a jamais quitté l'uniforme, idolâtre de tout ce qui est martial; qui, par sa taille et son port, semble être un nouveau Cœur-de-lion, cet homme, aussitôt que ses troupes fidèles commencèrent à agir, se retira assez loin du théâtre de l'action pour se mettre personnellement en sûreté, — offrant ainsi le spectacle de la fermeté morale et de la timidité physique, qui ne sont pas inconciliables, quoiqu'elles se trouvent rarement ensemble. Les amis et les ennemis de l'Empereur déduisent également de sa conduite dans cette journée la preuve de son courage et de sa faiblesse. Le fait est qu'il paraît doué de cette sorte de courage d'esprit qui constitue la véritable valeur chez celui qui commande aux hommes, et qu'il peut n'avoir pas cette bravoure personnelle, fort éloignée de l'autre, mais que les hommes apprécient en général comme une qualité moins commune que la première. Sous ce rapport, son caractère serait l'opposé de celui de son frère Constantin, homme

d'audace physique, hardi cavalier, intrépide soldat, mais poltron moral, que la frayeur empêcha de ceindre une couronne impériale, et dont la conduite, au moment de la révolution polonaise, fut marquée au coin de la pusillanimité.

On verra, par notre récit, que la fermeté de l'Empereur ne l'emporta pas sur sa sévérité. Encore aujourd'hui les régiments de la garde et de la ligne qui prirent une certaine part à la révolte sont en disgrâce. Les promotions sont lentes et les récompenses rares dans ces corps, où cependant il ne resta pas, après la répression du mouvement, un seul homme ni un seul officier de ceux qui en faisaient partie auparavant.

Il est bon d'observer (pour montrer que cette disgrâce tient moins à la politique qu'à la rancune) que pendant les derniers règnes et le règne actuel, l'administration militaire, en Russie, avait fait peu de compte de ces signes honorifiques de faveur ou de disgrâce, si puissants sur l'esprit guerrier d'une nation aussi sensible que les Français à toutes les excitations du point d'honneur, mais qui ont moins d'effets sur des hommes d'un tempérament plus positif, lorsqu'ils ne sont pas accompagnés d'avantages un peu plus palpables.

Offrir *au mérite une récompense à bon marché*, tel doit être le vrai principe de toute distinction militaire extraordinaire, et l'utilité n'en est pas dou-

teuse lorsqu'on peut amener ceux auxquels on la destine à la regarder comme proportionnée à leurs mérites, et à confondre ainsi la proie avec l'ombre. — Quant à l'armée russe, sur laquelle le système des ordres et des décorations a été plus longuement essayé que sur toute autre, il y a manqué entièrement son effet. Ce n'est pas que ceux dont les années de service ou les actions d'éclat ont été récompensées d'un certain nombre de décorations ne puissent être regardés avec quelque envie par leurs égaux; car, d'après les règlements, ces décorations donnent de meilleures chances de promotion, des émoluments plus élevés, plus de pouvoir, plus d'occasions de prévariquer. Mais, dans l'opinion de l'armée et de la société même, celui qui les prime par le rang est tout autrement digne de respect, n'eût-il tout au plus qu'une douzaine de décorations sur la poitrine, au lieu d'en étaler vingt-cinq, comme c'est l'ordinaire en Russie. C'est donc le rang militaire, avec ses avantages positifs, que l'on prise, et non les distinctions honorifiques; et bien qu'ils indiquent de nouveaux droits, une position différente, tous ces insignes du mérite et de la bonne conduite n'en restent pas moins des titres équivoques pour ceux qui les obtiennent.

Ainsi dernièrement les montagnards de la Circassie emportèrent d'assaut quelques-unes des

forteresses russes sur les côtes de la mer Noire, comme il arrive souvent quand les tempêtes de l'hiver interceptent les communications. Dans un de ces forts le feu prit au magasin à poudre; personne ne resta pour expliquer de quelle manière, tous ceux que l'explosion n'avait pas tués ayant été emmenés captifs par les montagnards. Forcé d'annoncer cette nouvelle désagréable, le commandant en chef du corps d'armée raconte, dans sa dépêche, que le fort a été défendu courageusement jusqu'à la dernière extrémité, et que tout étant perdu, un de ses défenseurs l'avait fait sauter. L'Empereur crut ou affecta de croire ce qu'aucun témoin ne pouvait démentir. Il y vit même une occasion favorable de travailler l'enthousiasme de l'armée. En conséquence un ukase impérial décréta « qu'à dater de cette époque, le nom de chaque mort, inscrit en tête des rôles de la compagnie, serait toujours appelé le premier à la revue, et que le soldat suivant répondrait : « Mort à telle époque pour la défense de son Empereur et de son pays! »

En France, une telle distinction eût été plus flatteuse, plus enviée, que le nom de *premier Grenadier de France,* conféré à la Tour d'Auvergne[1].

[1] Le texte dit : aux descendants de la Tour-d'Auvergne; ce qui est une erreur.

En Russie, comme on demandait à deux sergents de la garde ce qu'ils pensaient de l'ukase : « Quelle utilité y a-t-il, observa l'un d'eux, à lire sur les rôles le nom d'un homme qui n'est pas là ? » L'autre répondit : « Pauvre garçon ! je suis sûr qu'il songeait à retourner quelque jour dans son village ; mais on le conservera dans les rangs, même après sa mort ! »

Par un effet de la même ignorance, la disgrâce de certains régiments dont nous avons parlé n'y a point fait naître le seul sentiment que l'Empereur cherchât à inspirer ; car si personne dans l'armée n'ignore que ce sont des corps peu favorisés, sur cinq cents hommes on n'en trouvera pas un seul qui comprenne pourquoi ils le sont.

Nous avons essayé de décrire dans les précédents chapitres les oppressions de tout genre sous lesquelles gémit la partie aristocratique de la famille moscovite. Dans ceux que nous consacrerons à la description de l'armée, nous expliquerons avec détail comment le service militaire devient un moyen de servitude pour la noblesse de ce vaste empire. Le récit qui va suivre montrera que la méfiance et la haine de Nicolas ne sont pas dénuées de quelque raison, et que si son animosité contre cette classe manque de dignité, elle ne manque pas du moins de fondement. La con-

spiration générale de la noblesse contre un pouvoir illimité dont les czars ont toujours fait abus, donne la clef des sentiments de l'Empereur actuel envers les nobles, et de la position peu enviable des plus riches et des plus fiers d'entre eux.

Le siècle actuel, au milieu de tous ses abus, a du moins cet avantage, que, grâce à la presse, la lumière de la publicité pénètre partout où le despotisme voudrait cacher ses noires machinations, et les expose, dans leur hideuse nudité, aux regards et à l'exécration du monde : ni la profondeur des mines de la Sibérie, ni le voile ténébreux de la calomnie, ni même le secret du tombeau ne parviennent, quoi qu'il arrive, à dérober la vérité. Nous avons eu le bonheur d'avoir communication d'un manuscrit dû à la plume habile d'un des acteurs du drame que nous allons décrire, manuscrit qui, dans quelques années, sera livré à la curiosité publique. Les noires catastrophes sur lesquelles il fournit des détails exacts et circonstanciés sont telles, que peu d'hommes aujourd'hui croiraient qu'elles pussent avoir lieu même au sein de l'Asie centrale. Nous allons retracer les souvenirs que nous a laissés une lecture rapide de ce manuscrit, joint au témoignage de plusieurs personnes qui ont été indirectement mêlées à ces événements.

Observons d'abord que si la noblesse russe n'était pas encore, à cette époque, réduite à l'état abject où nous la voyons à présent, les czars, depuis Pierre Ier, avaient, en général et peu à peu, tellement empiété sur les priviléges et libertés dont elle jouissait plus ou moins, comme par exemple sous le règne d'Alexandre, qu'ils avaient fini par assimiler la Russie à ces états despotiques de l'Orient, où il n'existe aucune aristocratie héréditaire, où l'on n'obtient d'autre considération que celle qui dérive de la faveur du souverain, et dans lesquels les conducteurs de chameaux et les esclaves s'élèvent aux rangs de ministres et de favoris. Les descendants des fiers boyards, dont les maisons princières, il y a deux ou trois siècles, étaient les égales des Romanoff, aujourd'hui régnant, — qui même, il y a peu d'années, levaient dans leurs domaines des régiments qui portaient leurs nobles noms, — ne se soumirent qu'avec répugnance à la perte graduelle de toute influence héréditaire[1]; et pour l'aristocrate colonel, obligé, après s'être frayé

[1] L'auteur fait ici remonter beaucoup trop haut les prétentions et l'origine de la noblesse russe. Son organisation ne remonte historiquement qu'à Pierre le Grand. Avant cet empereur, les plus grandes familles ne se distinguaient du peuple que par leurs richesses, nullement par leurs priviléges, excepté dans quelques provinces soumises au régime polonais.

un chemin vers ce rang élevé, de supporter sans murmure l'insulte d'un général ivrogne, qui lui crachait au visage, cet outrage, qu'il eût à peine ressenti venant d'un prince, était une offense intolérable quand il réfléchissait que ce général, serf ou fils de serf, devait son élévation à des moyens non moins ignobles que son origine. Le règne de la terreur (on peut donner ce nom au règne de l'insensé mais énergique Paul, qui ne tomba pas, comme on le croit généralement, victime de sa noblesse, mais d'une de ces révolutions de sérail, si communes sous les despotismes orientaux), le règne de la terreur ayant cessé, la noblesse russe, dont la situation ne s'était nullement améliorée sous le gouvernement du doux successeur de Paul, prit courage, et forma la résolution de redresser elle-même ses griefs.

Pendant les neuf dernières années de son règne, le trône d'Alexandre fut comme placé sur le cratère d'un volcan. La conspiration la plus remarquable qu'ait vue jamais la Russie, une conspiration qui, par ses conséquences sur la destinée de toute la famille slave, aurait été une des plus importantes que l'histoire pût rapporter, se préparait en silence, menaçant également son pouvoir et sa dynastie. Elle offrit ce singulier spectacle, que les préjugés du libéra-

lisme occidental pourront mettre sur le même rang que celui du doge de Venise conspirant pour la liberté de ses sujets — le spectacle d'une noblesse féodale conjurée contre le souverain, pour rétablir, avec la liberté générale, celle de ses propres domaines pliés sous le poids de son pouvoir héréditaire. — Mais en Russie comme en Pologne, cette classe est la seule qui comprenne les avantages de la liberté. C'est dans son sein que, pendant des siècles, brillèrent en Pologne les vertus patriotiques, neutralisées, comme toujours, par des inimitiés particulières, des dissensions, des jalousies. Quoiqu'elle ait jeté moins d'éclat en Russie, c'est dans cette classe encore que ces mêmes vertus ont brillé partiellement pour être étouffées, nous le craignons, jusqu'au jour où la lumière et la civilisation de l'Occident, après avoir détruit le génie des ténèbres et du despotisme, briseront les fers de soixante millions d'hommes — événement que tous ceux qui ne désespèrent pas des destinées de la race humaine doivent attendre avec confiance, quelque nébuleux que semble actuellement l'avenir de ce peuple.

Si en Espagne et en Allemagne l'aristocratie fut un fléau pour le pays, elle a sauvé de l'oubli la nationalité polonaise, et prouvé que là, malgré l'esclavage actuel, il n'y a pas à désespérer

comme chez les Lettes et les Esthoniens — peuples dont la résurrection politique ne laisse plus aucun espoir. C'est à sa noblesse que la Russie doit le seul effort magnanime qui ait été fait pour arracher la nation à ce despotisme léthargique et démoralisateur qui s'arme de tous les arts et de toutes les lumières de la civilisation pour étendre de plus en plus le règne des ténèbres. Une oppression partielle peut donner cours aux vertus les plus exaltées; l'esclavage même voit ses malheurs engendrer la philanthropie et le patriotisme — semblable au sol du Nord, qui, après une longue gelée, compense, par une production rapide et soudaine, la stérilité de l'hiver; mais la servitude absolue, sans espoir comme sans soulagement, telle qu'elle existe pour les paysans russes, ne produit aucune des vertus qui, sous un autre régime, se manifestent aussi fièrement dans les classes les plus humbles que dans les plus élevées.

Cet avilissement du peuple, dont les oligarques cherchent à tirer argument en faveur de leur système, ne prouve qu'une chose, l'impérieuse nécessité de relever le moral des populations, au lieu de continuer à l'abaisser.

Préparée durant plusieurs années du règne d'Alexandre, la tentative mémorable dont nous nous occupons éclata au moment où l'empereur

actuel monta sur le trône. Elle échoua, parce que la révolution projetée se trouva, dès sa naissance, aux prises avec un homme de résolution, d'énergie et de fermeté; parce que, comme dans toutes les conspirations inspirées par les motifs les plus purs, l'ambitieux, le traître et le lâche se trouvaient mêlés en trop forte proportion avec les esprits désintéressés, nobles et courageux; parce que ceux qui en avaient formé le plan avaient mal calculé *l'esprit du temps*, et que dans leur enthousiasme, jugeant les hommes plutôt selon leurs propres désirs que d'après la réalité, ils ne voulurent pas apprécier, dans leur désolante vérité, l'indifférence et la servilité des masses sur lesquelles ils espéraient agir. Ils échouèrent, et la corde et le knout de l'exécuteur, et l'exil en Sibérie, firent justice de la hardiesse de quelques-uns et de l'hésitation des autres!

Sous le voile de mystère et de calomnies, sous le faux jour dont le plan et le caractère des conspirateurs ont été enveloppés à dessein (toute voix qui s'élevait pour protester contre ces calomnies ayant été réduite au silence), il est aussi difficile de recueillir des détails authentiques que si déjà l'affaire était ensevelie dans l'obscurité des siècles passés; à moins toutefois de recourir à des documents qui entraîneraient la ruine de ceux qui les ont fournis, s'ils se faisaient connaître.



Néanmoins, en s'en rapportant aux seules relations des agents de l'autorité, on peut retrouver les plans de ces hommes qui ont été livrés à l'exécration publique sous le nom de régicides et d'assassins, et dans les règles mêmes de leurs sociétés secrètes on découvre une hauteur de vues, un libéralisme, un degré de désintéressement, de générosité, d'humanité pratique, qui montrent qu'ils n'étaient pas dirigés par l'ambition, mais par les impulsions les plus nobles. D'un autre côté, la nationalité, le patriotisme de leur but, impriment à leur conspiration un caractère tout opposé à celui de l'acte de révolte qui, sans attaquer en rien la tyrannie autocratique, fut seulement fatal au *tyran* Paul.

Si la faiblesse d'Alexandre souffrit que, sous son règne, les plus grossiers abus d'administration opprimassent le pays plus lourdement et avec moins de pudeur encore qu'aujourd'hui, du moins n'essaya-t-il pas, — si ce n'est dans ses dernières années, — de fermer toutes les bouches par un système d'espionnage et de terreur; tous eurent donc la liberté de parler et d'examiner en particulier les abus dont ils étaient victimes.

Après les campagnes de 1813, 1814 et 1815, quand les armées revinrent de France et d'Allemagne, la partie la plus instruite et la plus intelligente du corps des officiers, laquelle consistait

principalement dans les sommités de la noblesse, avait acquis le sens intime de sa dégradation. Quelques-uns comparaient l'état déplorable de leur pays à celui des autres contrées dans lesquelles la fortune de la guerre les avait conduits, et qui leur paraissaient relativement si heureuses, au milieu même des désordres des révolutions politiques; ils brûlèrent, dès lors, du désir patriotique d'introduire un meilleur ordre de choses en Russie, et se livrèrent à tout l'entraînement des idées libérales. Leurs opinions se répandirent promptement dans leurs familles. Le levain ne tarda pas à fermenter; les nobles, si longtemps courbés sous le poids d'une dégradation dont ils n'avaient pas le sentiment, conçurent généralement l'espoir et la confiance de renverser le despotisme asiatique, si incompatible avec leur existence, et le mécontentement, jusque-là muet et comprimé, commença peu à peu de se montrer et d'agir.

Une fois ces idées éveillées parmi le corps nombreux de la noblesse, on fit appel à tout ce qu'il contenait de jeune ardeur, de sentiments nobles et désintéressés. Avec le même enthousiasme qui les porta, comme nous le verrons tout à l'heure, à sacrifier leurs intérêts personnels à des améliorations abstraites, ils allèrent jusqu'à engager leur vie, et, bravant les dangers du conflit,

ils prirent en main la cause désespérée de toute une classe qui, par des motifs tout différents des leurs, voulait également la ruine du pouvoir despotique. Plusieurs sociétés secrètes s'organisèrent. — Les désintéressés et les enthousiastes étaient déterminés tout à la fois à secouer le joug de l'oppression et à y renoncer pour eux-mêmes ; quoiqu'en petit nombre, comme ils avaient été les premiers à se jeter dans l'arène, ils donnèrent à leurs institutions une couleur qui était loin de répondre aux sentiments de la masse des conjurés entrés après eux dans la conspiration. — D'autres désiraient substituer au despotisme une simple oligarchie féodale, et repousser loin d'eux la tyrannie impériale, sans renoncer au droit de l'exercer à leur profit sur les classes inférieures. Ce furent ces hommes qui, plus tard, par une conduite bien digne de leurs vues, délibérèrent d'abord, hésitèrent, et finalement désertèrent la conjuration quand arriva le moment d'agir, que leurs indécisions avait retardé pendant neuf ans. Les meilleurs et les plus braves payèrent de leur tête leur audacieuse tentative.

Depuis, le gouvernement russe s'est efforcé de faire considérer au dehors ce sentiment de désaffection comme partiel, et la révolte comme un simple accident : c'est dans ce but qu'il n'a frappé d'une condamnation publique que trente-six des

conspirateurs; mais ce qui prouve qu'elle avait de profondes racines dans la société, c'est que pendant neuf années le gouvernement chercha vainement à étouffer les institutions dangereuses qui se formaient autour de lui et dont l'existence lui était révélée par de vagues indications. Lorsqu'avec une extrême difficulté il parvenait à dissoudre une association, elle se relevait sous une autre forme, absolument comme le *whiteboyisme*, qui se perpétua en Irlande sous tant de noms divers. L'oppression produisait le même résultat sur le noble russe, habitué aux aisances de la vie, que sur le catholique irlandais, affamé et demi-nu.

La première de ces sociétés secrètes paraît avoir été fondée en 1807, par le colonel Pestel, homme dont ses adversaires eux-mêmes reconnaissent la capacité remarquable, bien qu'ils n'aient rien épargné pour déshonorer son nom et traîner dans la boue ses cendres, que leurs mains impitoyables jetèrent au vent. Fidèle jusqu'au bout à son drapeau et à sa cause, il fut de beaucoup le plus éclairé comme le plus pratique de tous ceux qui conspirèrent avec lui. Les mesures, les règlements qu'il proposa, ne sont pas l'œuvre d'un théoricien rêveur. Avec le cachet d'une sollicitude bienveillante, ils portent tous les caractères d'une utilité immédiatement applicable. Il réunit en un seul corps un code de ju-

risprudence, auquel l'*empereur Nicolas, qui le fit pendre, a fait de nombreux emprunts pour le recueil des lois russes*; ils y ont pris place comme ornement et avec autant d'utilité (on le conçoit d'après la manière d'appliquer les lois en Russie) que la colonne d'Alexandre, dont la grandeur monolithique s'élève en face des fenêtres du palais.

Cette première société s'appela « l'Union du salut. » Elle se divisait en trois classes, dont les deux dernières s'étaient engagées, par les serments les plus solennels, à obéir aveuglément aux ordres de la classe supérieure nommée « les boyards. » Au bout de quelque temps elle fut dissoute; mais elle reparut bientôt sous le nom de « l'Union du bien public. » Le nombre de ses membres fut notablement augmenté : les conspirateurs voulaient réunir le plus de nobles possible; on s'attacha à rédiger les règlements de manière à calmer les alarmes des plus timides. Les fondateurs déclarèrent que leur seul but était « le bien public, dont l'empereur ne pouvait désirer moins qu'eux l'accomplissement; et que si leurs réunions devaient être secrètes, c'était seulement pour prévenir les difficultés que la défiance et la malveillance ne manqueraient pas d'opposer à toute entreprise tentée publiquement. »

Tout membre de l'Union du bien public prêtait serment de propager l'éducation intellec-

tuelle et morale dans toutes les classes de la société, par tous les moyens que pouvaient fournir ses richesses, ses talents, son influence, son dévouement personnel, et de concourir à répandre les lumières par des écrits et par l'établissement d'écoles lancastriennes. Ils devaient étendre aussi loin que possible la sphère de la bienfaisance publique et privée, surveiller attentivement les nombreuses institutions de charité du gouvernement, et ne jamais manquer de mettre sous les yeux des plus hautes autorités les abus qu'ils parviendraient à découvrir. Ils déclaraient une guerre impitoyable à toute espèce de prévarications, notamment à celles des tribunaux, qu'ils étaient tenus de traîner sans miséricorde au grand jour, et dont ils devaient poursuivre la punition en usant de toute leur influence, tandis qu'ils déploieraient tous leurs efforts pour obtenir la récompense et l'avancement des fonctionnaires publics reconnus intègres et auxquels la société offrait, par le moyen d'une souscription, la compensation pécuniaire de la perte de revenu que pouvait occasionner leur intégrité.

Indépendamment du but général pour lequel s'était formée la société, chaque membre, en particulier, recevait une mission spéciale appropriée à sa position dans le monde, à ses talents et à sa fortune, et il devait rechercher et accep-

ter tous les emplois susceptibles d'en faciliter l'accomplissement. Un certain nombre furent aussi préposés à l'examen de toutes les questions d'intérêt et d'économie politiques.

Cette société fit beaucoup de bien, encore qu'un grand nombre de ses membres, animés d'un esprit tout différent de celui du fondateur, n'apportassent pas une grande exactitude à l'accomplissement de leurs devoirs. En politique, l'Union continua à se montrer pleine de réserve et de modération. Ils avaient reconnu la nécessité d'établir une forme de gouvernement qui ne fût pas entièrement arbitraire; mais ils attendaient beaucoup du libéralisme d'Alexandre, et ils bornaient tous leurs efforts à éloigner de lui les hommes dont on supposait que l'influence pouvait corrompre les intentions généreuses que ses paroles annonçaient fréquemment. Rarement toutefois le libéralisme d'Alexandre consista dans autre chose que des paroles; il était trop faible et trop timide pour mettre à exécution les desseins qu'il avait formés dans ses moments d'exaltation. Élevé par le républicain La Harpe, dont Catherine connaissait les opinions et qu'elle lui donna pour gouverneur, il s'était, au contraire des autres princes, pénétré de bonne heure d'une grande admiration pour les institutions libérales; il avait appris à les considérer comme une œuvre

de grâce et de salut, et se montra constamment disposé à en faire jouir ses sujets, jusqu'à ce que, le moment venu, il trouva qu'en Russie du moins, elles ne pourraient se réaliser qu'aux dépens de sa propre autorité; pareil en cela à ces hommes qui, toujours animés du mépris des richesses et d'une vénération abstraite pour la générosité, ont sans cesse à la bouche d'excellents sentiments qu'ils recommandent aux autres — mais dont les illusions se dissipent vite au contact de leur avarice naturelle dès qu'il s'agit de distraire une obole de leur trésor.

La timidité d'Alexandre ne fut aussi que trop facilement exploitée au sujet des conséquences que ses projets pouvaient avoir dans l'avenir; et Metternich, le Méphistophélès de l'absolutisme, secondé des conseillers intimes de l'empereur, a toujours su s'armer du fantôme de la peur pour les lui faire abandonner toutes les fois qu'il eut la velléité d'acheter, même aux dépens de ses droits, cette réputation de libéralisme qu'il ambitionnait comme un titre de gloire; c'est ainsi que dans la pratique sa conduite démentit si souvent par les actes les plus arbitraires les espérances que ses paroles avaient autorisées.

Et si la timidité d'Alexandre l'empêcha d'éloigner de lui cette influence pernicieuse, la faiblesse de son caractère eut encore de pires conséquences;

car, non content de sacrifier à l'opinion de ses conseillers les améliorations qu'il projetait, il leur passa toutes les iniquités, toutes les vexations qu'ils voulurent se permettre, de sorte que là où il avait promis à ses sujets du pain, c'était trop souvent une pierre qu'ils recevaient. L'empire qu'il laissa prendre à ses favoris et à ses ministres les conduisit à se mettre d'une manière notoire, dans leurs actes, en opposition directe avec ses vœux et ses sentiments hautement publiés. Nous avons vu avec quelle active sévérité le sombre et cruel Arascheieff exerçait le pouvoir que lui laissait un maître qui, dans la conversation, discutait en philosophe les droits de l'humanité et s'attendrissait à ses souffrances avec la miséricorde d'un chrétien.

Kriloff — le premier fabuliste peut-être de tout temps et de tous pays, et dans tous les cas la plus brillante lumière de la littérature russe — peint très-heureusement, dans une de ses fables, le caractère d'Alexandre. « Les moutons vinrent un » jour se plaindre à l'éléphant, leur souverain, » des ravages que les loups faisaient parmi eux. » — Qu'est-ce que j'apprends? dit l'éléphant à » ceux-ci, et comment osez-vous molester mes » sujets les moutons? — Sire, répliquèrent les » loups, nous ne leur demandons à chacun qu'une » seule peau, et ils voudraient nous priver même

» de cela. — Eh bien! dit l'éléphant, prenez-
» leur une peau à chacun, mais faites bien at-
» tention de ne pas leur en dérober davan-
» tage. »

De nombreux exemples, qui chaque jour justifiaient de nouveau la fable de Kriloff, éclairèrent enfin les conjurés sur le vrai caractère d'Alexandre. La constitution dont il dota la Pologne avait excité leurs plus ardentes espérances; quelques-uns s'étaient aventurés jusqu'à proposer leurs plans à l'empereur lui-même. Il les reçut affectueusement, admira et approuva leurs projets, mais finalement leur fit entendre, les larmes aux yeux, que la société n'était pas encore tout à fait mûre pour un tel régime. La constitution polonaise resta purement nominale; un an ne s'était pas encore écoulé qu'elle fut violée par le gouvernement russe; et, bientôt après, la dissolution de l'armée nationale, la suspension de la liberté de la presse et le pouvoir despotique confié au grand-duc Constantin et au commissaire impérial n'en laissèrent plus rien subsister.

Commençant alors à s'apercevoir qu'elle n'avait rien de sérieux à attendre de cet homme, l'Union se détermina à renverser le gouvernement, et à mettre un terme à une tyrannie plus oppressive que tout ce qui l'avait précédée, bien que le tyran lui-même fût doux et humain. Après

une longue délibération il fut résolu qu'un tel changement ne pouvait s'opérer avèc certitude qu'en prenant la vie de l'empereur; et une immense majorité se décida pour cette mesure aussi bien que pour l'adoption d'une forme de gouvernement républicaine.

Mais les différents conjurés comprenaient fort diversement la république. Le plus grand nombre, comme nous l'avons déjà remarqué, tout en cherchant à renverser un pouvoir qui les tenait sous une domination si lourde, n'entendaient renoncer en rien à celle qu'ils exerçaient eux-mêmes; et la proposition de leurs chefs d'affranchir les esclaves pour former une république mixte, dans laquelle toutes les classes de la population auraient eu des représentants, fut repoussée avec tant d'indignation par la majorité, qu'il s'ensuivit de graves dissensions. Se voyant ainsi divisés, les conspirateurs s'alarmèrent de leur propre audace, et les fondateurs de l'Union affectèrent de la dissoudre et d'annuler ses résolutions.

Après s'être ainsi débarrassé des plus timides, Pestel réorganisa la Société sous un autre nom; l'institution prit une forme plus maçonnique; les conspirateurs, partagés en plusieurs classes, furent promus de l'une à l'autre, de telle sorte que les secrets du corps entier ne furent plus confiés qu'à des hommes d'une fidélité éprouvée.

Il y a dans l'histoire de la conjuration deux faits remarquables; l'un, que pendant l'espace de neuf années les conspirateurs ne furent trahis par aucun des membres entièrement initiés; l'autre, que dans le cours de sa durée, l'Union découvrit l'existence de trois sociétés indépendantes, qui, sans avoir aucun rapport entre elles, poursuivaient toutes le même but : celle des « chevaliers russes, » sorte de chevalerie errante pour la répression de tous les abus; « la société pour l'indépendance de la Pologne, » et celle des « Slaves unis, » composée de jeunes enthousiastes, qui avaient conçu le projet de réunir toute la race slave en une république fédérale d'états indépendants, comprenant la Russie, la Pologne, la Hongrie, la Bohême, la Moravie, la Dalmatie et la Transylvanie. La population slave de tous ces pays s'élève collectivement à plus de soixante-dix millions d'habitants, parlant tous une même langue, dont les dialectes n'offrent pas plus de différences entre eux que celles qu'on peut trouver dans l'idiome de plusieurs peuples réunis ou indépendants [1]. — Ces sociétés, comme de petits ruisseaux qui

[1] Il y a ici une erreur malheureusement très-accréditée. Les quatre principaux dialectes slaves, tous également littéraires, ne forment point une même langue, mais diffèrent entre eux autant que l'espagnol et le français.

vont se jeter dans une grande rivière, se joignirent toutes à l'Union principale de Pestel, dont l'esprit survécut à diverses modifications de formes, et qui devint puissante et menaçante, nonobstant les éléments hétérogènes qui s'y introduisirent constamment.

X

CONSPIRATION DE LA NOBLESSE RUSSE. — RÉVOLTE DU 26 DÉCEMBRE 1825.

(SUITE.)

CONSPIRATION DE LA NOBLESSE RUSSE. — RÉVOLTE DU 26 DÉCEMBRE 1825.

(SUITE.)

La grande association fut divisée en deux départements : l'un, le département septentrional; l'autre, le département méridional, tous deux partagés en plusieurs subdivisions. Les éléments divers qui la composaient, quoique dirigés tous vers le même but immédiat, n'en étaient pas plus homogènes dans leurs vues ultérieures; il était donc impossible qu'il n'en résultât pas entre eux quelque jalousie, quelque méfiance. Trois classes d'hommes très-distinctes paraissent avoir formé cette puissante société. La première, la moins nombreuse, mais la plus active, celle qui donna l'impulsion à toutes ces associations secrètes, se composait de jeunes hommes aux convictions

généreuses et désintéressées ; ils voulaient élever toute la nation russe à la condition sociale des pays les plus heureusement partagés et doter toutes les contrées russes de la liberté civile et religieuse la plus étendue ; leurs idées à cet égard dépassaient les limites du possible, du moins tel qu'il avait été compris jusqu'alors.

La plupart, appartenant aux sommités de l'aristocratie, possédaient d'immenses fortunes qu'ils proposaient de sacrifier en libérant tous leurs serfs, l'unique source de leurs revenus; mus par une noble émulation, ils paraissent s'être efforcés de se dépouiller dans leurs actes de toute ombre d'ambition personnelle. Ils étaient républicains et démocrates ; mais leur position particulière prouvait la sincérité de leurs opinions; ils n'avaient pas à craindre d'inspirer le doute qui saisit involontairement à la vue de ces niveleurs dont les utopies égalitaires passeraient volontiers le niveau sur tout le monde, à condition de s'en excepter eux-mêmes.

Pestel, le chef le plus influent de toute la société, était l'âme de ce parti ultrà, qui renfermait les hommes de cœur et d'action : quoiqu'il ne fût distingué lui-même ni par sa famille ni par sa fortune, son énergie et ses talents lui valaient la considération générale. Au nombre des plus ardents de ces réformateurs patriotes et désinté-

ressés, se trouvaient les trois frères Bestoujeffs, deux des Mouravieffs, Bestoujef-Rumin et Mouravieff-Apostol, Batenkoff, Kakovski, Schveikovski, le prince Odoïefski, Wolkoff, Arbuvsoff, Volkouski (prince Sergius), Kousmin, et le prince Stchepin Rostovski. Leur courage au moment de l'action fut digne des motifs qui les faisaient agir : loin de faiblir comme la tourbe des conspirateurs à l'approche du danger, ils s'élevèrent par leur fermeté à la hauteur de leurs paroles et de leurs plans ; tous tombèrent victimes de la noble cause à laquelle ils s'étaient dévoués.

Les oligarques toutefois constituaient la grande majorité ; tel était leur nombre, qu'après l'explosion de cette conspiration si longuement préparée, le gouvernement jugea impossible de punir immédiatement tous les conjurés, les recherches du comité d'enquête ayant établi qu'il n'y avait pas dans tout l'empire une seule famille de marque qui n'eût, par un de ses membres, trempé dans la conspiration. Naturellement, cette partie du rapport a été gardée secrète, ainsi que plusieurs autres particularités des plus intéressantes ; tout ce qui en a été livré au public se trouve mêlé des plus folles calomnies qu'ait pu inventer la méchanceté politique. Néanmoins quiconque voudra se donner la peine de compulser, dans les

procédures des comités, les volumineux détails qu'il est permis de consulter, y trouvera la confirmation pleine et entière de ce que nous avançons.

Il y eut aussi une partie de la société qui peut être considérée plutôt comme ayant approuvé ce qu'ont fait les autres que comme y ayant participé : ils se flattaient de profiter du succès de leurs frères sans en courir les risques : tels furent Michel Orloff, Mamonoff, Van Wiesen et beaucoup d'autres. Le génie et l'activité de Pestel excitèrent, dans cette classe et dans celle des oligarques, quelque ombrage, quelque appréhension, qui se communiquèrent à plusieurs membres du parti ultrà. Pestel était fort occupé dans le cercle du midi, et l'un des Mouravieffs avait été nommé président du cercle du nord, lorsque dans l'intention de contenir les vues ambitieuses attribuées à Pestel, la société lui donna pour collègues à la présidence les princes Troubetskoi et Obolenski.

Le prince Troubetskoi, représentant de la faction oligarque et passive des conspirateurs, lequel fut nommé dictateur en dernier lieu, était lui-même aussi ambitieux que vain, quoiqu'on l'eût choisi comme contre-poids à l'ambition de Pestel : mais il avait quelques qualités propres à attirer l'attention et à gagner la confiance d'une

majorité qui partageait ses opinions; — entre autres, il avait cette sorte de courage qui soutient un homme jusqu'au moment du danger pour l'abandonner lorsqu'il le voit en face, mais qui avant l'épreuve en impose tout autant que la réalité.

Un fait singulier, c'est que le prince Troubetskoi, dont la conduite personnelle eut une influence si fâcheuse sur l'issue de l'insurrection, — cette insurrection qui couronna l'œuvre si longue de la conspiration, et dont le résultat en affermissant le trône de Nicolas a peut-être consolidé le despotisme en Russie, — le prince Troubetskoi, disons-nous, était lui-même d'une famille qui s'était trouvée en compétition avec celle des Romanoff pour le trône des Czars, auquel elle avait des titres pour le moins aussi légitimes : mais il ne paraît pas qu'en le choisissant le parti oligarque ait fait attention à cette circonstance.

Selon les rapports de la commission d'enquête, qui déclara *l'évidente culpabilité* de quelques-unes des parties, plusieurs complots atroces s'organisèrent de 1823 à 1825 pour assassiner l'empereur Alexandre avec toute la famille impériale, et toujours ils échouèrent, renversés par quelque intervention de la Providence, ou abandonnés très-singulièrement juste au moment

de l'exécution. Mais il paraît que cette mesure extrême, si elle fut proposée, ne passa jamais à l'état de résolution, puisque assurément les occasions de l'exécuter n'ont pas manqué et que les hommes auxquels on en a attribué le projet étaient précisément les mêmes qui montrèrent dans l'événement combien ils étaient résolus. Ceux qui osent, tout bas, contredire sur ce point la version du gouvernement, affirment au contraire, et le manuscrit que nous avons parcouru maintient énergiquement, que les qualités aimables d'Alexandre furent sa sauvegarde; que si personnellement il avait été plus despote, même quand son règne eût été moins tyrannique, il aurait infailliblement péri; mais les conspirateurs les plus exaltés qui auraient frappé, sans hésiter, le tyran, ne pouvaient se résoudre à sacrifier la victime que réclamait la destruction du despotisme. Cette version est la plus digne de foi, parce qu'elle s'accorde avec le caractère déterminé des conspirateurs de cette classe et qu'elle cadre parfaitement avec la conduite de l'association, qu'elle explique.

La droiture des conspirateurs n'est pas moins établie par ce fait remarquable déjà mentionné, qu'après la première dissolution, les principaux conjurés, convaincus de la générosité naturelle d'Alexandre, s'efforcèrent de l'amener à leurs

opinions en lui exposant, en particulier, leurs plans de régénération constitutionnelle. L'empereur se jeta dans leurs bras, versa des larmes à la peinture qu'ils lui firent des misères du pays, et déplora que la situation de l'empire ne le rendît pas propre encore aux institutions qu'ils proposaient; mais il promit sur son honneur de prince, sur sa foi de chrétien, de concourir de tout son pouvoir à l'avancement du grand œuvre. Il consulta ensuite ses ministres, et sa réponse pratique, ou plutôt la leur, fut le rétablissement de la police secrète.

Enfin la mort de l'empereur à Taganrok vint changer la face des affaires. Quoique peu de personnes osassent affirmer que cette mort procédât de causes naturelles, il y a beaucoup de raisons de le croire. Il est du moins certain que les conspirateurs en furent innocents, puisqu'elle les surprit non préparés et disséminés dans l'empire à des distances peu favorables à l'exécution de leurs plans. Ils furent entraînés à prendre un parti décisif par la résiliation de Constantin en faveur de Nicolas, sur le caractère duquel l'association paraît avoir eu des idées très-exactes.

Devenu empereur, le grand-duc Nicolas fut jugé d'un caractère hautain et inflexible; on le savait contraire à toute institution constitutionnelle, ce qu'il a bien prouvé depuis par ses

actes, et ce dont il s'est vanté d'ailleurs publiquement dans un colloque rapporté par M. de Custine en 1839, et qui n'est pas moins intéressant que celui que nous avons déjà cité. Nicolas s'écrie[1] :

« Je conçois la république; c'est un gouvernement net et sincère ou qui du moins peut l'être; je conçois la monarchie absolue, puisque je suis le chef d'un semblable ordre de choses; mais je ne conçois pas la monarchie représentative. C'est le gouvernement du mensonge, de la fraude, de la corruption; et j'aimerais mieux reculer jusqu'à la Chine que de l'adopter jamais.

— Sire, j'ai toujours regardé le gouvernement représentatif comme une transaction inévitable dans certaines sociétés, à certaines époques; mais, ainsi que toutes les transactions, elle ne résout aucune question : elle ajourne les difficultés. »

L'Empereur semblait me dire : Parlez. Je continuai :

« C'est une trêve signée entre la démocratie et la monarchie, sous les auspices de deux tyrans fort bas, la peur et l'intérêt, et prolongée par l'orgueil de l'esprit qui se complaît dans la loquacité, et par la vanité populaire qui se paye de mots; enfin, c'est l'aristocratie de la parole substituée à celle de la naissance, car c'est le gouvernement des avocats.

[1] Tome II, p. 46.

— Monsieur, vous parlez avec vérité, me dit l'Empereur en me serrant la main; j'ai été souverain représentatif [1], et le monde sait ce qu'il m'en a coûté pour n'avoir pas voulu me soumettre aux exigences de CET INFAME gouvernement (je cite littéralement). Acheter des voix, corrompre des consciences, séduire les uns afin de tromper les autres, tous ces moyens je les ai dédaignés comme avilissants pour ceux qui obéissent autant que pour celui qui commande, et j'ai payé cher la peine de ma franchise; mais Dieu soit loué, j'en ai fini pour toujours avec cette odieuse machine politique. Je ne serai plus roi constitutionnel. J'ai trop besoin de dire ce que je pense pour consentir à jamais régner sur aucun peuple par la ruse et par l'intrigue. »

Le nom de la Pologne, qui se présentait incessamment à nos esprits, n'a pas été prononcé dans ce curieux entretien.

Dès l'avénement de Nicolas, cette incarnation du despotisme contre lequel ils s'étaient ligués, les conspirateurs reconnurent que c'était le moment ou jamais de se mettre à l'œuvre. Les faibles et les irrésolus durent sortir de leurs rêves; les hommes fermes se préparèrent à cette action qu'ils attendaient impatiemment depuis si long-

[1] En Pologne.

temps; mais il arriva qu'alors, à Saint-Pétersbourg, où devait se passer l'événement décisif, le parti le plus déterminé, outre qu'il se trouvait dans une immense minorité, ne comptait aucun de ses membres les plus influents par leurs talents et leur énergie. Néanmoins le cercle du Nord fut convoqué; mais en face du péril, la majorité, y compris Troubetskoi, montra toute sa pusillanimité en proposant d'abandonner l'entreprise et de dissoudre l'association. Cette proposition fut repoussée avec indignation par Batenkoff, Bestoujef, Kakovski, Obolenski, Stchepin, Arbusoff et toute la partie ardente de l'union. Leur zèle exalté et leurs remontrances énergiques eurent un tel effet sur la faiblesse ou la vanité du prince Troubetskoi, qu'échauffé sans doute par leur enthousiasme, il reprit confiance, et, se ralliant à eux, fut en définitive choisi pour dictateur dans cette conjoncture si critique; — distinction non moins funeste à l'élu qu'à ceux qui l'élirent!

Lors des délibérations qui eurent lieu à ce sujet, il fut unanimement convenu que les modifications qui seraient faites au gouvernement établi se borneraient, pour le moment, à remplacer le despotisme par une monarchie limitée. Mais il est à croire que ce n'était pas le dernier mot des conspirateurs; tous avaient en vue l'établissement

ultérieur d'une forme de gouvernement républicaine; celle qu'ils trouvaient alors nécessaire d'instituer n'était pour eux qu'un moyen de transition; dans l'état présent du pays et de l'armée une monarchie quelconque était considérée comme trop dangereuse même par ceux qui désiraient que les éléments aristocratique et populaire fussent convenablement balancés. Les partisans de l'oligarchie ne pouvaient non plus s'y rallier. La masse des conspirateurs n'espérait pas qu'un appel à la liberté exerçât la moindre action sur l'armée et sur le peuple; ils les savaient l'un et l'autre parfaitement insensibles à de tels sentiments; mais ils crurent trouver dans la situation actuelle des affaires une occasion favorable à leurs projets, et ils mirent beaucoup d'adresse à en tirer avantage.

A la première nouvelle de la mort d'Alexandre, Constantin avait été proclamé empereur; déjà plusieurs régiments lui avaient prêté serment de fidélité. On résolut d'empêcher la divulgation du renoncement de Constantin en faveur de Nicolas, lequel du reste n'avait pas été suffisamment rendu public; de persuader à l'armée et à la populace que Nicolas usurpait le trône après avoir fait renfermer Constantin, et, en désorganisant ainsi le gouvernement, d'en arracher les rênes aux mains de l'empereur. On supposait sans

doute qu'en de telles circonstances Nicolas, pour conserver sa couronne, n'hésiterait pas à accepter les conditions qui lui seraient imposées, 1° d'appeler par un décret du sénat tous les gouvernements de l'empire à nommer des députés chargés de faire à la constitution de l'état des changements organiques; 2° de réunir les députés de la Pologne pour confirmer par leur concours l'union fédérative des deux pays; 3° et de reconnaître l'autorité d'un gouvernement provisoire choisi par les conspirateurs, lequel resterait en vigueur jusqu'à ce que les députés de l'empire eussent déterminé les formes du gouvernement constitutionnel jugées les mieux adaptées aux besoins du pays, et que l'empereur eût juré de s'y soumettre.

Si la mort d'Alexandre surprit les conspirateurs, il est probable qu'ils s'attendaient à la renonciation de Constantin; les sources les plus secrètes de renseignements leur étant ouvertes ils avaient sans doute connaissance de l'acte par lequel cette renonciation avait été, dès 1822, notifiée à l'empereur. Mais il paraissait aussi très-vraisemblable qu'en recevant la nouvelle d'un mouvement populaire en sa faveur, Constantin, dont on connaissait le caractère léger, changerait de résolution, ce que d'ailleurs lui avait suggéré des personnes parfaitement au courant de son

caractère fantasque ou plutôt de son manque d'intelligence. Quelque étrange que cela puisse paraître de la part d'un homme aussi sujet à des accès de férocité brutale, ce fut sa profonde affection pour une dame polonaise et sa tendre pitié pour ses larmes qui le portèrent à répudier la couronne. Du reste, les conspirateurs avaient prévu que l'instabilité de son caractère pouvait ainsi tromper leurs projets, et ils avaient décidé qu'un certain nombre d'entre eux s'attacheraient à Nicolas, afin de pouvoir, en agissant sur les deux partis, les obliger l'un ou l'autre à adopter une constitution.

D'un autre côté, si Nicolas résistait et venait à succomber, ils étaient résolus, à l'aide du pouvoir qu'ils auraient possédé comme gouvernement provisoire et en le sanctionnant du nom de Constantin, de convoquer les députés provinciaux et de les former en deux chambres législatives; ils devaient établir des parlements provinciaux indépendants, avec des droits égaux, transformer les colonies militaires en gardes nationales, et remettre la forteresse de Saint-Pétersbourg entre les mains de la municipalité. Dès que le nouveau gouvernement aurait eu ainsi quelque apparence d'organisation, et possédé quelque moyen de pouvoir, ils se proposaient d'élever au trône constitutionnel une

femme de la famille impériale ; — moins effrayés de l'ambition d'une femme que de celle d'un empereur, qui peut toujours trouver dans les rangs de l'armée des instruments dociles prêts à renverser un état de choses que ne soutient pas la large base de l'opinion populaire.—Ces hommes à projets semblent avoir oublié qu'ils pouvaient tomber entre les mains d'une Catherine.

On avait aussi proposé de proclamer le fils de Nicolas, dans la pensée qu'une longue régence permettrait de consolider le nouveau gouvernement et de lui donner une consistance qui en assurât la durée avant que le souverain eût acquis assez d'âge et de force pour essayer de renverser la constitution. Toutefois il ne paraît pas qu'ils eussent rien arrêté de définitif relativement aux mouvements ultérieurs, unanimes seulement dans la pensée d'arracher, avant qu'il fût trop tard, le pouvoir absolu des mains de Nicolas, dont la conduite a sans doute justifié les craintes qu'ils en avaient conçues, mais peut en quelque façon, il faut aussi l'admettre, avoir été influencée par la leur.

Le 26 (ou le 14 vieux style) décembre 1825, on sut que le serment de fidélité au nouvel empereur serait déféré aux troupes et aux autorités, et que, ce jour-là même, la révolution devait éclater à Saint-Pétersbourg. Le dictateur, prince

Troubetskoi, ayant sous ses ordres Yakoubovitch et le colonel Boulatoff, devait prendre le commandement des insurgés et se rendre avec les principaux chefs de l'Union sur la plaine de Saint-Isaac, où tous les conspirateurs viendraient les joindre avec les régiments gagnés par eux.

Dès que le jour parut et que les troupes eurent reçu de leurs colonels l'ordre de prendre les armes pour procéder à la cérémonie du serment, les conjurés interpellèrent les soldats, s'écriant que « Nicolas usurpait et que leur empereur légitime était dans les fers. » Les marins de la garde hésitèrent; sur l'ordre de leur général, ils s'emparèrent même de ceux qui les haranguaient; mais la présence d'esprit et l'éloquence des frères Bestoujeff changèrent bientôt leurs dispositions, et tout le bataillon les suivit. Le régiment de Finlande se déclara également pour Constantin: il en fut de même des grenadiers de la garde, et une partie du régiment de Moscow les imita dès que les deux Bestoujeff et le prince Stephen Rostovski vinrent les haranguer. Mais à ce moment l'alarme avait été donnée. Les généraux Friedricks, Schenschin et d'autres officiers de haut rang, ayant fait venir près d'eux les grenadiers avec le drapeau du régiment, exhortèrent les troupes à rentrer dans le devoir. Beaucoup semblaient disposés à obéir; mais, sans hésiter

un seul instant, les Bestoujeff et le prince Rostovski écartant les baïonnettes dirigées contre eux, se précipitèrent l'épée à la main au milieu des grenadiers.

Le combat fut court mais décisif; ils s'emparèrent du drapeau, et alors toute résistance cessa; les deux généraux, le colonel et plusieurs soldats étaient tombés baignés dans leur sang. Les conspirateurs triomphaient. Le régiment n'hésita pas davantage; il suivit, en les couvrant d'acclamations, ces chefs hardis qui les conduisirent droit à la plaine de Saint-Isaac. Dans leur marche ils furent rejoints par quelques conjurés en habits bourgeois, mais armés jusqu'aux dents sous les vêtements qui cachaient leurs armes. — Arrivés à la plaine Saint-Isaac, ils n'y trouvèrent aucun de leurs confédérés; la journée se passa tout entière sans qu'ils aperçussent les chefs qui devaient diriger cette insurrection commencée avec tant de succès, et dont l'autorité devait lier et centraliser les efforts entrepris simultanément sur tous les points. De tous ceux qui avaient parlé avec tant d'enthousiasme la nuit précédente, aucun ne se montra pour seconder le mouvement; le danger venu, ils avaient tous disparu. Quant au dictateur, le prince Troubetskoi, cet homme qui aurait dû tout diriger, tandis que les régiments révoltés proclamaient Constan-

tin et la constitution, *à l'endroit même et à l'heure où il leur avait donné rendez-vous, il prêtait serment à Nicolas.*

L'empereur fut immédiatement informé de la révolte; on lui annonçait défection sur défection; sa position devenait alarmante, car il lui était impossible de reconnaître l'étendue du danger, ni de savoir qui était pour lui ou contre lui. Toutefois, son calme et sa présence d'esprit ne l'abandonnèrent pas. Les régiments qui lui avaient juré fidélité furent rangés en bataille devant le palais d'hiver et dans la cour de ce vaste édifice : là il les harangua, et, leur montrant l'impératrice et ses enfants, leur fit renouveler leur serment et jurer de soutenir sa famille; puis il marcha contre les rebelles.

Les régiments révoltés formés en ligne vis-à-vis du sénat restaient inactifs et irrésolus, parce que les conspirateurs, qui attendaient toujours leurs confédérés, — sans nouvelle de ce qui se passait et ne recevant aucun ordre,—ne savaient comment agir. L'empereur les fit sommer de prêter serment d'obéissance; ils répondirent par des cris forcenés de « Constantin et la constitution! » Le comte Miloradovitch, vétéran cher à l'armée, dont la poitrine, couverte de décorations, avait bravé la mort dans tant de batailles avec les plus vieux soldats russes, se porta à cheval

vers les mutins; on ne lui laissa pas le temps de parler; une voix rappela aux soldats la circonstance que nous avons déjà rapportée et dans laquelle il les avait trahis; des cris furieux s'élevèrent : « Que sont devenus nos camarades renfermés dans la forteresse? » A ce reproche de trahison, le seul peut-être qu'il eût mérité, Miloradovitch sentit pour la première fois faiblir son courage; il fit néanmoins un nouvel effort pour se faire écouter, mais un coup de pistolet l'interrompit, et son corps fut immédiatement criblé de coups de baïonnette par les soldats exaspérés.

Le coup qui le renversa fut, dit-on, tiré par Kakovski; toutefois le fait est très-incertain, quoique sans aucun doute ce même Kakovski tua de sa propre main le colonel Surler, qui avait été chargé d'un message pareil à celui de Miloradovitch. S'éloignant alors soigneusement de la mêlée, l'empereur ordonna aux régiments qui avaient embrassé sa cause d'ouvrir le feu; quelques-uns refurèrent, les autres n'obéirent qu'en partie et tirèrent par-dessus la tête des rebelles.

Ce fut dans ces entrefaites que le major général Benkendorff, après s'être assuré de l'artillerie, au moment même où les conspirateurs arrivaient pour s'en emparer, l'amena sur la plaine Saint-Isaac; on dit que sa conduite dans cette journée

fut l'aurore de sa fortune et le fondement de la confiance que l'empereur lui accorda. Immédiatement l'artillerie reçut ordre de faire feu sur la masse des rebelles, toujours inactifs, les conjurés attendant avec anxiété Troubetskoi, Boulatoff et les autres chefs du mouvement. Il s'ensuivit alors un affreux massacre; les décharges de boulets et de mitraille se succédaient à la distance la plus meurtrière contre des hommes qui n'opposaient aucune résistance.

Avant la nuit les révoltés furent défaits, désarmés, jetés dans les fers; ceux des conspirateurs qui avaient pris une part active à l'insurrection furent tués, faits prisonniers ou traqués dans les retraites où ils cherchèrent en vain à se cacher.

Pendant que cette scène se passait dans le nord, au centre de l'empire, Pestel fut arrêté à Moscow. Pris trop à l'improviste pour pouvoir opposer la moindre résistance, il ne montra d'inquiétude, lorsqu'il se vit arrêté, que pour son grand ouvrage sur la jurisprudence russe « *Rouskaïa prarda;* » sa sérénité ne l'abandonna pas un seul instant, même sur le gibet, et il mourut sans avoir trahi son secret, quoiqu'on assure que la torture fut employée pour le lui arracher. Au lieu de tenter quelque effort pour le délivrer, les conjurés ne sortirent de leur sommeil, lorsqu'ils apprirent l'avortement de l'insur-

rection à Saint-Pétersbourg, que pour effectuer un mouvement tardif et sans utilité.

En même temps que Pestel avait été arrêté à Moscow, les frères Mouravieff l'avaient été, eux, dans la Russie méridionale; mais promptement délivrés par Bestoujef et Kouzmin, ils levèrent hardiment l'étendard de la révolte et s'emparèrent de la ville de Vasilkof; ayant ensuite gagné un régiment de la ligne, ils se portèrent en avant et occupèrent une position d'où ils pouvaient opérer facilement leur jonction avec les troupes qu'ils espéraient que leurs confédérés parviendraient à séduire. L'enthousiaste Bestoujef chercha à agir sur la raison et le sentiment religieux des soldats. Après la messe, le chapelain leur fit lecture du catéchisme républicain russe, composé par Bestoujef lui-même, et dans lequel il prouvait, par de nombreuses citations de la parole divine, que tous les hommes étant égaux aux yeux du Tout-Puissant, rien ne pouvait l'offenser plus que l'esclavage de l'homme par ses semblables. Ce fut en vain; ils restèrent indifférents aux commentaires ingénieux qu'on leur fit sur ce texte; c'était un sujet qu'ils semblaient ne pas comprendre ou sur lequel ils ne désiraient pas s'éclairer. Pour les animer on eut besoin de leur promettre double paye et de leur parler des droits de Constantin, ce qui leur inspira un in-

térêt qu'ils semblaient incapables d'éprouver pour leurs propres droits. Au cri de Constantin et la constitution, ils marchèrent en avant sous le commandement de l'aîné des Mouravieff. Mais dans le midi comme dans le nord, la grande masse des conspirateurs se tint lâchement à l'abri de l'orage qu'ils avaient contribué à former, et trop faibles pour entreprendre quelque chose de sérieux, les insurgés furent surpris dans leur marche sur Telessie par l'avant-garde du général Geismar.

Les conspirateurs sentant que tout dépendait de la première attaque, se portèrent hardiment contre l'ennemi; les Mouravieff chargèrent sur l'artillerie impériale, mais l'aîné fut gravement blessé d'un coup de feu, et Hippolyte, le plus jeune, tomba mort à ses côtés à la première décharge. Leurs soldats s'enfuirent : les chefs les plus dévoués cherchèrent en vain à les rallier. Mouravieff et Bestoujef, tous deux blessés, Mathew, le second frère de Mouravieff, et Kouzmin, furent livrés par leurs propres troupes à l'armée victorieuse. Kouzmin ne voulut pas survivre à la perte de tant d'espérances; arrachant un pistolet à un de ses gardiens, il se fit sauter la cervelle à côté des Mouravieff, qui furent couverts de son sang. Ainsi se termina cette vaste conspiration. Dans le nord, au centre et dans le midi,

les hommes en petit nombre qui s'y étaient engagés par des motifs patriotiques déployèrent le même courage; la majorité, guidée par des vues étroites et par un simple intérêt personnel ou de caste, montra partout la même pusillanimité.

De tous ceux qui prirent une part active, soit à l'Union, soit dans la tentative malheureuse dirigée contre le gouvernement, les moins à plaindre furent ceux qui périrent par la main du bourreau. On leur fit expier ignominieusement leur défaite sur le gibet; la calomnie et le mensonge les poursuivirent jusque dans la tombe; mais du moins leurs souffrances furent courtes : et quelque jour, lorsque le colossal système d'iniquité qu'ils tentèrent en vain, mais glorieusement, de renverser, sera devenu si insupportable aux opprimés qu'il amènera lui-même sa chute, leur pays et tous ceux sur lesquels la tyrannie aura appesenti sa flétrisure, apprendront à regarder avec vénération leurs tombeaux; ces hommes, considérés comme visionnaires pendant leur vie, seront l'orgueil et l'admiration de leurs frères, — esprits véritablement généreux qui s'élevèrent au milieu de l'égoïsme et de la corruption d'une race d'esclaves, comme ces bulles phosphorescentes qui s'échappent des impuretés du marais, aussi brillantes, aussi fugitives, aussi différentes du

bourbier dont elles sont nées, et faut-il ajouter, hélas! avec la même inutilité.

Si l'admiration de la postérité est chose indifférente pour les morts, espérons du moins qu'en mourant ces *héroïques enthousiastes* ont eu la consolation d'en jouir par anticipation. Ceux qui périrent publiquement furent peu nombreux; mais des quantités disparurent dans les ténèbres auxquelles ils tardèrent peu probablement d'être livrés pour toujours. La police refuse de convenir qu'elle sache quelque chose de leur sort, quoiqu'ils aient été publiquement arrêtés par ses agents; personne n'ose la presser de questions à leur égard; celles qu'on lui adresserait n'obtiendraient d'ailleurs aucune réponse satisfaisante.

Tel est l'effet du despotisme en Russie, qu'il y a des agents du pouvoir qui s'étudient à lui sauver jusqu'aux remords de ses crimes et de ses cruautés; ceux qui lui sont devenus incommodes disparaissent de sa vue ou meurent dans les cachots, absolument comme *un empereur ou un ministre pourraient le désirer*, mais cependant sans qu'ils en aient donné l'ordre. La commission publique condamna cent vingt des conspirateurs; cinq furent pendus et cent quinze envoyés en Sibérie. Leur sort fut horrible, on le sait : du moins il est certain.

Au nombre des derniers fut le prince Trou-

betskoi, dictateur sans courage, qui, au moment où ses frères frappaient le coup décisif, et alors que la couronne impériale ne tenait plus qu'à un fil, s'était glissé parmi l'entourage de Nicolas, sollicitant l'honneur de lui prêter serment. Là il se tint plusieurs heures de suite — comme le lièvre cherchant refuge au sein d'une meute; — la pâleur livide de ses traits le signalait comme coupable, tandis que ses protestations incohérentes d'attachement au nouveau souverain le rendaient encore plus méprisable, interrompues seulement qu'elles étaient par ses défaillances à chacune des décharges de canon et de mousqueterie qui frappaient son oreille. Il s'échappa néanmoins pour se réfugier dans l'hôtel du ministre d'Autriche, d'où le malheureux fut arraché le lendemain et conduit à l'empereur.

Boulatof, qui devait prendre le commandement en second, courut, dès que l'insurrection fut proclamée, dénoncer tous ses associés, se frappant la poitrine à la manière des pénitents dans l'église, et se mettant à la merci de Nicolas. Le prince Odoievski, à demi gelé après avoir passé une nuit de décembre caché sous l'arche d'un pont, chercha refuge dans la maison de son oncle le sénateur Lanskoi. Il fut à l'instant trahi par son digne parent. Troubetskoi fut exilé pour la vie en Sibérie, avec une chaîne à la jambe, la

tête rasée et revêtu de l'habit des galériens; il fut en outre privé non-seulement de ses titres, mais de son nom, car étant mort civilement aux yeux de la loi, on ne le désigne plus maintenant que par un numéro. Le luxe du riche magnat et les espérances du dictateur ont fait place à une nourriture grossière, à un travail dur, aux coups, genre de vie auquel il n'y aura pour lui de soulagement que dans la tombe. Seize années, dont il a passé le plus grand nombre au travail des mines, se sont écoulées depuis qu'il est parti pour sa terrible destination; elles n'ont apporté aucun soulagement à son sort, excepté celui qu'il doit à l'héroïsme de sa femme — une femme qu'il avait négligée, maltraitée dans ses jours de prospérité — et qui, longtemps après, à force de supplications, de larmes et de prières, arracha à Nicolas la permission de partager l'exil de son mari; et encore ne l'obtint-elle qu'à ces dures conditions qu'elle ne garderait de son immense fortune que la valeur de 250 [1] livres sterling environ par an, et qu'il lui serait défendu de revenir. Cette noble femme sacrifia sans hésiter sa fortune et sa liberté; dévouée à la plus belle mission de son sexe, elle vint, comme un ange, adoucir les angoisses et l'exil du captif. Elle a

[1] 6,250 fr.

écrit depuis et paraît résignée à son triste sort. La princesse est obligée de se livrer elle-même aux travaux les plus serviles, car on assure que la somme qu'on lui a permis de conserver passe tout entière à acheter la pitié des gardiens de son mari. C'est un fait remarquable que la princesse qui, jusqu'à cette époque, n'avait pas eu d'enfants, a, depuis qu'elle partage l'exil de son époux, été, dirons-nous favorisée ou affligée d'une nombreuse famille? mais affligée est le mot, car quelle doit être la douleur de cette noble femme de savoir qu'elle a donné naissance à des esclaves! L'empereur, en effet, lui a durement refusé la permission de les faire élever autrement que la classe des serfs — faisant ainsi retomber la faute du père sur ceux qui n'étaient pas même nés lorsqu'il faillit. En Russie, le prince Troubetskoi est considéré comme un exemple de la clémence impériale, et l'on convient qu'il n'a pas été traité aussi sévèrement que plusieurs de ses co-associés plus *pervers*.

Écoutons le récit que fait le marquis de Custine de la manière dont Nicolas répondit à la pétition de la mère héroïque, implorant, non le pardon, mais quelque allégement aux misères de ceux qui lui sont chers. La supplique fut remise par une de ses parentes, à la réception d'une lettre de l'illustre exilée. On communiqua cette

lettre à M. de Custine. Il raconte ainsi ce déchirant épisode[1] :

« Le prince avait une femme dont la famille tient à ce qu'il y a de plus considérable dans le pays ; on ne put jamais persuader à la princesse de ne pas suivre son mari dans le tombeau. « C'est mon devoir, disait-elle, je le remplirai ; nulle puissance humaine n'a le droit de séparer une femme de son mari ; je veux partager le sort du mien. » Cette noble épouse obtint la grâce d'être enterrée vivante avec son époux. Ce qui m'étonne, depuis que je vois la Russie et que j'entrevois l'esprit qui préside à ce gouvernement, c'est que, par un reste de vergogne, on ait cru devoir respecter cet acte de dévouement pendant quatorze années. Qu'on favorise l'héroïsme patriotique, c'est tout simple, on en profite ; mais tolérer une vertu sublime qui ne s'accorde pas avec les vues politiques du souverain, c'est un oubli qu'on a dû se reprocher. On aura craint les amis de Troubetzkoi ; une aristocratie, quelque énervée quelle soit, conserve toujours une ombre d'indépendance, et cette ombre suffit pour offusquer le despotisme. . . . .

. . . .

» Donc, dans la crainte d'exaspérer des familles prépondérantes, on aura cédé à je ne sais quel

[1] Tome III, p. 28 et suiv.

genre de prudence ou de miséricorde : la princesse est partie avec son mari le galérien; et, ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est qu'elle est arrivée. Trajet immense, et qui était à lui seul une épreuve terrible. Vous savez que ces voyages se font en téléga, petite charrette découverte sans ressorts : on roule pendant des centaines, des milliers de lieues sur des rondins qui brisent les voitures et les corps. La malheureuse femme a supporté cette fatigue et bien d'autres après celle-là : j'entrevois ces privations, ses souffrances, mais je ne puis vous les décrire; les détails me manquent, et je ne veux rien imaginer. La vérité dans cette histoire m'est sacrée.

» L'effort vous paraîtra plus héroïque quand vous saurez que, jusqu'à l'époque de la catastrophe, les deux époux avaient vécu assez froidement ensemble. Mais un dévouement passionné ne tient-il pas lieu d'amour? n'est-ce pas l'amour lui-même? L'amour a plusieurs sources, et le sacrifice est la plus abondante.

» Ils n'avaient point eu d'enfants à Pétersbourg; ils en eurent cinq en Sibérie!

. . . .

» Quelque criminel que fût le prince Troubetzkoï, sa grâce, que l'empereur refusera probablement jusqu'à la fin, car il croit devoir à son peuple et se devoir à lui-même une sévérité im-

placable, est depuis longtemps accordée au coupable par le Roi des rois; les vertus presque surnaturelles d'une épouse peuvent apaiser la colère d'un Dieu, elles n'ont pu désarmer la justice humaine. C'est que la toute-puissance divine est une réalité, tandis que celle de l'empereur de Russie n'est qu'une fiction.

» Il y a longtemps qu'il aurait pardonné s'il était aussi grand qu'il le paraît; mais, dans l'obligation où il est de jouer un rôle, la clémence, outre qu'elle répugne à son naturel, lui semble une faiblesse par laquelle le roi manquerait à la royauté; habitué qu'il est à mesurer sa force à la peur qu'il inspire, il regarderait la pitié comme une infidélité à son code de morale politique.

. . . .

» Les deux époux ont vécu pendant quatorze ans à côté, pour ainsi dire, des mines de l'Oural, car les bras d'un ouvrier comme le prince avancent peu le travail matériel de la pioche; il est là pour y être....... voilà tout; mais il est galérien, cela suffit..... Vous verrez tout à l'heure à quoi cette condition condamne un homme....... *et ses enfants!!!*.....

» Il ne manque pas de bons Russes à Pétersbourg, et j'en ai rencontré, qui regardent la vie des condamnés aux mines comme fort suppor-

table, et qui se plaignent de ce que les *modernes faiseurs de phrases* exagèrent les souffrances des conspirateurs de l'Oural. A la vérité, ils conviennent qu'on ne peut leur faire parvenir aucun argent; mais leurs parents ont la permission de leur envoyer des denrées; ils reçoivent ainsi des vêtements et des vivres..... des vivres!..... Il est peu d'aliments qui puissent traverser ces distances fabuleuses, sous un tel climat, sans se détériorer. Mais quelles que soient les privations, les souffrances des condamnés, les vrais patriotes approuvent sans restriction le bagne politique d'invention russe. Ces courtisans des bourreaux trouvent toujours la peine trop douce pour le crime.

. . . .

» Quoi qu'il en soit des délices de la Sibérie, la santé de la princesse Troubetskoi est altérée par son séjour aux mines; on a peine à comprendre qu'une femme, habituée au luxe du grand monde dans un pays voluptueux, ait pu supporter si longtemps les privations de tous genres auxquelles elle s'est soumise par choix. Elle a voulu vivre, elle a vécu; elle est devenue grosse, elle est accouchée; elle a élevé ses enfants sous une zone où la longueur et le froid de l'hiver nous paraissent contraires à la vie. Le thermomètre y descend chaque année de 36 à 40 degrés; cette

température seule suffirait pour détruire la race humaine...... Mais la sainte femme a bien d'autres soucis.

» Au bout de sept années d'exil, lorsqu'elle vit ses enfants grandir, elle crut devoir écrire à une personne de sa famille, pour tâcher qu'on suppliât humblement l'Empereur de permettre qu'ils fussent envoyés à Pétersbourg ou dans quelque autre grande ville, afin d'y recevoir une éducation convenable.

» La supplique fut portée aux pieds du Czar; et le digne successeur des Ivan et de Pierre I[er] a répondu que des enfants de galériens, galériens eux-mêmes, sont toujours assez savants.

» Sur cette réponse, la famille,... la mère,... le condamné, ont gardé le silence pendant sept autres années. L'humanité, l'honneur, la charité chrétienne, la religion humiliés, protestaient seuls pour eux, mais tout bas; pas une voix ne s'est élevée pour réclamer contre une telle *justice*.

» Cependant aujourd'hui un redoublement de misère vient de tirer un dernier cri du fond de cet abîme.

» Le prince a fait son temps de galères; et maintenant les exilés libérés, comme on dit, sont condamnés à former, eux et leur jeune famille, une colonie dans un coin des plus reculés du désert.

Le lieu de leur nouvelle résidence, choisi *à dessein* par l'Empereur lui-même, est si sauvage, que le nom de cet antre n'est pas même encore marqué sur les cartes de l'état-major russe, les plus fidèles et les plus minutieuses cartes géographiques que l'on connaisse.

» Vous comprenez que la condition de la princesse (je ne nomme qu'elle) est plus malheureuse depuis qu'on lui *permet* d'habiter cette solitude (remarquez que dans cette langue d'opprimés, interprétée par l'oppresseur, les permissions sont obligatoires); aux mines elle se chauffait sous terre; là, du moins, cette mère de famille avait des compagnons d'infortune, des consolateurs muets, des témoins de son héroïsme; elle rencontrait des regards humains, qui contemplaient et déploraient respectueusement son martyre *inglorieux*, circonstance qui le rendait plus sublime. Il s'y trouvait des cœurs qui battaient à sa vue; enfin, sans même avoir besoin de parler, elle se sentait en société, car les gouvernements ont beau faire de leur pis, la pitié se fera jour partout où il y aura des hommes.

» Mais comment attendrir des ours, percer des bois impénétrables, fondre des glaces éternelles, franchir les bruyères spongieuses d'un marais sans bornes, se garantir d'un froid mortel dans une baraque? Comment enfin subsister seule,

avec son mari et ses cinq enfants, à cent lieues peut-être plus loin de toute habitation humaine, si ce n'est de celle du surveillant des colons? car c'est là ce qu'on appelle en Sibérie coloniser.....

. . . .

» Aujourd'hui, ce père et cette mère, dénués de tout secours, sans force physique contre tant d'infortunes, épuisés par les trompeuses espérances du passé, par l'inquiétude de l'avenir, perdus dans leur solitude, brisés dans l'orgueil de leur malheur, qui n'a plus même de spectateurs, punis dans leurs enfants, dont l'innocence ne sert que d'aggravations au supplice des parents, ces martyrs d'une politique féroce ne savent plus comment vivre eux et leur famille. Ces petits forçats de naissance, ces parias impériaux ont beau porter des numéros en guise de noms, s'ils n'ont plus de patrie, plus de place dans l'État, la nature leur a donné des corps qu'il faut nourrir et vêtir : une mère, quelque dignité, quelque élévation d'âme qu'elle ait, verra-t-elle périr le fruit de ses entrailles sans demander grâce? Non; ellle s'humilie. . . . . . .

. . . .

» . . . . . Dans ce dénûment extrême, elle ne voit plus que leur misère; le père, le cœur flétri par tant de malheur, la laisse agir selon son inspiration; bref, pardonnant..... (de-

mander grâce, c'est pardonner.....) pardonnant avec une générosité héroïque à la cruauté d'un premier refus, la princesse écrit une seconde lettre du fond de sa hutte; cette lettre est adressée à sa famille, mais destinée à l'Empereur. C'était se mettre sous les pieds de son ennemi, c'était oublier ce qu'on se doit à soi-même; mais qui ne l'absoudrait, l'infortunée?. . . . .

» La lettre de la princesse est arrivée à sa destination, l'Empereur l'a lue; et c'est pour me communiquer cette lettre qu'on m'a empêché de partir. Je ne regrette pas le retard: je n'ai rien lu de plus simple ni de plus touchant. Des actions comme les siennes dispensent des paroles; elle use de son privilége d'héroïne, elle est laconique, même en demandant la vie de ses enfants..... C'est en peu de lignes qu'elle expose sa situation, sans déclamations, sans plaintes. Elle s'est placée au-dessus de toute éloquence; les faits seuls parlent pour elle. Elle finit en implorant, pour unique faveur, la permission d'habiter à portée d'une apothicairerie, afin, dit-elle, de pouvoir donner quelque médecine à ses enfants quand ils sont malades..... Les environs de Tobolsk, d'Irkutsk ou d'Orenbourg, lui paraîtraient le paradis. Dans les derniers mots de sa lettre elle ne s'adresse plus à l'Empereur, elle oublie tout, excepté son mari; c'est à la pensée

de leur cœur qu'elle répond avec une délicatesse et une dignité qui mériteraient l'oubli du forfait le plus exécrable, et elle est innocente!..... et le maître auquel elle s'adresse est tout-puissant, et il n'a que Dieu pour juge de ses actes!..... « Je suis bien malheureuse, dit-elle; pourtant si c'était à refaire, je le ferais encore. »

» Il s'est trouvé dans la famille de cette femme une personne assez courageuse, et quiconque connaît la Russie, doit rendre hommage à cet acte de piété, une personne assez courageuse pour oser porter cette lettre à l'Empereur, et même pour appuyer d'une humble supplication la requête d'une parente disgraciée. On n'en parle au maître qu'avec terreur, comme on parlerait d'une criminelle; cependant devant tout autre homme que l'empereur de Russie, on se glorifierait d'être allié à cette noble victime du devoir conjugal. Que dis-je? il y a là bien plus que le devoir d'une femme, il y a l'enthousiasme d'un ange.

» Néanmoins il faut compter pour rien tant d'héroïsme; il faut trembler, demander grâce pour une vertu qui force les portes du ciel, tandis que tous les époux, tous les fils, toutes les femmes, tous les humains devraient élever un monument en l'honneur de ce modèle des épouses. . .

. . . .

» Eh bien ! après quatorze ans de vengeance suivie sans relâche, mais non assouvie, cette femme, ennoblie par tant d'héroïques misères, obtient de l'empereur Nicolas, pour toute réponse, les paroles que vous allez lire, et que j'ai recueillies de la bouche même d'une personne à qui le courageux parent de la victime venait de les répéter : « Je suis étonné qu'on ose encore me parler..... (deux fois en quinze ans)!..... d'une famille dont le chef a conspiré contre moi. »

La conspiration dont on vient de tracer l'esquisse est la seule à laquelle aient pris part quelques classes de la nation russe ; toutes les autres, depuis Pierre I[er], n'ont été que de simples révolutions de sérail. Elle fut conçue et mise à exécution sous des auspices aussi favorables qu'il puisse jamais s'en présenter jusqu'à ce que le temps, après avoir élevé une classe nouvelle ou réveillé celles qui sont aujourd'hui plongées dans l'inertie, leur ait donné la conscience de leur dégradation et la volonté d'en sortir. Toutefois, si la noblesse, unanime et organisée comme elle l'était alors, n'a pu l'emporter sur le pouvoir imperial, il serait chimérique d'espérer qu'incessamment surveillée, affaiblie chaque jour, et encore plus démoralisée, elle pût parvenir à l'emporter maintenant ou dans l'avenir : le pré-

jugé si longtemps entretenu dans une partie de l'Europe occidentale que les Czars subissent à un degré quelconque la crainte de leur noblesse, n'est pas plus fondé que l'espérance de voir jamais cette prétendue crainte se réaliser.

Si l'on compare cette conspiration à celle qui mit Alexandre sur le trône, on peut en tirer une utile leçon. L'une fut une tentative de révolution nationale, — le changement de système qu'elle avait en vue a maintenant moins de chances que jamais de s'accomplir; l'autre fut un simple changement de despote, — révolution qui peut s'effectuer demain tout aussi probablement qu'à l'époque où Paul fut assassiné. Ne semble-t-il pas que l'opinion du despotisme sur la différence des deux crimes, l'un *contre le despote*, l'autre *contre la tyrannie*, se soit manifestée dans le traitement respectif des hommes qui ont pris part à l'un ou à l'autre? Les assassins du père de l'Empereur actuel sont tous morts paisiblement dans leur lit; la disgrâce ne semble avoir atteint que le seul palais Michel, dans lequel s'exécuta la sanglante tragédie, et qui, déserté par la famille impériale, est devenu, pour ce qui n'est pas abandonné aux chauves-souris, une école d'ingénieurs et un corps de garde de soldats.

XI

PERSÉCUTIONS RELIGIEUSES. — ÉGLISE NATIONALE.

PERSECUTIONS RELIGIEUSES. — ÉGLISE NATIONALE.

Avec son gouvernement si éminemment despotique, la Russie est assez souvent citée comme un modèle de tolérance religieuse. La prééminence de l'Eglise nationale, pour laquelle les Russes ont un attachement fanatique, n'empêche pas l'Etat d'autoriser le culte des différentes sectes, selon leurs rites et croyances respectives; il fait plus : partout où un prêtre, un pasteur quelconque peut réunir, sous quelque domination que ce soit, une congrégation suffisamment nombreuse, l'Etat lui assigne un salaire convenable. Il n'y a d'exception à cette tolérance universelle que pour les membres de la religion hé-

braïque et pour l'ordre catholique romain des jésuites.

Aucune condition religieuse ne limite l'admission aux plus hauts emplois de l'Etat : un luthérien, un grec, un catholique romain ou un mahométan, peuvent également commander les armées russes ou siéger dans le cabinet impérial. Et cela ne résulte pas, comme en France, de l'indifférence de l'Etat en matière religieuse : tout homme en Russie peut être de la religion qui lui convient, mais il faut qu'il soit d'une religion *quelconque*, ou du moins qu'il fasse *profession* d'appartenir à une communion établie. Nulle autorité russe ne signerait le passe-port que tout individu qui n'est pas au service doit renouveler chaque année, s'il ne professait une croyance religieuse quelconque : l'athéisme ni le déisme ne sont tolérés, à moins qu'ils ne se cachent sous quelque autre dénomination.

Sans le passe-port, on le sait, aucun étranger ne peut avoir accès en Russie ; tout indigène qui en est dépourvu est, aux termes de la loi, réputé vagabond. A l'armée, comme au service du gouvernement, tout homme est tenu de manifester une croyance, une religion quelconque ; on le laisse libre de choisir, mais une fois par an il est obligé de produire un certificat de son pasteur ou ministre, attestant qu'il a rempli les devoirs

religieux prescrits par l'église à laquelle il appartient.

C'est là une des faces de la médaille, nous la retournerons tout à l'heure; mais auparavant, nous tâcherons d'expliquer en peu de mots les causes de cette tolérance apparente et les circonstances particulières qui en ont rendu la pratique aussi commode que politique. Si jamais le mot de Louis XIV « *l'Etat, c'est moi* » a été spécialement applicable, c'est assurément à l'égard de l'empereur de Russie. Lorsque son caractère l'y porte, comme Nicolas, il est lui-même son premier ministre; mais en tout temps il est le chef suprême de l'Eglise russe. Il est à ses co-religionnaires ce que le pape de Rome est au monde catholique romain, et comme son pouvoir est aussi absolu au spirituel qu'au temporel, il peut sans difficulté se montrer aussi tolérant qu'il le juge utile à ses propres intérêts. L'esprit de l'Eglise grecque, qu'on sait être le même que celui du peuple moscovite, offre, sous ce rapport, plus de facilité que toute autre religion, comme le lecteur le reconnaîtra par le court aperçu que nous en donnerons.

L'Église grecque n'ayant jamais été une Église de prosélytisme, n'éprouve pas le besoin d'agir par la conviction sur les communions religieuses; elle ne nourrit pas l'espoir de les en-

serrer toutes dans ses replis, par la terreur, la force ou ces autres moyens qu'on décore du nom de «*pieuse* fraude, *pieuse* violence.» Tacitement, le clergé grec semble avoir, sous ce rapport, comme les juifs, les covenantaires et quelques autres sectes encore florissantes dans le royaume-uni de la Grande-Bretagne, la croyance que leur propre troupeau renferme les élus, et que le reste du monde se compose de gentils; — que d'appartenir à ce troupeau d'élite est la marque spéciale de la faveur de Dieu, — et que c'est à peine si l'homme a le droit d'intervenir dans les faveurs de la grâce divine.

Ainsi l'Eglise grecque ne ferme pas la porte à ceux qui se présentent, conduits par l'esprit de Dieu, mais elle n'appelle pas non plus ceux qui passent à côté sans entrer. Pendant longtemps, les intérêts du Czar, qu'on nomme les intérêts de l'état, ont politiquement fait tolérer les autres croyances, parce que tous les territoires acquis depuis Pierre-le-Grand, aussi bien que ceux que convoite encore l'ambition russe, sont habités par des populations catholiques, mahométanes ou luthériennes.

D'un autre côté, la religion nationale, investissant le souverain d'un caractère sacré, et dévouant à l'accomplissement de ses vues personnelles toute la ferveur, tout l'enthousiasme des

esprits religieux, ne peut manquer d'être la plus agréable à l'empereur.

Sans remonter plus haut que le règne actuel, on peut reconnaître la lutte de ces sentiments opposés dans les actes du gouvernement. Nous le voyons considérer en apparence sous un point de vue philosophique toutes les questions religieuses, refuser de se mêler, tant que l'ordre social n'y est pas intéressé, de celles qui regardent seulement les individus; reconnaître dans toutes les religions un frein puissant sur les passions et les vices du genre humain, parce que toutes renferment, quoique à divers degrés, des principes de morale; et ne se montrer hostile qu'à l'incrédulité déclarée, parce qu'elle détruit ce puissant auxiliaire de tout bon gouvernement. Les deux tiers des ministres, la plupart des généraux russes et les courtisans les plus intimes de l'empereur Nicolas professent la religion luthérienne.

Mais en même temps aucun souverain en Europe n'a fait preuve, dans certains cas, d'une plus grande intolérance, soit qu'elle provînt d'un excès de dévotion, soit plutôt qu'elle résultât de sa prédilection pour une Église qui recommande la plus profonde vénération pour le chef de l'état. Aucune législation européenne, même dans les pays de bigotisme, ordinairement si sévères aux

délits spirituels, n'offre de punitions pareilles à celles qui attendent infailliblement tout membre de l'Église grecque qui abjure. La ruine, la dégradation, l'exil en Sibérie, ne tardent pas à l'atteindre. Et ce n'est pas tout : les sujets russes d'une autre religion peuvent bien la quitter pour se rallier à l'Église grecque, mais non à aucune autre, sous peine des mêmes châtiments et des mêmes confiscations que s'ils avaient abandonné la religion nationale.

Les enfants nés d'un mariage mixte doivent tous être élevés dans la foi grecque; la sévérité de la loi ne tolère jamais qu'ils s'en écartent. L'empereur Nicolas a forcé l'impératrice à quitter le luthéranisme pour embrasser la religion du pays. Il en agit de même à l'égard de la femme de son fils, autre princesse allemande. Dans aucun cas, on ne permet aux enfants de l'empereur de quitter la religion de leurs pères.

Quant à ce qui regarde le clergé russe, auquel il est strictement défendu de se mêler des choses du gouvernement, l'empereur actuel favorise ses cérémonies religieuses, qui tendent à accroître la dévotion du peuple; mais dans la pratique, il sait arrêter court et très-promptement tout acte d'indépendance de la part des prêtres. Ainsi, par exemple, le haut clergé avait joui de temps immémorial du droit de décider, par la prescience

surnaturelle qu'il s'attribuait, si tels ossements, découverts par la charrue ou par tout autre accident, étaient ou non des reliques d'apôtres, de saints ou de personnages morts en odeur de sainteté. Il arriva que certaines autorités ecclésiastiques donnèrent leur assentiment à l'érection d'une chapelle qui fut construite sur les lieux mêmes pour une circonstance de ce genre; la chapelle fut bientôt enrichie des offrandes des fidèles empressés à s'y rendre de tous côtés et à doter la châsse du nouveau saint, comme c'est l'usage en Russie. L'empereur Nicolas en fut naturellement informé. Il alla, selon la coutume, faire ses dévotions sur la tombe; mais aussitôt après il signifia au clergé qu'à l'avenir il arriverait malheur à quiconque s'aviserait de découvrir un saint sans sa permission impériale.

Du reste, l'empereur prouva peu de temps après qu'il était loin de vouloir décourager la superstition, en visitant dans le gouvernement de Minsk un monastère qui se vantait de posséder la croix même sur laquelle avait été crucifié le Rédempteur du genre humain, et à l'aide de laquelle cette heureuse communauté était parvenue à accumuler des trésors considérables. Il emprunta sans cérémonie aux moines la plus grande partie de leurs fonds, puis, par une pieuse spéculation, il emporta avec lui la croix pour l'exposer dans

Moscow à la vénération des fidèles. Cette relique, toujours intacte (nonobstant les nombreux fragments qui en existent dans les églises de la même ville, sans parler du reste de l'empire, et qui, réunis, suffiraient à construire un hangar pour la croix tout entière), cette relique, disons-nous, après avoir rempli son office à Moscow, fut transportée à Saint-Pétersbourg, et exposée dans l'église de Kazan, qui vit affluer jour et nuit le torrent des dévots. Mais la piété de Saint-Pétersbourg différait beaucoup de celle de Moscow : si elle se prosternait dans ses humbles adorations, si elle se frappait la poitrine avec autant de componction et de ferveur que toute autre, elle ne déliait guère les cordons de sa bourse. Quelque quinze mille roubles furent les seuls fruits de la spéculation impériale, tandis qu'à Moscow les offrandes s'étaient élevées à dix fois cette somme. Ceci se passait au commencement de 1842.

Les avantages que tire le czar d'une croyance si favorable à son autorité expliquent assez l'encouragement qu'il donne à ses idées les plus superstitieuses, et il n'est pas nécessaire de supposer qu'il les partage : nous admettons que, s'il reste personnellement très-éloigné d'un aveugle bigotisme, sa politique profite néanmoins d'un des moyens d'action les plus puissants sur les hommes; nous excuserions même les erreurs

sanguinaires que lui aurait fait commettre le fanatisme en le poussant à des persécutions religieuses; mais nous ne trouvons aucune excuse aux crimes d'une persécution aussi cruelle quand elle part d'une animosité particulière ou de la politique de l'homme d'état.

Quels que soient, au reste, les motifs qui dirigent l'empereur Nicolas, il est le premier des souverains russes qui ait ainsi persécuté les autres croyances. Le mal est local, sans doute, mais la Pologne et les provinces autrefois polonaises n'en sont pas moins, en ce moment, le théâtre de scènes où l'intervention d'un pouvoir despotique entre l'homme et son créateur se déploie d'une manière plus révoltante qu'en aucun autre pays de l'Europe, depuis les odieux exemples que donna le sanguinaire bigotisme des Espagnols. La persécution contre les catholiques romains et les moyens violents qui ont été employés pour ramener les membres de l'Église Grecque Unie au giron de l'Église nationale russe forment un triste revers à la médaille sur laquelle le génie de la Moscovie est représenté donnant la main à l'ange de la tolérance religieuse.

Il est peu de nos lecteurs qui n'aient pas eu connaissance des différends qui se sont élevés entre le cabinet de Saint-Pétersbourg et le pape;

plusieurs d'entre eux peuvent avoir vu dans les journaux les moyens arbitraires dont on s'est servi pour forcer les Grecs Unis à embrasser la foi gréco-russe. Mais semblable au cri des victimes livrées à la torture dans la profondeur des souterrains, la voix de la persécution s'est révélée par des sons tellement faibles qu'ils ont à peine excité l'attention. Les moyens employés par les persécuteurs en Russie ressemblent à ces instruments de torture d'une espèce terrible qui étirent les nerfs et les fibres, brûlent les intestins et disloquent les os, sans laisser de traces de sang ou de violence. Aucune peine de mort, aucun châtiment quelconque n'est prescrit *contre* la différence de religion; — aucun gouvernement étranger ne peut se porter intercesseur entre le persécuteur et la victime, parce que la sévérité de la peine et ses motifs sont l'objet d'une égale dénégation, lorsqu'il arrive par hasard que la voix d'un patient isolé se fait entendre au dehors.

Ainsi, par exemple, les Grecs Unis forment une secte nombreuse, ayant droit, par son origine, à plus de considération que la plupart des communions dissidentes, parce qu'elle se compose de membres de deux croyances[1] qui se réu-

[1] L'Église grecque-unie, qui n'est pas *une secte*, ne s'est jamais re-

nirent sagement, au lieu de trouver une cause d'animosité progressive dans les légères dissidences qui les divisaient. Ils tirent leur origine des deux religions grecque et catholique romaine; et toutes deux ont une telle similitude dans les provinces frontières de la république polonaise, elles étaient d'ailleurs observées avec si peu de rigueur dans leurs rites et leurs dogmes respectifs, que, s'assimilant chaque jour davantage l'une à l'autre, elles auraient probablement fini par se confondre si elles n'eussent été poussées à se persécuter mutuellement.

Toutefois, le soin assidu que l'Église de Rome prend de ses affaires, ses lumières, sa politique supérieure, lui acquirent peu à peu un tel ascendant sur les Grecs Unis, qu'ils devinrent en réalité des catholiques romains, reconnaissant la juridiction de Rome, et celle-ci, de son côté, eut la sagesse de fermer les yeux sur des différences d'ailleurs trop légères pour fixer l'attention du monde catholique.

L'empereur Nicolas, dont le caractère impérieux s'irrite de tout ce qui fait obstacle à son pouvoir et à son ambition, se hâta, dès qu'il eut terminé la révolution de Pologne, de joindre les

crutée, comme semble l'indiquer l'auteur, parmi les membres des deux croyances grecque et latine, mais exclusivement parmi les fidèles de la croyance, ou pour mieux dire, du schisme grec.

Grecs Unis à l'Église dont il prétendait qu'ils avaient primitivement fait partie.

Fatigué d'avoir employé plusieurs années à négocier cette réunion, il fit rédiger, en 1838, une pétition qui demandait l'admission de la nouvelle Église au sein de l'Église russe, et la fit présenter à tout le clergé Unioniste. Il n'est sorte d'artifices, depuis les fausses signatures jusqu'aux menaces, aux promesses et aux punitions, qui n'aient été mis en usage à cette occasion; on obtint ainsi seize cents noms. Au commencement de 1839, un ordre impérial déclara l'incorporation de l'Église Unie à l'Église russe. Depuis lors, ce fut un crime capital pour trois millions d'hommes, catholiques romains au fond du cœur, d'abandonner la religion de l'État à laquelle ils ont été réunis de force.

On a souvent remarqué que plus les hommes sont dans la pauvreté, plus ils sont fervents dans leur foi, et plus aussi ils sont enclins aux superstitions, comme si le peu de satisfaction de leur avenir en ce monde leur faisait rechercher plus ardemment quelque chose de cette autre existence qui se peint à leurs yeux sous les couleurs les plus brillantes.

L'état misérable des serfs polonais et de ceux des frontières est proverbial; quelques-uns peut-être sont moins malheureux qu'on ne l'ima-

gine, mais pour la généralité la misère est au delà de tout ce qu'on en peut dire. On se doute bien qu'une telle population ne pouvait renoncer subitement, par la seule vertu d'un ukase impérial, à la foi qu'elle chérissait. La majorité était peu disposée à obéir; ce fut contre les pasteurs que la persécution fut dirigée. Déclarés appartenir à l'Église grecque, ils furent immédiatement traités comme des réfractaires que les menaces ou les séductions avaient poussés à s'en séparer.

Le succès de cette mesure a de quoi surprendre, à moins qu'on n'en cherche le motif dans l'inutilité absolue de toute résistance et dans l'impossibilité où les persécutés se trouvaient de protester publiquement ou de communiquer entre eux. Nous devons ajouter que de toutes les persécutions rapportées dans l'histoire, c'est la seule qui ait eu succès. Des enthousiastes d'une religion opprimée bravent le poteau, la roue, la torture; mais ils reculent devant une persécution qui ne leur donne aucun relief à leurs propres yeux ou dans l'opinion de leurs frères. Les pasteurs non conformistes des Grecs Unis furent livrés à la merci de la police : harassés, ruinés, emprisonnés, accusés sur des chefs politiques, ils furent, sans examen, punis du plitt et bannis en Sibérie.

La population catholique romaine de ces districts, où elle formait la minorité, a été et continue d'être persécutée pour embrasser la foi grecque ; toujours quelque rapport indirect avec la dernière révolution sert de prétexte aux sévérités du gouvernement.

L'empereur tenta ensuite ce qu'aucun souverain n'est encore parvenu à effectuer, si ce n'est là où la religion catholique romaine a été tout à fait retranchée ; il voulut obliger le clergé à ne communiquer avec le siége de Rome qu'en faisant passer sa correspondance par les mains du gouvernement. Dans un pays aujourd'hui fermé si hermétiquement au reste de l'Europe, une telle mesure laisserait les catholiques romains sans le moindre recours contre la persécution sous laquelle ils gémissent. Leur clergé refusa de s'y conformer, et les évêques polonais furent emprisonnés, et nombre de prêtres romains furent ajoutés, sous d'autres prétextes, aux infortunés de l'Église Grecque Unie. Des centaines d'hommes pieux, objets des respects et de la vénération de leurs paroisses, se traînent maintenant avec des fers aux pieds, la tête à moitié rasée, et portant le grossier vêtement bicolore ; enchaînés deux à deux, ils poursuivent leur fatigant voyage de Sibérie, qui ne prend pas moins de deux années, et tombent chaque jour expi-

rants sur la route, sans être pleurés, sans être plaints. Beaucoup d'entre eux portent le germe d'une mort inévitable, leur corps ayant été affaibli et leur constitution brisée par les cruelles injures du plitt.

Le plitt, on le sait, est une espèce de knout, non moins redoutable en des mains expérimentées que le knout même : ce ne sont pas, comme on l'imagine communément, de simples fouets; ce sont de véritables instruments de supplice, et les plus cruels qui jamais aient été inventés. Chaque coup de plitt ou de knout appliqué par l'exécuteur peut arracher de dessus les muscles, de chaque côté de l'épine dorsale, des lambeaux de chair de la grosseur d'une noix. Maniée avec une atroce dextérité, la petite langue de cuir bouilli, aussi dure que la corne, et qui est attachée par un anneau de cuivre ou de fer à l'extrémité d'une lourde courroie, peut, lorsqu'on a soin de la tremper dans du lait, enlever le morceau par sa force d'adhérence, comme on voit, entre les mains des écoliers, un fragment de cuir mouillé, au bout d'une ficelle, enlever une brique. Moins lourd que le knout, le plitt, avec quelques coups de plus, peut également donner la mort.

Un étranger qui habitait un hameau sur la route de Sibérie nous assura qu'en très-peu de temps il avait vu passer parmi les convicts seize

prêtres, auxquels il n'avait osé adresser la parole ; malgré leurs barbes effroyables, leurs habits de galériens et leurs chefs à demi rasés, il les avait reconnus, les uns aux marques occasionnées par la tonsure, notamment la petite place circulaire laissée à nu sur le sommet de la tête, en commémoration de la couronne d'épines du Christ, qui distingue le clergé catholique romain comme la moustache distingue le soldat, et les autres par leur manière de chanter l'office en latin. Son cœur saignait à l'idée de tous ceux qui avaient passé sous ses yeux la tête couverte et la voix silencieuse, sans se révéler par aucun indice.

La question entre l'empereur Nicolas et l'Église latine n'est pas encore résolue. Les énergiques remontrances du pape ont eu sur les résolutions de l'empereur plus d'effet qu'on ne pouvait s'y attendre : Nicolas a jugé enfin nécessaire de les écouter. Étrange spectacle, au temps actuel, que celui d'un faible vieillard, dont l'autorité temporelle est à peine soutenue de quelques baïonnettes étrangères, et devant lequel néanmoins le pouvoir absolu, dans son mépris insolent de tous autres droits que les siens, hésite et s'arrête! Mais l'autorité surannée de la papauté reprend elle-même quelque chose de sa vigueur primitive quand elle élève la voix contre l'op-

pression, et qu'elle parle au nom des sympathies communes au christianisme et à l'humanité.

Au surplus, si l'on mesure l'étendue des persécutions à l'étendue des calamités qui en résultent, la persécution récente des juifs l'emporte encore sur celle des Grecs Unis et des catholiques romains de la Pologne[1]. Qu'on se figure tout un peuple entouré depuis des siècles d'autres populations si pleines de préjugés et si hostiles que c'est un sujet d'étonnement que ce peuple existe encore, et que, s'il n'a pas succombé, il le doit, sans doute, à la vitalité particulière qui le soutient depuis la destruction de Jérusalem, vitalité dont les Moscovites, ses persécuteurs, offrent par eux-mêmes un exemple presque aussi frappant. La tyrannie que la persécution russe faisait peser sur la Pologne avait réagi sur les juifs méprisés. On peut concevoir l'état de dégradation, de misère et de pauvreté dans lequel ils étaient plongés. Et peut-être ne durent-ils la conservation de leur misérable existence qu'aux profits que leur aptitude commerciale et leur situation sur la frontière permirent à quelques-

[1] Quoi qu'en dise l'auteur, la persécution administrative dont les juifs de Russie viennent d'être victimes ne peut nullement, suivant nous, se comparer à la persécution religieuse qui continue de peser sur les catholiques grecs et latins de la Pologne. La cruauté et surtout l'injustice sont évidemment beaucoup plus grandes dans cette question de conscience que dans la question douanière.

uns d'entre eux d'effectuer, ainsi qu'à leur charité les uns envers les autres, ce trait distinctif et honorable du caractère juif.

D'une part, les facilités locales du pays dans lequel ils avaient depuis tant de siècles déposé les os de leurs ancêtres, jointes à leur misère; de l'autre, la vénalité si tentante des employés russes, les poussèrent naturellement à se vouer au commerce de contrebande, — seule occupation qui leur permette de gagner du pain sous le système d'oppression compliquée où ils gémissent. Cependant les compétiteurs ne leur manquèrent pas.

Au lieu d'améliorer le service de ses douanes, au lieu d'allouer aux employés de son administration des salaires convenables, l'empereur Nicolas, par un édit foudroyant, digne des Nabuchodonosor et des Pharaon, se préoccupa de cette faible atténuation dans les revenus de l'état, qui pouvait peut-être égaler la dépense d'une fête impériale à Péteroff ou d'un changement d'uniforme dans une division de ses gardes. Son ukase arrache toute cette population souffrante au sol sur lequel elle s'était depuis si longtemps établie; il les arrache pour toujours, hommes, femmes, enfants, à leurs demeures, à leurs occupations, et cela au cœur même de la saison la plus rigoureuse.

On a vu dans les chapitres précédents combien la basse cupidité de la police russe opprime à Saint-Pétersbourg, sous les yeux mêmes de l'empereur, un peuple auquel il accorde protection. On peut s'imaginer quelle doit être la conduite de cette police, loin des regards de l'empereur, là où lui-même a donné le signal de la persécution. On peut se faire une idée du peu de chance qu'ont ces pauvres gens de sauver des mains de leurs persécuteurs quelques débris du peu de bien qu'ils sont parvenus à acquérir, et quelle est la détresse des plus pauvres d'entre eux, restés sans soutien et sans assistance.

Ainsi dépouillée de tout ce qu'elle possédait, éloignée pour jamais de ses foyers et de son pays, toute cette communauté est poussée comme un vil bétail vers un gouvernement inhospitalier et lointain, fuyant devant les fouets et les lances des Kosaks qui l'escortent, et exposée à toute leur brutalité ; car si le Kosak a quelque bon côté dans son caractère, l'habitude qu'il a contractée dès son enfance de remplir partout l'office de gendarme l'a cuirassé contre les souffrances de ses victimes, comme un noble chien de chasse contre les angoisses de la proie qu'il déchire ; les préjugés mêmes de sa foi sont contraires aux enfants d'Israël. Il ne sait pas bien si le mahométisme n'est pas dans son genre une assez bonne reli-

gion ; mais quant aux juifs, il s'écrie ordinairement comme le jeune homme que Coleridge reprenait pour avoir frappé un jeune Hébreu : — « Pourquoi a-t-il crucifié le Christ? »

L'histoire n'offre rien qui puisse être comparé à la publication de cet édit; ceux par lesquels Isabelle et Ferdinand chassèrent d'Espagne les Maures et les juifs, et Louis XIV expulsa de France ses sujets protestants, laissaient du moins dans le premier cas l'alternative de la conversion, et paraissent dans le second avoir été inspirés par de fausses notions d'intérêt national : on voulait atteindre un grand but au moyen d'une grande injustice ; l'empereur Nicolas a consommé une grande injustice en vue d'un but secondaire.

Tout au contraire de Napoléon, auquel il aime tant que ses flatteurs le comparent, il paraît avoir toujours conservé le préjugé des Allemands contre ce peuple[1]. Non-seulement il a constamment aggravé les gênes que leur imposaient les lois de ses prédécesseurs, mais il leur a refusé toute espèce de transaction pour le service mili-

[1] Les Juifs sont exclus de la plupart des gouvernements de la vieille Russie; on ne leur permet de résider que dans deux ou trois villes de l'empire. Tout Juif doit appartenir à quelque commerce, sous peine d'être traité comme vagabond, c'est-à-dire comme rebelle.

(*Note de l'auteur.*)

taire, on les envoie enchaînés à leur destination, où ils sont toujours employés aux travaux les plus désagréables.

Par suite de ce système, ils ont été pour la plupart jetés sur la flotte, réceptacle du rebut de l'armée ; ce qui est une étrange manière d'améliorer l'état de la marine. On les emploie principalement sur les bateaux à vapeur et au service des machines. Un jour l'empereur vint à bord d'un de ces bateaux ; il était de très-bonne humeur : en causant avec l'inspecteur étranger, qu'il complimenta sur la tenue de son navire, il lui demanda quels étaient les hommes les plus méritants de son équipage. L'inspecteur les nomma ; ils étaient tous juifs. Le front de l'empereur se rembrunit aussitôt. L'inspecteur ayant dit que c'étaient les marins les meilleurs et les plus intelligents qu'il y eût sur les bateaux à vapeur : « Comment! s'écria l'empereur, prétendez-vous dire que deux juifs feront l'ouvrage d'un Russe? — Parmi ceux que j'ai ici, reprit l'autre, un juif rend plus de services que deux Russes. » L'empereur lui tourna le dos, et les hommes ne reçurent pas la gratification attendue.

Cependant, en dépit de la loi qui proscrit la foi juive, le comte Cancrin, ministre des finances, Stieglitz, banquier de la cour, le Rothschild russe, le plus grand capitaliste des états de l'em-

pereur, et Jacobi, le plus érudit des savants et des professeurs russes, étaient israélites. Mais personnellement Nicolas ne semble jamais s'être adouci dans son aversion contre ce peuple. On a bien essayé de dissimuler les persécutions contre les catholiques romains et les Grecs Unis, parce qu'elles pouvaient exciter en Hongrie, en Allemagne et dans le monde catholique des sympathies qui auraient pu embarrasser désormais la politique impériale; mais à l'égard des juifs, aucune sympathie n'était à craindre; aussi l'empereur céda-t-il à l'impulsion de ses préjugés et de sa haine dès la première occasion qui attira sur eux son intention. D'un trait de plume il exila ouvertement et sans scrupule tout un peuple arraché aux traditions du passé, et le lança dans un avenir sans espoir. Il n'avait à craindre les sympathies d'aucune des nations allemandes, parce que dans tous les états de l'Allemagne, aussi bien que dans l'empire russe et ses dépendances, de cruelles persécutions continuent à s'étendre sur cette race infortunée.

Nous sommes loin d'admirer le caractère des israélites du continent. Sauf plusieurs exceptions brillantes, ce peuple, comme les classes infime et moyenne de l'Allemagne, et comme les Moscovites, est sans aucun doute ce que l'a fait sa condition sociale pendant tant de siècles. Il

montre plusieurs traits de ressemblance avec les Allemands, tels que la servilité, l'humeur intéressée, et l'absence absolue de toute hardiesse d'esprit[1]. Il montre aussi une grande ressemblance avec les Moscovites, dont il a le goût et l'aptitude pour le commerce d'échanges. Ces analogies sont sans doute le résultat des circonstances; mais les nations qu'on vient de nommer, réunissant entre elles tous les défauts des juifs modernes, devraient assurément être les dernières à les persécuter.

L'Allemagne devrait se rappeler que la plupart des talents dont elle s'honore sont israélites, encore que cette race opprimée constitue une portion si faible de toute la population. Dans un pays où il leur est à peine permis d'acquérir de la fortune, combien de grands noms les juifs n'ont-ils pas produits : Jost, Mendelssohn, avec son petit-fils le compositeur, Borne, Heine, les deux Jacobi, Benderman le peintre, le comte Arnheim le ministre, le professeur Gans, Neander, Webl, Benary et Meyerbeer! On devrait aussi ne pas oublier qu'en Allemagne les savants juifs n'ont pas, comme beaucoup de chrétiens, après avoir défendu la cause du patriotisme et du

[1] Il nous semble que si l'Allemand montre peu de hardiesse dans le caractère, il en a du moins assez dans l'esprit.

progrès, et s'être fait donner de misérables places par les gouvernements, abandonné pour toujours le parti qui les considérait comme sa lumière.

Revenons à l'Église gréco-russe, ou, comme elle se nomme elle-même, l'Église catholique orientale, qui se glorifie de former la communauté religieuse la plus nombreuse en Europe, excepté une. Pour être justes, nous devons déclarer d'abord qu'elle n'a pris aucune part aux horribles persécutions contre les catholiques romains et les juifs; elles émanèrent toutes du cabinet impérial et non du saint synode de l'empire.

Tout le monde sait que la religion nationale en Russie est celle de l'Église grecque d'Orient. Après la chute de Constantinople, les patriarches grecs, trop occupés de leur propre sûreté pour songer à leur ambition, lui permirent, en 1588, de se séparer et de se gouverner elle-même. A cette époque, le patriarche de Constantinople vint sacrer à Moscow le métropolite Job comme premier patriarche de la Russie, et lui conférer ainsi l'autorité suprême sur tous les fidèles de l'empire moscovite. La séparation se fit donc paisiblement et à l'amiable : aussi l'Église russe ne diffère-t-elle de l'Église mère que par quelques formes et nullement par le dogme. Peu de lecteurs ignorent que l'Église grecque a, pour le fond

comme pour la forme, la plus grande ressemblance avec l'Église latine; les différences qui les séparent sont en réalité si faibles, que les Grecs et les Latins se bornent à s'appeler mutuellement *schismatiques*, réservant l'épithète d'*hérétiques* pour les sectes qui s'éloignent décidément du troupeau, telles que celles auxquelles les réformes de Luther et de Calvin ont donné naissance.

La réunion de ces deux Églises, plusieurs fois essayée inutilement, fut bien souvent agitée au moyen âge, quoique la question n'ait peut-être jamais été sincèrement examinée par les Grecs, qui ne cherchèrent, dans de vagues promesses de rapprochement et de soumission, qu'un moyen d'acheter les secours de l'Occident contre le mahométisme, dont ils durent enfin subir le joug.

C'est un fait qui caractérise d'une manière bien remarquable le fanatisme de l'esprit humain, que plus est légère la dissidence qui divise deux croyances religieuses, plus est violente l'animosité qu'elle excite. La haine dont la religion catholique et l'Église réformée se sont montrées animées l'une envers l'autre égale au moins celle qu'elles ont déployée contre les israélites, les musulmans ou les païens : il semble que la grandeur de leur dissentiment soit en raison inverse des causes qui le produisent.

Les Grecs de Constantinople, au dernier siége

qui mit cette ville au pouvoir de Mahomet II, étaient si choqués de la manière dont l'Église latine s'acquittait du saint sacrifice de la messe, non qu'ils différassent des Romains sur la doctrine de la transsubstantiation, mais parce que ceux-ci se servaient de pain sans levain au lieu de pain fermenté, qu'au moment même de leur agonie nationale, ils refusèrent d'acheter au prix d'une telle énormité le secours qui leur était offert, et on les entendit déclarer qu'ils aimeraient mieux voir le turban turc surmonter l'église de Sainte-Sophie que d'y voir la tiare du pape.

Les théologiens comptent quarante-une questions sur lesquelles l'Église grecque diffère de l'Église catholique romaine ; mais quelques-unes de ces distinctions sont si subtiles qu'elles échappent entièrement aux esprits d'une conception ordinaire. Les plus graves sont presque triviales, tant elles ont peu d'importance réelle, à l'exception toutefois de celles qui touchent à la discipline de l'Église et à l'indépendance de l'autorité papale. L'Église grecque n'admet comme règles de foi que les saintes Écritures et l'autorité des sept premiers conciles généraux ; mais l'interprétation du texte des premières et des décisions des seconds n'est permise qu'aux patriarches, qui dans l'Église russe sont représentés par le « saint synode. » Elle reconnaît les symboles de Nicée et de saint

Athanase, et elle professe le dogme de la Trinité; mais elle diffère des catholiques romains en ce qu'elle croit que le Saint-Esprit procède du Père seul et non du Père et du Fils.

L'Église russe nie l'existence du purgatoire; mais, avec une singulière inconséquence, elle accorde des prières aux morts pour la rémission de leurs péchés. A la table de la communion et dans le sacrifice de la messe, elle admet aussi bien que les catholiques la conversion du pain et du vin en corps et en sang du Christ, mais avec cette différence que ce doit être du pain fermenté au lieu de pain azyme.

Elle vénère et invoque la mère du Rédempteur, les saints et les martyrs; elle professe un profond respect pour les reliques, auxquelles elle attribue un pouvoir miraculeux. Si elle n'admet pas dans ses temples les images sculptées de la sainte Vierge, des saints et des martyrs; elle approuve l'usage des tableaux, afin d'inviter à la dévotion par des représentations visibles. Aussi, non-seulement les églises russes sont-elles remplies d'images auxquelles le dévouement des fidèles prodigue plus de richesses que la piété du monde catholique n'en accumule autour des châsses et des figures de ses saints; mais tout dévot russe considère comme un devoir d'avoir le portrait d'un saint particulier, et d'affecter une

de ses images à chacun des appartements de la maison.

La prédestination est un dogme important de l'Église grecque et surtout de l'Église greco-russe, dans laquelle elle est devenue comme un article de foi [1]. Ainsi que l'Église catholique romaine, l'Église grecque admet sept sacrements, tous semblables, même dans leur forme, à ceux du catholicisme, excepté le sacrement de la confirmation, que, sous le nom de Chrême, les Grecs imposent aussitôt après le baptême.

Une autre différence, c'est que l'Église grecque, non-seulement tolère, mais exige le mariage des prêtres séculiers. Ils ne peuvent prendre les ordres qu'après s'être mariés; et autrefois, à la mort de leur femme, il leur était interdit de continuer à officier, quoiqu'il leur ait toujours été défendu de se remarier, à moins de déposer la soutane. Au contraire des catholiques romains, les Grecs n'entendent pas que les fonctions ecclésiastiques donnent à perpétuité à l'homme qui en est revêtu un caractère sacré; ils veulent qu'on puisse déposer ce caractère avec la dignité ecclésiastique qu'il accompagne.

L'Église grecque répudie la surérogation, les

[1] La *prédestination* n'est pas plus admise par les chrétiens d'Orient que par ceux d'Occident, quoique les Latins se soient imaginé d'attribuer cette hérésie aux Grecs.

dispenses et les indulgences. Aucune église n'a jamais montré moins d'ambition; elle est plutôt animée, comme nous l'avons déjà vu, d'un sentiment de répulsion contre le judaïsme que de l'esprit de prosélytisme de l'Église romaine. Elle est tolérante parce qu'il lui est indifférent de faire des conversions dans les autres communions religieuses; mais elle a toujours persécuté cruellement ceux de ses membres qui semblaient disposés à s'éloigner d'elle.

Elle a cela de commun avec l'Église romaine, que l'inconvénient de s'écarter en pratique de ses dogmes se trouve en quelque sorte compensé par l'esprit général des dogmes même, qui reposent moins sur la foi que sur les bonnes œuvres, et doivent par conséquent produire un effet moral plus pratique que leur stricte observance. Cela fait germer, même au sein du bigotisme, une active bienveillance, qui modifie l'austérité du fanatisme, lequel, autrement, n'aurait aucun moyen de racheter sa dureté peu charitable. Nulle église n'a jamais été moins dogmatique que celle des Grecs et des Russes; elle ne prétend pas à l'infaillibilité; elle n'affirme pas la perdition des âmes qu'elle croit dans l'erreur, ainsi que l'ont fait les Églises de Rome et d'Angleterre dans leur symbole d'Athanase.

Dès la création d'un siége patriarcal en Rus-

sie, les patriarches y obtinrent en peu d'années la même autorité temporelle que les papes exercèrent au moyen âge sur le reste de l'Europe. Ils prirent rang immédiatement après le Czar, qui, dans certaines occasions, fut obligé de leur tenir l'étrier. On ne pouvait entreprendre la guerre ou faire la paix sans leur bénédiction; ils avaient droit de vie et de mort sur tous les sujets de l'empire; le Czar et les boyards réunis étaient même obligés de faire acte de soumission au patriarche et à son clergé. Un des premiers soins de Pierre le Grand fut de détruire cet *imperium in imperio*, en tournant les vices et l'ignorance du clergé contre lui-même. Il réussit, par la fermeté, la cruauté et le ridicule, à renverser entièrement la hiérarchie ecclésiastique; il respecta l'Église elle-même comme un instrument qui pourrait être utile, mais il en arracha le gouvernement aux mains des prêtres.

En 1700, à la mort du patriarche Adrien, Pierre abolit tout à fait la dignité patriarcale, et se déclara lui-même chef de l'Église. Il nomma un exarque, qui présidait avec des pouvoirs fort limités à toutes les affaires spirituelles; mais vingt ans après il abolit aussi l'exarchat, et institua le « saint synode législatif, » qui est encore aujourd'hui chargé de l'administration religieuse, sous le contrôle immédiat de l'Empereur.

Celui-ci, outre qu'il choisit toujours les membres du saint synode dans le clergé le plus élevé, a pour représentant dans cette assemblée l'ober-procurator, un laïque qui a le droit de suspendre toutes les résolutions du saint synode jusqu'à la décision de l'Empereur, auquel il les soumet.

On assure qu'au commencement du règne du réformateur Pierre, la moitié des terres de l'empire était la propriété du clergé, des nombreux couvents et des monastères, dont l'ignorance et la corruption sont représentées sous les couleurs les plus tristes par les écrivains contemporains. « Il en était peu, dit Jovet, qui fussent en état de répéter les dix commandements, moins encore de les lire. Les moines, ajoute-t-il, étaient astreints dans l'intérieur de leur monastère à une vie si sobre, que toutes les fois qu'ils sortaient ils profitaient de l'occasion avec une bonne volonté qui obligeait de les *rapporter* dans leurs saints murs. Les nonnes inspiraient autant de crainte aux marchands étrangers et arméniens que les syrènes de la mer aux anciens Grecs; par l'appât du gain, appât plus sûr pour le commerçant de tout âge que celui de leur voix ou de leurs charmes, elles avaient l'habitude de les attirer dans leurs couvents, comme pour acheter leurs marchandises, dont elles s'emparaient ensuite en les mettant secrètement à mort. Même de

nos jours, d'étranges orgies, quelquefois d'horribles crimes souillent les murs des monastères et des couvents grecs; et dans plusieurs circonstances, des actes dignes des siècles les plus sombres, sont venus, par leur éclat, contraster avec la civilisation factice et maladive de la société moderne au dehors de ces cloîtres. »

Fort différent en cela du clergé si instruit de l'Église romaine, le clergé grec, même pour les plus hauts grades, était autrefois plongé dans une ignorance presque égale à celle de son troupeau. Il commençait l'année à l'automne, et, suivant Voltaire, il en donnait pour raison, « que probablement Dieu avait créé le monde dans la saison où les fruits de la terre étaient en pleine maturité, » ne s'imaginant pas que l'automne, en Russie, pouvait être l'hiver d'un autre climat. Peut-on s'étonner, après cela, que, lorsque Pierre porta le commencement de l'année au 1er janvier, le peuple admirât que le Czar eût été assez hardi pour changer par un ukase le cours du soleil? Lorsque le tabac fut introduit dans l'empire, de subtiles théologiens discutèrent gravement sur le point de savoir si l'usage de cette plante n'était pas un péché, et ils la proscrivirent d'après ces paroles de l'apôtre : « Ce n'est pas ce qui entre dedans qui souille, mais ce qui sort de la bouche. »

Malgré la violence naturelle de son caractère, Pierre fut obligé de procéder avec une certaine mesure dans la réforme de ce corps puissant, et quelquefois de s'attacher à le gagner. Il se joignit au clergé dans la persécution contre les « Raskolniks, » secte qui réprouvait les images; il en condamna plusieurs aux flammes, et finit par les pousser à la révolte; il punit le blasphème par l'exil en Sibérie, et poursuivit sévèrement le moindre manquement aux devoirs religieux. Mais toutes les fois que, par un acte public de son autorité, il avait donné un éclatant démenti aux accusations du clergé, qui le peignait comme l'ennemi de la religion et le présentait au peuple comme l'Antechrist, il saisissait l'occasion de porter de nouveaux coups au pouvoir ecclésiastique, et il continua ainsi jusqu'à ce qu'il eût réuni tout ce pouvoir entre ses mains. — Ce fut longtemps après la ruine de la puissance des boyards que les prêtres se hasardèrent à prophétiser que Saint-Pétersbourg serait englouti par les vagues avec ceux qui avaient eu l'impiété de travailler à sa construction, et qu'ils osèrent montrer au peuple une image de la Vierge, dont les yeux versaient des larmes sur la cité maudite. — Pierre dévoila lui-même la tromperie, en faisant voir au peuple que le prodige s'opérait avec de l'huile figée. Les prêtres ayant condamné

à la peine capitale, pour cause d'hérésie, un jeune Russe qui venait de terminer ses voyages, il en prit occasion de les priver du droit de vie et de mort, et il défendit de prononcer les vœux monastiques avant l'âge de cinquante ans.

L'Église russe est encore aujourd'hui à peu près dans la situation où Pierre la laissa après l'avoir disciplinée. On peut, il est vrai, trouver dans les hautes classes du clergé des hommes très-éclairés et même d'une grande érudition, tels, par exemple, que le dernier métropolite de Moscou. Les grades inférieurs sont encore plongés dans la corruption, l'ignorance et la débauche.

Le clergé russe se divise en trois classes: les Archirès, le clergé noir et le clergé blanc. Les Archirès sont les dignités supérieures de l'Église, ce qui comprend les métropolites, les archevêques et les évêques. Le clergé noir, *tchernoi duhovenstvo*, en est la partie monastique dans laquelle doivent être choisis les hauts dignitaires; il se compose des archimandrites ou abbés, des *Hégumins*, abbés des maisons de détention du dernier ordre, des *Iéromonachs* et *Iérodeacons*, qui sont chargés du service divin dans les monastères, et enfin des moines. Le clergé noir et ceux qui sortent de son sein sont astreints à une vie austère et rigide; on leur interdit l'usage de toute

nourriture animale, et une fois entrés dans cet ordre ils ne peuvent se marier. Ils sont riches; mais quel attrait peut avoir pour eux la richesse, à moins que ce ne soit à la manière de ceux que contente la possession de l'or, quoiqu'ils ne puissent l'appliquer à aucun des usages pour lesquels les autres hommes le désirent? En définitive, aujourd'hui ceux qui connaissent le mieux le sujet s'accordent à faire l'éloge de leur savoir et de leur piété tout à la fois. — On n'en peut pas dire autant des prêtres séculiers, *bialoe duhovenstvo* ou clergé blanc, qui desservent les villes et les paroisses, et qui sont comme la plèbe de ce corps. Ils se divisent en protopopes, popes, diacres, sacristains et lecteurs; trop souvent ce sont des ivrognes, des hommes débauchés, avides, extorquant à leur troupeau l'obole de la superstition, et ne négligeant aucun moyen d'exploiter leurs ouailles. Il n'est pas rare de les voir ivres, moins rare encore d'en rencontrer porteurs d'un ou deux jeux de cartes, qu'ils montrent aussitôt qu'on les leur demande. Les neuf dixièmes du revenu de leur charge proviennent des contributions volontaires arrachées par eux, avec une habileté peu scrupuleuse, aux craintes et aux espérances de leur troupeau, qui considère ordinairement le prêtre comme l'élu du ciel, auquel sont permises beaucoup de choses interdites

aux laïques. C'est ainsi qu'on voit l'homme décoré de l'uniforme impérial piller et voler impunément, tandis que les coups de fouet attendent le moujik qui se hasarderait à l'imiter. D'autre part, les devoirs imposés au prêtre russe séculier sont si difficiles, si assujettissants, que le seul cérémonial de l'église lui prendrait tout son temps et ne lui en laisserait point pour l'étude ou les actes de charité.

Pour le clergé monastique, le long service de l'église revient trois fois par jour; il est tenu d'assister à l'administration du baptême, à la célébration du mariage et à l'enterrement des morts, le tout avec complication de nombreuses et interminables cérémonies; il est obligé de visiter les malades, de consoler et d'instruire son troupeau, sans compter qu'il doit veiller à ses intérêts pécuniaires, — la seule de toutes ces obligations qu'il ne néglige jamais.

Le clergé de toutes classes se recrute en général parmi les familles ecclésiastiques; mais pour le clergé blanc la carrière de l'église peut être considérée comme héréditaire, et de fait elle l'a toujours été. Avant le règne de Pierre, c'était une profession trop éminente pour qu'elle ne devînt pas, tacitement du moins, une affaire de caste; mais quand ses réformes et sa sévérité en eurent fait une position aussi peu dérisable qu'elle

avait été enviée précédemment, et qu'il ouvrit des écoles préparatoires pour ceux qui se destinaient à l'état ecclésiastique, il s'y présenta si peu de candidats, qu'on put craindre de voir bientôt l'église manquer de prêtres pour l'administration du service divin aussi bien que pour les soins de l'éducation religieuse.

Afin d'obvier au danger, Pierre fit une loi portant que les fils de prêtres ne pourraient embrasser d'autre état que celui de leur père; et cette loi est restée en vigueur jusqu'à ces derniers temps. Des milliers d'hommes entrèrent ainsi dans les ordres, non par vocation, mais par nécessité. La coutume paraît ensuite avoir donné naissance à une autre règle dont on s'est aussi rarement écarté que de l'ukase de Pierre, avant son abrogation. Le prêtre séculier, à la mort de sa femme, a le droit d'entrer dans le clergé monastique, privilége dont il use rarement, quoique le cloître ouvre la route aux plus hautes dignités de l'église; mais on n'y peut atteindre que par un sacrifice complet de toute habitude de plaisir et de dissipation, et par la pratique rigoureuse de l'abstinence et de l'étude. On assure qu'aujourd'hui le nombre des monastères et des couvents, dans toute l'étendue de l'empire, n'excède pas cinq cents.

Tout le clergé, depuis les derniers rangs jusqu'aux premiers, forme une population d'environ cinq cent mille individus; ils sont exempts de tout impôt, et ne peuvent être frappés d'aucune punition corporelle, même pour des crimes entraînant la peine capitale. Dans le clergé noir, les promotions aux dignités d'évêques dépendent entièrement du bon plaisir de l'Empereur. Lorsqu'il survient une vacance, le synode, selon la coutume, présente deux ou trois candidats du corps des archimandrites ou abbés, parmi lesquels Sa Majesté choisit ordinairement. Néanmoins l'autocrate a le droit, et il en use quelquefois, de ne tenir aucun compte des présentations du saint synode législatif.

L'empire a été divisé, il y a quelques années, en trente-six éparchies ou évêchés, nombre qui depuis s'est accru de sept ou huit. Ces éparchies ne sont point subordonnées les unes aux autres; l'administration en est confiée à des archirès de rangs divers — métropolites, archevêques ou évêques — dont le titre n'est pas attaché au diocèse, mais est aussi personnel que les ordres ou les croix conférés par l'Empereur et avec lesquels on peut les voir officier. Ces éparchies renferment environ vingt-huit mille églises et cathédrales. Leur nombre ne s'est pas accru proportionnellement à la population, car il y a cent cinquante

ans la seule ville de Moscou contenait douze cents églises.

Ces édifices, ordinairement vastes et construits en bois ou en briques, sont des espèces de quadrilatères, auxquels on donne assez souvent la forme d'une croix. Leur architecture semi-asiatique, leurs énormes dômes qui les font ressembler à des mosquées, et qui s'élèvent brillants d'or ou d'argent, ou recouverts d'une peinture verte ou bleue, parsemée d'étoiles, sont d'un effet aussi pittoresque que singulier. Généralement chaque église possède, outre un dôme principal, quatre autres dômes plus petits, qui ressemblent trop par leur forme à des cases de castors. Le clocher est ordinairement séparé de l'église; il consiste souvent dans une tour élevée comme une colonne au milieu du cimetière qui environne le temple. Nous connaissons depuis longtemps, par nos livres de géographie élémentaire, le faible des Russes pour leurs énormes cloches.

L'intérieur des églises étonne plus qu'il n'impose. En y prodiguant la pompe des ornements, le clergé russe n'a pas eu l'art de lui imprimer ce caractère de grandeur et de solennité qui fait éprouver un sentiment involontaire de respect et de vénération dans les cathédrales catholiques romaines. Avec les idées naturelles à un peuple barbare, il a cherché dans une accumulation de

couleurs et de dorures, dans le luxe des étoffes, dans un étalage d'or, d'argent et de joaillerie, l'effet que l'Italie spiritualiste a cherché dans les conceptions idéales de l'architecture, de la sculpture et de la peinture, multipliant parfois un peu trop, il est vrai, les embellissements, mais ne sacrifiant jamais exclusivement à la somptuosité des décors.

L'enceinte de l'église se divise en trois parties. La plus interne et la plus sacrée contient l'autel, que surmonte une croix d'or ou d'argent massif, et sur lequel est placé un exemplaire des Écritures, richement relié, avec fermoirs d'argent ou d'or, et souvent orné de pierres précieuses. La nef, destinée à recevoir l'assemblée, forme la seconde partie; elle est séparée de l'autel par l'*Ikonostas*, espèce de rideau sur lequel sont représentés notre Sauveur, la Vierge, les apôtres, les saints, et qui forme au milieu ce qu'on nomme les portes royales, lesquelles s'ouvrent à différentes reprises pendant le service pour offrir à l'assemblée la vue du sanctuaire. Ces peintures, qui ne sont que de misérables barbouillages, se bornent ordinairement à montrer la figure, les mains ou les pieds des saints personnages qu'elles sont censées représenter; le corps et les vêtements ne sont autre chose qu'une feuille d'or ou d'argent en relief, souvent garnie de pierres pré-

cieuses d'une valeur inestimable, offrandes séculaires de la piété des fidèles. — Dans le pays des Kosacs, si différents des Moscovites par le caractère, les idées et le tempérament, et qui leur sont liés spécialement par le lien des sympathies religieuses, on voit suspendus devant ces images les fruits de leurs pillages en France, en Italie et en Allemagne, lorsque, dans leurs excursions déprédatrices, ils erraient comme un nuage autour des armées russes; la plus petite église de village réunit quelquefois les offrandes les plus riches. — Devant ce rideau, séparé de l'assemblée par une balustrade, se tient le chœur des chantres et des lecteurs. La troisième partie de l'église est le *trapèse* ou le porche, que remplit la foule des fidèles qui n'ont pu trouver place dans la nef.

Le service, par son extrême longueur, trahit une origine monastique; il consiste, outre le sacrifice de la messe, dans le chant et la récitation des psaumes et des hymnes, que, pour abréger, on lit aujourd'hui beaucoup plus qu'on ne les chante, et qu'on lit même avec une telle rapidité qu'ils sont tout à fait inintelligibles. Néanmoins, rien n'est plus imposant que les chants du rituel grec; une belle voix de basse-taille est une qualité requise de tous ceux dont le devoir est d'officier dans les églises; et comme l'étude de l'art musical est l'objet d'un soin particulier, la ri-

chesse et la douce solennité de cette musique vocale, sans mélange d'instruments, surpasse, même de beaucoup, les plus beaux effets du chant mêlé et des tons d'orgue qui retentissent sous les arceaux gothiques des cathédrales de l'Église latine. Ajoutons-y la tenue extérieure du clergé de l'Église grecque, qui, de tous les clergés du monde, offre assurément l'aspect le plus imposant, surtout dans la classe dont la conduite et la moralité s'accordent si mal avec son extérieur vénérable. Dans son ensemble c'est la plus belle classe d'hommes de tout l'empire; ce qui, vu les qualités vocales qu'on exige d'eux, semble indiquer que la puissance de la voix est chez l'homme un indice de la vigueur organique. Ils laissent leurs cheveux et leur barbe se déployer dans leur abondance naturelle sans apporter le moindre obstacle au luxe de la nature. Les longues boucles de leur chevelure flottant sur leurs épaules, leurs barbes qui descendent sur leurs poitrines, ennobliraient le physique le plus ingrat, et rendent leur contenance majestueuse.

Ces prêtres grecs sont la seule agrégation d'hommes qui s'honore de la totalité de ses ornements capillaires. Le musulman laisse pousser sa barbe, mais se rase la tête; le moujik conserve également sa barbe, mais il coupe ses cheveux vers l'extrémité inférieure de l'oreille; dans le

reste de l'Europe nous gardons peu de chevelure et de barbe. Le prêtre grec seul les conserve intactes l'une et l'autre; et quand la nature l'a favorisé sous d'autres rapports, il offre à nos yeux le type idéal d'un patriarche de l'Ancien Testament.

Lorsqu'on a vu le clergé russe, on demeure convaincu que la dignité extérieure de l'homme ne perd pas moins sous le rasoir et les ciseaux que la beauté du cheval quand on lui coupe la crinière et la queue; et l'on se demande si la coutume qui s'est universellement établie parmi nous de faire une guerre si rude à la moisson supérieure ou inférieure de notre tête, selon que nous portons le chapeau ou le turban, ne doit pas son origine à quelques renards sans queue, auxquels, contrairement à la fable d'Ésope, le reste du monde n'a pas dit de se retourner. — Mais si cette coutume est absurde dans la jeunesse, elle l'est plus encore dans la vieillesse; car l'âge, qui affaiblit les cheveux et dégarnit le crâne, donne de la force à la barbe; il la rend plus vénérable en l'entremêlant de teintes argentées; et le vieillard chauve, qui, après avoir refusé la compensation que la nature lui offrait, se rend grotesque en s'affublant d'une perruque, inspirerait, s'il avait imité le prêtre russe, une vénération qui résisterait même à la décrépitude.

Depuis quelques années l'usage de prêcher s'est introduit dans l'Église russe; mais il y est si récent, qu'excepté à Saint-Pétersbourg et à Moscou, les chaires y sont encore inconnues. Auparavant on n'essayait jamais d'expliquer les Écritures ou de les commenter, si ce n'est à l'occasion de quelque lecture des Homélies de saint Chrysostome. Un des derniers patriarches exila même en Sibérie le protopope de Morum, ainsi que d'autres prêtres qui s'étaient hasardés à prêcher. Il disait que Notre-Seigneur avait toujours opéré par sa seule parole, qui lui avait suffi pour fonder son Église; qu'il n'avait pas eu besoin de l'expliquer davantage, et qu'il n'était pas nécessaire que le clergé l'expliquât plus que lui.

L'Église russe ne se sert pas d'une Bible complète pour son propre usage; elle en retranche certains passages qu'elle considère comme trop immodestes pour avoir accès au saint lieu. Le clergé possède même peu de versions entières des Écritures. Les livres d'église sont tous écrits dans le vieil idiome slave, dont on se sert aussi pour le service divin, et qui ressemble au russe moderne à peu près comme la langue anglaise, du règne de Henri Ier, ressemble à l'anglais d'aujourd'hui. Ces livres consistent surtout en vingt lourds volumes, contenant le service de l'église, les écrits et commentaires de saint Cyrille de Jérusalem

ou *Quirilla Jerusalimski*, lequel, avec saint Chrysostome et saint Basile, paraît être en Russie la principale autorité pour l'interprétation des livres saints et des règles monastiques; les ouvrages de saint Chrysostome, de saint Jean Damascène, de saint Grégoire Nazarem, d'*Ephrin Syria* ou *Ephraïm*, diacre d'Édesse en Syrie, et cinq volumes de la Vie des Saints, dont on lit des passages aux Matines dans les monastères. Les vingt volumes renfermant le service de l'église forment douze *minocon*, un pour chaque mois de l'année, lequel contient le service et les hymnes pour les fêtes de chaque saint.

Les *octocchos* composent deux volumes, divisés en huit tons ou voix; chacune de ces divisions renferme les hymnes pour les différents jours de la semaine, et correspondent, dans le service, aux sujets auxquels les jours de la semaine sont affectés; ainsi, pour le dimanche, ce qui concerne la Résurrection; pour le lundi, les Anges; pour le mardi, saint Jean-Baptiste; pour le mercredi, la vierge Marie; pour le jeudi, les Apôtres; pour le vendredi, la Passion du Christ, et pour le samedi, les Saints et les Martyrs. Un volume supplémentaire est consacré à ces derniers, afin de donner ce qui manque dans le *minocon*. Les heures et le psautier forment un autre volume. Le livre des psaumes se divise en vingt et un cha-

pitres, dont un est récité à chaque service, de sorte que le livre est lu tout entier dans la semaine. Le livre des prières contient les prières pour vêpres, pour matines et pour le service de la communion à l'usage des prêtres et des diacres. Les *Triodes* comprennent deux volumes; ils concernent le service divin pendant les grands jeûnes. Les quatre évangiles, dont on lit chaque jour une partie, remplissent un autre volume. Le livre des offices se compose des rites et cérémonies pour enterrements, baptêmes et en général tous les sacrements. Enfin, le vingtième volume, appelé le livre des règles, contient les instructions pour l'usage des dix-neuf volumes précédents.

Les jeûnes de l'Église russe sont longs et sévères; ils prennent ensemble plus de la moitié de l'année. Le seul jeûne de Pâques dure sept semaines consécutives. On le commence par ce qui est appelé la « *semaine de beurre*, » dans laquelle l'abstinence se borne à la viande; mais pendant la semaine qui suit le carnaval, après une période de dissipation violente, les Russes s'abstiennent, durant quarante heures, même de beurre et d'œufs, et les plus dévots ne se permettent l'usage du poisson salé que le dimanche. — Le second jeûne commence après la Pentecôte; — le troisième en août, et dure quinze jours; — et le quatrième, qui commence le 12 novembre, se

termine à Noël. — Toute l'année, les mercredis et vendredis, les Russes s'abstiennent de viande et de toute autre substance grasse.

Les paysans et les basses classes en Russie sont animés d'une dévotion profonde et d'une aveugle superstition; ils ne passent jamais devant une église, ils n'entendent jamais sonner l'heure sans faire le signe de la croix; ils ont grand soin de garnir la lampe dans laquelle ils brûlent l'huile d'olive fine, ou d'entretenir les cierges de cire devant l'image de leur saint tutélaire; ils assistent dans l'attitude la plus humble et la plus recueillie au service de l'église, dont ils ne peuvent comprendre un seul mot; jamais ils ne refusent un morceau de pain au mendiant qui le demande en invoquant le nom de Dieu. L'Église russe a le rite de la confession aussi bien que l'Église latine; mais elle admet cette différence qui neutralise toute l'utilité pratique de la confession, — c'est que le repentir suffit seul pour obtenir l'absolution du péché, sans qu'il y ait obligation de restitution ou de toute autre réparation envers le prochain qui a souffert la perte ou l'injure dont on s'est confessé.

En recevant le sacrement qui, à leurs yeux aussi bien que pour les catholiques romains et les *luthériens* (les luthériens, comme on sait, n'admettent pas cette croyance), représente en

réalité le corps et le sang du Christ, ils considèrent comme particulièrement abominable tout péché commis ce jour-là; et afin d'éviter toute tentation, ils ont souvent recours au singulier expédient de se coucher et de dormir jusqu'au lendemain. Dans les classes marchandes, parmi les employés et dans la plus grande partie de l'aristocratie territoriale, toute foi, toute confiance religieuse est depuis longtemps éteinte; mais la superstition leur reste plus ou moins, comme la rouille qui surnage dans le creuset après que le vase auquel elle était attachée a été fondu. On retrouve trop souvent en Russie cette tendance mélancolique de l'esprit humain à conserver des idées superstitieuses, alors que la croyance et la dévotion réelles n'existent plus, — tendance que Molière a si admirablement peinte dans son Don Juan, lorsqu'il montre le valet, après avoir passé légèrement sur l'athéisme de son maître, extrêmement choqué de ce qu'il révoque en doute l'histoire du Juif errant.

La vénération des Russes pour les images est excessive, c'est-à-dire pour les portraits avec ornements de la Vierge et des saints; car à l'égard des figures sculptées ou en bas-reliefs, ils regarderaient comme un acte d'idolâtrie de se prosterner devant elles comme ils le font devant les peintures richement encadrées, dans lesquelles

les classes pauvres cherchent à remplacer, au moyen du cuivre doré ou argenté et par des imitations de pierreries en verre colorié, la profusion d'or et d'argent, les pierreries véritables qui décorent les auréoles de la tête et les vêtements chez les riches aussi bien que dans les églises. Il n'est pas de boutique, de maison, de chambre, où une de ces images ne soit accrochée dans un coin, avec une petite lampe suspendue à une chaîne et dans laquelle brûle une lumière les dimanches et les jours de fête. Le marchand se tourne en se signant vers cet objet, sur lequel il jure qu'il perd de l'argent en vendant sa marchandise, lorsqu'il y gagne en réalité cent pour cent; mais il promet mentalement au saint de dépenser, à son honneur, en cierges et en huile, une partie de son gain, et s'imagine qu'il a rendu, par cette subtilité, son patron complice de sa fourbe. La première chose qu'il cherche en entrant dans une chambre, c'est cette image; il ne s'adresse, il ne parle à personne, jusqu'à ce qu'il l'ait trouvée et qu'il ait fait devant elle le signe de la croix. Même dans les places et dans les marchés publics, ces peintures, richement enchâssées d'argent et éclairées de cierges et de lampes, sont là pour édifier la piété des acheteurs et vendeurs, et pour attirer, de la part du passant, le signe de la croix, avec une pièce de cinq copecks.

Aux yeux du Russe, l'image de son saint a autant et plus de valeur que les dieux pénates n'en avaient pour les Romains. Lorsqu'en 1610, La Gardie occupa Novogorod avec son armée, ses Suédois s'étant aperçus que les habitants avaient caché tous leurs objets de prix, imaginèrent d'enlever les images des maisons où ils avaient pris leurs quartiers; — ce plan leur réussit; à leur départ les habitants les poursuivirent de leurs lamentations, et payèrent des sommes exorbitantes pour racheter leurs pénates.

On rapporte aussi qu'en 1643, le Czar et toute sa cour furent frappés de consternation parce que la figure de son image rougissait d'une manière alarmante, — circonstance qui n'étonna pas moins le patriarche lui-même — jusqu'à ce que le peintre appelé ait déclaré que le phénomène était dû à ce que la dernière couche de couleur, ayant été enlevée à force de baisers, commençait à laisser reparaître une couche de rouge sur laquelle elle avait été superposée.

Il y a des marchands à demeure fixe et des marchands ambulants qui tiennent de ces images; ils ne les vendent pas, parce qu'il est impie de trafiquer de pareils articles, mais ils échangent les vieux contre des nouveaux — comme le magicien dans l'histoire d'Aladin; — ils s'attendent seulement à recevoir en argent la différence, qui

est toujours la valeur entière de l'objet échangé. Lorsqu'une image très-vieille se trouve dans un état complet de détérioration, le Russe, n'osant ni la brûler ni la détruire, en use comme la mère de Moïse à l'égard du futur prophète, — il la met sur une planche et la livre au courant de la rivière, sur les flots de laquelle il compte bien qu'elle saura se préserver elle-même.

Il existe en Russie plusieurs sectes de dissidents; elles sont connues sous le nom général de *Raskolniki* ou schismatiques, appellation dérivée du mot *roskol*, division. Une des plus remarquables de ces sectes prétend être l'Église originelle russe; ses membres se nomment eux-mêmes les fidèles du *stara ver* ou de la vieille foi. La sombre austérité de leurs mœurs et la simplicité de leur vie rappellent une autre secte, celle des vieux covenentaires écossais; ils ont survécu à plusieurs persécutions. L'empereur Nicolas les traite avec une extrême dureté. Il y a quatre ans, un de ces enthousiastes, fanatisé par la persécution à laquelle ses frères étaient en butte, alla trouver le métropolite de Saint-Pétersbourg, et l'appelant l'Antechrist, lui cracha au visage et le frappa à la joue. Il fut condamné à l'exil en Sibérie et au knout. Le métropolite, par une conduite bien digne d'un prélat chrétien, intercéda chaudement pour obtenir sa grâce; mais

l'Empereur fut inexorable. Brisé de coups, le coupable expira, dit-on, avant d'avoir regagné sa prison. Dans ces derniers temps, d'autres sectes sont venues augmenter le nombre des schismatiques; il s'en est élevé dont les opinions et les pratiques sapent le fondement de tout l'édifice social, et qui se développent avec une rapidité si alarmante, que des Russes bien informés les regardent comme la cause la plus menaçante pour l'existence de l'empire.

Nous traiterons ce sujet plus amplement dans un prochain chapitre, où nous consacrerons quelques détails à ces sectes.

L'histoire de l'Église russe est souillée de cruelles persécutions contre les schismatiques; des centaines de sectaires, dont la principale dissidence consistait à faire le signe de la croix avec trois doigts au lieu de deux, et qu'on appelait *vosko-jésuites*, ont été brûlés vifs par le dernier patriarche et par Pierre le Grand. Quant à ceux qui professent une religion entièrement distincte, l'Église grecque s'est toujours montrée envers eux assez tolérante; jamais elle n'a usé d'autres moyens que de la persuasion pour convertir même les vaincus, auxquels elle aurait pu imposer sa loi, semblable à ces animaux qui n'ont de fiel et d'animosité que contre leur propre espèce. — Nous avons remarqué ailleurs

que la persécution récemment dirigée contre les Grecs-Unis, et contre les catholiques romains et polonais, ne doit pas être imputée à l'Église russe; c'est l'acte de la toute-puissance autocratique, et l'Église y a très-peu participé.

XII

RUSSIE DU NORD ET DU CENTRE, OU RÉGION DES MARAIS, DES FORÊTS ET DES TERRES A CÉRÉALES. — ANCIENNES CAPITALES DE MOSCOU, NOVOGOROD LA GRANDE, KIEW ET KAZAN.

RUSSIE DU NORD ET DU CENTRE, OU RÉGION DES MARAIS, DES FORÊTS ET DES TERRES A CÉRÉALES. — ANCIENNES CAPITALES DE MOSCOU, NOVOGOROD LA GRANDE, KIEW ET KAZAN.

Quoique entourée de montagnes sur plusieurs de ses frontières, la Russie d'Europe est un plateau dont l'uniformité ne s'interrompt qu'aux monts Valdaï et vers les districts les plus septentrionaux : à l'intérieur, le sol, peu accidenté, s'élève de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans une étendue d'environ quatre cents milles de long sur quarante de large, où prennent leur source le Volga, le Dnieper et la Duna.

Les montagnes qui bordent l'empire en Europe sont celles de la Finlande et de la Laponie; elles s'avancent de la mer Blanche vers le nord-ouest jusqu'à Saint-Pétersbourg, et forment le premier anneau de cette chaîne, qui couvre à

peu près toute la péninsule scandinave. Au sud-ouest, commence la chaîne des Krapacks; au midi, s'allonge la péninsule de la Crimée, où les steppes s'élèvent graduellement en crêtes escarpées; plus à l'est, le Caucase forme la frontière européenne; du côté de l'orient, les monts Oural séparent l'Europe de l'Asie, et traversant le sol insulaire de la Nouvelle-Zemble à l'extrême nord, ils franchissent le détroit de Waïgatch pour s'étendre en terre ferme vers le sud dans un espace de deux cents lieues environ, s'élevant sur quelques points à une hauteur de cinq à six mille pieds.

Dans cette sorte d'enceinte, le pays, à l'exception des monts Valdaï, qu'on appelle la Suisse russe, n'offre plus qu'une terre plate, uniforme, rarement semée de quelques collines à peine aussi hautes que ces petits monticules dont les Mongols et les pirates norses ont marqué la sépulture de leurs chefs dans les parties méridionales de l'empire.

Le caractère général de cette vaste plaine n'est pas le même, à beaucoup près, au nord qu'au midi. Partout le sol est riche; mais il manque d'arbres dans le midi, et pendant l'été la sécheresse le dévore. Dans le nord, au contraire, le pays, excepté dans les endroits où la culture en a changé l'aspect, est couvert de marais et de fo-

rêts de pins, qui se continuent jusqu'à ces latitudes septentrionales où le bois, diminuant par degrés, s'étiole, et où l'extrême rigueur du climat ne souffre plus d'autre végétation que celle des mousses et des plantes basses, qui vivent profondément ensevelies sous la neige durant toute la longueur de l'hiver. Ces tristes végétaux recouvrent seuls avec l'eau des marais la surface du sol, pendant le peu de mois où le soleil a la force de fondre la neige et la glace.

Ainsi, l'empire russe en Europe se divise naturellement en deux régions : d'une part, la région stérile des plaines ou steppes où paissent les troupeaux, et qui s'étendent au midi ; de l'autre, les contrées du nord et du centre, que la culture a partiellement améliorées, et qui nourrissent la grande masse des populations slaves.

La même division partage les vastes solitudes de la Sibérie, pays tout à fait plat quoique entouré de montagnes sur sa côte orientale, aussi bien que sur sa frontière méridionale ; sans la chaîne de l'Oural, qui la sépare de la Russie d'Europe, les forêts et les marécages de la Sibérie septentrionale feraient suite au nord de la Moscovie, aussi bien que les steppes du midi aux plaines de la Moscovie méridionale. La même description s'appliquerait presque identiquement

aux deux régions, avec cette différence qu'en Sibérie le climat, même sous les latitudes les plus élevées, est aussi froid que dans le nord de la Russie. On peut donc, sauf l'interruption qui résulte des différentes rivières et de la chaine de l'Oural, considérer l'empire russe comme composé de deux larges zônes s'étendant l'une et l'autre sur les deux continents : l'une, la plus septentrionale, est la région des forêts, des marécages et de la culture; l'autre, une vaste plaine dépouillée de toute végétation forestale. Nous décrirons dans ce chapitre la première de ces deux grandes divisions; on observera toutefois que chacune d'elles se subdivise naturellement.

Comme pour rompre la monotonie de la région sans arbres des steppes ou prairies, et pour contraster avec elle, s'étend le long de la frontière méridionale un district désert, rocailleux, sablonneux et salin, qui sépare la Sibérie des contrées centrales et méridionales de l'Asie. Ces plaines inhospitalières, où les Tartares seuls peuvent exister, dépassent même l'extrémité des steppes, et vont joindre la mer d'Okotsk, partie de l'océan Pacifique. La région méridionale peut donc être subdivisée en districts de prairie, et districts de désert; la grande région septentrionale admet également deux subdivisions : d'abord la partie où croissent les différentes es-

pèces forestières, et dans laquelle néanmoins le sol produit une moisson du blé le plus dur; la terre n'y dégèle jamais, et dans l'été, on trouve un lit de glace à quelques pieds au-dessous de la surface des eaux, ce qui d'ailleurs arrive toujours au delà du 67e degré; ensuite, toute cette contrée, qui s'avance tellement au nord que les forêts même cessent d'y croître, et font place à un sol éternellement gelé, couvert de marais en été et de neiges en hiver.

A ces points extrêmes du nord, au delà du cercle polaire arctique, la vie végétale disparaît entièrement; la neige, que l'été ne fond jamais complétement, forme avec la terre une masse décolorée; des mousses flétries couvrant un sol glacé rampent parmi les pierres ou s'attachent aux pointes des rocs : on dirait de l'agonie de la nature. Là cependant on trouve l'homme. Les tribus Samoyèdes et Jakoutes vivent là où tout autre végétal que la mousse succombe à la rigueur du froid : les débris du règne animal, le poisson de mer, la chair, les os et la peau des animaux marins, leur fournissent tout à la fois leur nourriture, leurs habitations et leurs vêtements. Ces sauvages, qui n'ont pas même l'idée de ce qu'est l'empire russe, sont comptés parmi les fidèles sujets de l'empereur, et ont donné lieu à plusieurs ukases dont la connaissance

n'a jamais pénétré dans leurs solitudes glacées.

Au sud de ces terres inhospitalières, la neige entre en fusion, mais si tard que du sol gelé s'élèvent à peine quelques mousses, qui, s'accumulant toujours en absorbant la neige dissoute, se corrompent en dessous, et forment d'interminables fondrières. Lorsqu'on s'avance encore vers le sud, les mousses vivaces présentent une surface assez sèche pour donner naissance à quelques plantes; alors quelques arbres rabougris commencent à se montrer; puis, les forêts de pins et de bouleaux paraissent, les marais s'entremêlent à la forêt; les mousses s'accumulent et se corrompent entre les troncs d'arbres. C'est ce qu'on voit dans tous les districts boisés, qui s'étendent vers le midi jusqu'au point où se déroulent les plaines immenses et nues de la région des steppes.

Nous avons dit que Saint-Pétersbourg était bâti sur un marais; on a découvert, en outre, en levant les plans du chemin de fer projeté entre cette capitale et Moscou, que plus de la moitié des cinq cents milles qui séparent ces deux villes n'est qu'une terre marécageuse : à Moscou même, on peut arracher l'herbe dans les rues. Ces marécages, plus ou moins difficiles à épuiser, assurent au sol une fertilité prodigieuse, et la triste matière végétale qui en forme la surface

rend inutile tout autre engrais que celui qui résulte de sa décomposition.

Ceux qui craignent pour la Russie la dépopulation graduelle de ses forêts n'ont pas fait attention à cette mine inépuisable de tourbe; leur sollicitude ressemble à celle de ce journal du matin qui déplorait amèrement, il y a quelques mois, le sort de la Grande-Bretagne, parce qu'il avait calculé que les houilles du sol anglais seraient épuisées dans douze cents ans.

Les bois consistent surtout en sapin blanc, en pin rouge et en bouleau; car, bien que Novogorod et les provinces orientales de l'empire abondent en chênes, c'est à peine si ce précieux arbre se rencontre dans cette vaste étendue de forêts qui couvrent le pays de la Baltique et des frontières de la Pologne aux monts Oural, et de l'Oural au centre de la Sibérie. Dans plusieurs de ces forêts, les arbres croissent à la surface solidifiée du marécage; aussi, lorsqu'ils atteignent une certaine hauteur, le vent les arrache-t-il aisément du sol; c'est ce qu'il est facile de reconnaître à la forme particulière du sapin blanc, dont les racines s'étendent à la surface de la terre sans y pénétrer jamais profondément. La plupart des forêts qui en sont composées présentent un spectacle de désolation étrange : partout les arbres les plus robustes sont couchés

parmi les plus jeunes, les racines en l'air, tandis que le tronc et les branches pourrissent et se décomposent dans la vase, où s'enfonce le voyageur qui a l'imprudence de s'y aventurer.

Quoiqu'il existe en Russie des bois de charpente d'une grande beauté, ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, le caractère général de ces forêts primitives, dont une très-faible partie a subi l'influence du travail de l'homme.

Quelques-unes des plus vastes, venues sur un sol plus sec, sont si épaisses que la neige, en s'arrêtant sur la voûte serrée de leurs branchages, y forme une espèce de couverture; ainsi abritées contre l'âpreté des vents, elles conservent une température relativement modérée, et sont le refuge du menu gibier. Les paysans les nomment « les forêts chaudes. »

Le sol marécageux où croissent ces arbres, et même les fondrières de mousses qui, vers le nord, couvrent toute la surface de la terre, donnent naissance à d'innombrables variétés de myrtiles, qui s'étendent sous la neige, et produisent un fruit de la grosseur d'une petite cerise; partout où le blanc tapis disparaît sous l'action des premiers beaux jours du printemps, on voit la terre se couvrir de cette rouge moisson dont la fraîcheur contraste avec la couleur brune des feuilles, des herbes et des mousses fanées.

Avec une rapidité merveilleuse, toute la face de la nature se transforme, tout se revêt d'une luxuriante verdure; d'innombrables fleurs s'épanouissent; des oiseaux aquatiques de toute espèce viennent animer ces solitudes; les cris de la grue et du cygne sauvage, le chant du courlis, le croassement de la bécassine voltigeant sur les bouleaux à la pointe du jour et au coucher du soleil, répandent la vie sur une scène si longtemps plongée dans le silence d'une atmosphère de glace.

Les forêts qui s'élèvent sur un sol plus sec sont peuplées de coqs des bois, la plus forte espèce des coqs des bruyères, et de coqs noirs, si communs dans les marais de l'Écosse. Au printemps, dans la saison des accouplements, la voix rude du coq des bois s'élance du haut d'un pin, comme pour appeler sa compagne; c'est le seul moment où l'on puisse avec certitude s'approcher pour le tirer. On trouve, parmi les hôtes les plus nombreux de ces forêts, le renard, le lièvre, le *ptarmigan* : l'ours, le loup, le lynx et l'élan y sont en petit nombre; on y croit les loups beaucoup plus multipliés qu'ils ne le sont en effet, ce qui provient de la multiplicité des traces qu'ils laissent en tous sens sur la neige. Dans les longues nuits d'hiver, le loup rôde continuellement à la recherche de sa

proie, et toujours dans le voisinage de l'homme.

Vers l'automne, les bois se remplissent d'oiseaux de passage de l'espèce du coq de bruyère, et dont le plumage ressemble à celui des coqs de bruyère anglais; mais ils perchent sur les arbres, où les paysans, armés de leurs *pea-rifles*, en abattent un grand nombre. Les terres les plus septentrionales sont peuplées de rennes.

Indépendamment de la richesse naturelle qu'atteste une si grande quantité de matières végétales flétries, le sol trouve un autre élément de fertilité dans la neige même qui le recouvre en hiver. Échauffée par un soleil dont l'action est puissante au printemps et dans l'été, son eau tiède exerce un tout autre effet que celle des sources qui détrempent la terre dans les contrées marécageuses. Aussi, partout où l'été dure assez longtemps pour empêcher, par l'évaporation, qu'elle ne noie les plantes cultivées, partout où elle trouve un écoulement suffisant, elle communique au sol une étonnante fertilité, et le met en état de produire avec une vigueur, une rapidité à peine croyables, auxquelles contribuent du reste l'extrême longueur des jours du printemps et de l'été, et par conséquent la présence prolongée de la lumière, si favorable à la végétation.

Dans les contrées les plus septentrionales,

quelques semaines suffisent pour semer et récolter le grain; on y voit fleurir aujourd'hui la fraise des bois; peu de jours après, ses fruits rougissent et arrivent à maturité. Il est à remarquer que plus le blé du nord vient tard, plus sa maturité se fait vite; on a également observé que le blé recueilli dans les terres de l'extrême nord, lorsqu'on l'emploie pour semences dans les pays méridionaux, produit plus promptement que tout autre, et mûrit dans un espace de temps beaucoup plus court, qualité qu'il perd du reste la seconde année. On a tiré parti de ce fait en Suède, où l'on apporte tous les ans de Tornéo (au nord du golfe de Bothnie et presque sous le cercle arctique) les semences nécessaires aux terres dont la situation est telle, qu'aucun autre grain n'y pourrait être semé à temps pour y mûrir. C'est ainsi que sont devenues fécondes des contrées autrefois complétement stériles.

En Sibérie, les districts de l'intérieur sont très-fertiles en blé; le seigle, l'avoine et l'orge ne réussissent que dans ceux du nord, et ne paraissent pas pouvoir croître au delà du 60e degré de latitude septentrionale. Dans la Russie d'Europe, ces céréales se cultivent sans difficulté 6 degrés de plus vers le nord; le gouvernement d'Olonetz, situé entre le 61e et le 65e degré, est renommé pour la beauté de ses chanvres.

La chaleur vivifiante du soleil, jointe à la grande quantité de matières organiques en dissolution, donne naissance à une prodigieuse multitude d'insectes, ce qui arrive même dans les contrées où les plus fortes plantes sont couvertes par les eaux. Des nuées de moucherons, si épaisses et si profondes que leur bourdonnement s'entend à plusieurs milles, s'élèvent dans l'air comme des colonnes de fumée; partout dans les bois, des bataillons de grosses mouches bleues et d'autres insectes au bruit assourdissant vous disputent le passage : leur nombre explique pourquoi l'élan, le renne et l'ours passent la plus grande partie de la journée plongés jusqu'au col dans l'eau bourbeuse des forêts. Plus on avance vers le nord, plus ces ennemis ailés deviennent incommodes.

La partie de la Russie d'Europe que la rigueur du climat rend improductive, ou du moins dans laquelle le règne végétal ne peut fournir que très-imparfaitement aux besoins de l'homme, se compose du vaste gouvernement d'Arkangel et d'une portion de ceux de Wolodga, d'Olmutz, de Finlande et de Perm. Le gouvernement d'Arkangel, qui a quatre ou cinq fois l'étendue des royaumes unis d'Angleterre et d'Écosse, est en partie situé dans le cercle polaire arctique, et comprend une portion de la Laponie.

La mer Blanche sépare en deux toute cette région. Des monts Oural aux côtes orientales de cette mer, le sol s'incline par une pente presque insensible, sur laquelle coulent les rivières de Petchora, de Mezen et de la Dwina. A l'ouest de la mer Blanche, entre l'Océan glacial arctique, le golfe de Bothnie et les confins de la Norwége, s'étend un immense plateau, formé d'un sol granitique rempli de myriades de lacs, et dont la surface est couverte, au nord, de marais et de mousses, et de vastes forêts dans les parties moins exposées. La région la plus septentrionale de l'empire russe n'est pas moins frappée de stérilité par la bise glaciale de l'hiver, que la région du midi par les vents brûlants de l'été; le climat noie dans l'une, et brûle dans l'autre, la végétation des plantes les plus vigoureuses : chose singulière cependant, toutes deux sont également habitées par des tribus nomades.

La population des côtes orientales de la mer Blanche consiste principalement dans les hordes errantes de *Samoyèdes* et les tribus *Suranèses*, dont l'origine est encore un sujet de discussion. Quelques-uns les font descendre de la souche mongole ou mantchoue; d'autres, leur attribuant l'origine la plus ancienne, prétendent qu'entraînées dans le principe avec les tribus finoises par le flux des races slaves, elles sont

poussées maintenant par l'ambition de celles-ci jusque sur ces rives désolées. Ces peuples ont la chevelure foncée et n'ont pas de barbe; ils croient à la transmigration des âmes et sont livrés à la polygamie; sales dans leurs habitudes, ils s'adonnent à la chasse et à la pêche, se servent encore de l'arc, et dévorent la viande et le poisson tout crus. Leurs tribus s'étendent au loin le long des régions glacées de la Sibérie.

Les districts à l'occident de la mer Blanche sont habités par les Lapes ou Lapons, tribu chétive, d'origine finoise, dont l'occupation particulière est la pêche et l'élève des rennes; la première est le refuge des pauvres. Les Samoyèdes élèvent aussi des rennes, et les Lapons sont également chasseurs. Mais les Lapons sont pasteurs par goût; le goût des Samoyèdes les porte surtout vers la chasse. Difformes et de la plus petite taille, indifférents au christianisme, qu'ils ont affecté d'embrasser depuis quelques années, ces Lapons sont astucieux et avares; il est bien connu qu'ils vivent sous des tentes, et changent de quartiers suivant les besoins de leurs troupeaux.

On représente les tribus lapones, comprises dans les états russes, comme attachées à l'Église grecque. Leur conversion à cette religion est une conséquence forcée de ce qu'elles ont abandonné le paganisme, puisque les lois russes, dont on

vante la tolérance, ne permettent pas à ceux qui changent de croyance d'adopter d'autre culte que celui de l'Église dominante. N'ayant pour s'instruire que les leçons de quelques prêtres ivrognes du bas clergé, ils se soumettent par crainte autant que par complaisance, et confondent les superstitions de l'Église russe aux vieilles incantations de la sorcellerie.

Lorsque des nécessités impérieuses ne les obligent pas à s'occuper, les hommes s'accroupissent autour de leur feu dans une paresseuse rêverie, semblables en cela aux Finois, dont ils sont une tribu dégénérée, car le Finois, surtout vers les confins de la Laponie, passera des semaines entières avec un gâteau de seigle et un pot d'eau à ses côtés, enveloppé de peaux et tapi sur son poêle, dans un état de demi-torpeur, comme l'ours à la première chute des neiges.

Le Lapon, errant et pasteur, ne peut se livrer au même repos; mais il aime à rester assoupi dans la fumée de sa tante, à moins qu'il ne doive s'éveiller pour un jour de fête, car il y a des fêtes même pendant les longues nuits polaires de l'hiver du nord en Laponie. A l'éclatante lueur de l'aurore boréale, ils se gorgent d'eau-de-vie d'Arkangel, et, assis autour du feu, ils jouent en se servant de cartes faites avec l'écorce de bouleau et peintes du sang des rennes.

Les troupeaux de rennes, dont le produit est d'ailleurs précaire, sont pourtant la seule sécurité des habitants de l'extrême nord contre les ravages périodiques de la faim; car, malgré l'abondance des produits de la chasse et de la pêche, il y a des époques où ils manquent tout à fait, et ce sont là des époques fatales. Appliqué aux travaux domestiques, le renne s'emploie comme moyen de transport; mais rien de plus fabuleux que ce qu'on raconte de son aptitude particulère comme bête de charge ou de trait. A la vérité, lorsqu'il est harnaché, qu'on le tourmente et qu'on l'alarme, il pourra faire sur la glace quarante et même jusqu'à soixante milles; mais un tel trajet l'épuise entièrement et peut le perdre. Pour tirer le traîneau le plus léger il faut un nombreux attelage de ces animaux, et encore devra-t-il être fréquemment renouvelé. A moins que la température ne soit très-froide, c'est un pénible spectacle de voir ces pauvres bêtes haletant et se débattant lentement sur la neige. On les harnache par la tête, ou plutôt on les soumet au joug, puis on les mène sans guides, au moyen de la voix et d'une longue baguette.

Le renne vit des mousses gelées qui couvrent des milliers de lieues carrées dans les régions septentrionales. Cette nourriture ne lui manque jamais, excepté quand la neige, fondue par le

soleil des premiers jours du printemps, la recouvre d'une couche de glace trop épaisse. Cette nourriture a l'effet d'épaissir le lait de la femelle, et de le rendre presque glutineux.

A part le hideux élan, le renne est l'animal le moins gracieux de la tribu des bêtes fauves; sa taille ne dépasse pas celle de notre daim; sa robe laide et galeuse, ses cornes écartées, son sabot large et cagneux qui le préserve de s'enfoncer dans la neige, font de lui le véritable antipode de l'élégante et légère chevrette. Lorsqu'il a été engraissé, sa venaison est bonne. — Les pouddings de sang et les langues de rennes fumées sont des mets délicats et recherchés. — Tous les hivers, un ou deux troupeaux de rennes arrivent d'Arkangel à Saint-Pétersbourg; campés sur la glace de la Néva, en face du palais d'hiver, leurs conducteurs offrent ces traîneaux comme une nouveauté, et les louent aux habitants.

Quoique peu propre à un travail actif, sous un climat plus tempéré ou dans une saison plus douce, le renne réussit et s'engraisse partout où croissent les mousses; peut-être même réussirait-il mieux dans les parties marécageuses de l'Angleterre et de l'Écosse que dans les régions qu'ils habitent, à cause des tortures que leur font souffrir, en Laponie, pendant l'été, des milliers de mouches qui les tourmentent jusqu'à la mort.

A quelques milles de la mer Blanche, à l'embouchure de la Dwina, s'élève, dans ces solitudes glacées, une grande ville de commerce russe, c'est Arkangel. Sauf un ou deux édifices publics, elle est entièrement construite en bois. On sait que ce fut d'abord le seul port de mer que possédât la Russie. Il est maintenant à cent milles au nord de tout district habité par une population russe.

Là, les classes pauvres ne subsistent que du produit de leurs filets. Quelques légumes croissent dans le voisinage; mais toute espèce de grain y arrive de loin. Arkangel, qui compte de quinze à dix-huit mille habitants, est un établissement de la marine russe. Vis-à-vis l'embouchure de la Dwina, à cinquante milles environ d'Arkangel, se trouve l'île de Kholmogory, ancienne résidence normande des rois de la mer, autrefois la capitale de cette triste contrée. Ces audacieux aventuriers la choisirent probablement par la même raison qui fait d'Arkangel un port florissant, quoique situé sur une côte inhospitalière et bloqué pendant une grande partie de l'année par la glace — ses nombreuses communications par eau avec l'intérieur. Depuis cette époque, les travaux de l'homme ont tellement ajouté aux ouvrages de la nature, que les produits de la plus grande partie de l'empire peuvent s'écouler par les canaux et

les rivières dans la mer Blanche et l'Océan Glacial qui y fait suite. Les denrées des côtes méridionales de la mer Caspienne, dans les régions inconnues de l'Asie centrale, sont ainsi transportées, pour être embarquées sur les navires étrangers qui visitent les mers du pôle arctique et les rives habitées par les hordes errantes des Lapons et des Samoyèdes.

C'est dans la triste solitude de Kholmogory que furent relégués pendant plusieurs années les princes et princesses de la famille de Brunswick, frères et sœurs de l'infortuné Ivan ou Jean VI, qui fut si longtemps enfermé et finalement assassiné dans les donjons de Schusselbourg (forteresse-clef, ainsi nommée parce qu'elle commande au point de jonction du lac Ladoga et de la Néva, le canal par lequel les eaux du lac, cherchant une issue, se précipitent dans la rivière). Ces princes et princesses, héritiers légitimes du trône des Czars, furent gardés dans cette forteresse jusqu'à l'âge de trente à trente-six ans. Devenus à moitié idiots par suite de leur long emprisonnement, ils passaient leur temps à glisser sur un petit étang, et à nourrir des canards et des volailles. C'est alors que, n'ayant plus à craindre de l'état d'imbécillité où elle les avait réduits, l'impératrice Catherine les envoya tous en Norwége.

Indépendamment d'Arkangel, deux villes im-

portantes florissent encore dans cette partie sauvage de l'empire; l'une est Wologda, ville manufacturière et le grand entrepôt du commerce de l'Europe avec l'Asie; l'autre, dans le gouvernement d'Olonetz, est Peterzavodski (les ouvrages de Pierre), qui renferme une fonderie de canons et des forges, et qui est fameuse par l'excellent minerai de fer qu'on recueille dans ses marais et ses fondrières.

Le gouvernement de Perm, qui est adjacent, et dont l'étendue dépasse celle de l'Angleterre, de l'Irlande et de l'Écosse réunies, est infiniment plus peuplé que celui d'Arkangel; il contient, d'après le dernier recensement, environ 1,488,000 habitants, dont 120,000 sont d'origine finoise; le reste se compose de Voguls, de Suranèses et de Permacs. La plupart ont été réduits à la condition de serfs, et sont la propriété de quelques nobles russes, qui les emploient surtout au travail des mines dans les montagnes de l'Oural. On dépeint les Permacs comme une race farouche, vindicative, impatiente de la servitude sans espoir qui lui est imposée. Les intendants et autres agents de leurs maîtres ne se hasardent jamais à passer la nuit dans les villages du domaine sans s'être fait accompagner d'une suite nombreuse. Plusieurs d'entre eux en effet ont disparu, et jamais on n'a pu, par récompenses ou punitions,

tirer de l'inimitié silencieuse des populations le moindre indice sur leur destinée.

La partie fertile de la Russie où se trouvent, au milieu de forêts inexploitées et de marais non desséchés, les terres livrées à la culture, couvre tout le reste des gouvernements du nord et du centre. Partout la culture a choisi de préférence le sol le plus maigre, tandis que, tout à côté, les terres les plus riches restent négligées; c'est que le sol maigre forme en général le terrain le plus élevé, ce qui dispense des soins et des travaux de desséchement. De misérables clôtures en lattes de bois de pin, supportées par deux barres de bois croisées que lient des fragments d'écorce de bouleau, montrent assez quelle est la négligence du cultivateur, et encore ces clôtures manquent-elles en bien des endroits.

En plusieurs lieux l'apathie du serf est telle, qu'on le voit gratter le sol avec sa charrue comme avec les dents d'une fourche de fer, de telle sorte que, la motte de terre qu'elle retourne couvrant de sa propre surface un sillon, la moitié du sol reste intacte; cela donne à l'ouvrage une couleur brune dont le serf paraît se contenter. Sa journée faite, il se met sur le dos de son cheval, jette sa charrue sur ses épaules et s'en retourne au logis. —Ailleurs il met le feu à quelques parties de forêt, laboure la terre entre les troncs

d'arbres, épuise le sol d'autant de moissons qu'il en peut produire, et l'abandonne après. Des milliers d'acres restés en friche sont plus riches que le sol du Lincolnshire, et cependant les serfs y périssent souvent par la famine. Cette fertile région du centre est la grande Russie, la demeure de presque toute la race moscovite pure; elle appartient, aussi bien que les zônes centrale et septentrionale de la Sibérie, à la partie des marécages, des forêts et des terres arables. Cette souche féconde de la race moscovite s'est, il est vrai, étendue dans les provinces du Midi et de la Baltique, ainsi que dans celles de l'ancien royaume tartare de Kazan, mais elle domine seule dans les gouvernements de :

L'Ingrie, dont la capitale est Saint-Pétersbourg, Novgorod la Grande, Smolensk, Jaroslaw, Kostrama, Vladimir, Nejni-Novgorod, Tver, Tambow, Riazan, Toula, Kalouga, Orel, Kursk et Woronesch.

Cette région de bois et de marais embrasse encore l'ancienne Tartarie, ou plutôt Turcomanie, et le royaume de Kazan, conquis dans le seizième siècle par les Russes sous Ivan le Terrible; la population se compose de Moscovites mêlés aux tribus tartares, mongoles et finoises. Cela comprend les gouvernements de Kazan, Perm, Wiatka, Pensa et Simbirsk.

C'est dans la même division qu'il faut ranger la Finlande, habitée par la race finoise pure, et les provinces baltiques d'Esthonie, de Livonie et de Courlande. Ces trois dernières provinces ont pour population principale les débris de trois races distinctes et plus aborigènes que les Scandinaves, les Germains et les Slaves. Ce sont les Astii ou Esti de Tacite qui ont donné leur nom à l'Esthonie; les Lettes ou Lithuaniens qui ont donné le leur à la Livonie (ces deux peuples se sont plus ou moins mélangés avec les Finois), et les Koures, tribu des Lettes, de qui la Courlande a reçu son nom. Dans la Livonie et l'Esthonie, les paysans proviennent originairement de ces familles peu connues : conquis par les chevaliers de l'ordre teutonique, qui les réduisirent en servitude, ils ont été ensuite subjugués par les Suédois; les familles suédoises et germaniques, qui jamais n'ont mêlé leur sang à celui des indigènes, constituent l'aristocratie, le clergé et la magistrature; elles ont en outre la propriété exclusive du sol. Des colons allemands et moscovites ont aidé à peupler les villes.

La petite Russie tient tout à la fois à la division des forêts et des terres à blé et à la frontière de l'immense steppe du midi. Elle renferme les gouvernements de Kieff, Thernigoff, Volhynie, Pultava, Charcow et Podolie, dont les deux

derniers forment déjà le commencement des steppes.

Ces provinces, qui renferment les deux Ukraines russe et polonaise, sont habitées par la race des Malo-Russes, petits Russes (Malo-Rossi), peuple aussi différent, pour le moral et pour le physique, des Moscovites ou Veliki-Russes, grands Russes (Veliki-Rossi), que les hommes du pays de Kent diffèrent des habitants de l'Irlande méridionale. Les Malo-Russes, il est vrai, tirent leur principale origine de la race slave, aussi bien que les Polonais et les Moscovites; mais ils ont conservé la pureté primitive de cette race. Les Moscovites, au contraire, ont tellement mêlé leur sang à celui des Finois, peuple aborigène, sur le territoire duquel ils se sont répandus, et au sang des Huns, des Mongols et des Tartares, par lesquels ils ont été si souvent subjugués, que leur principale ressemblance avec les Malo-Russes ou avec les Polonais consiste aujourd'hui dans le langage.

Le Malo-Russe est grand et bien fait; le Veliki-Russe paraît presque toujours difforme, à moins qu'il ne dissimule ses membres sous l'ampleur des vêtements. Le premier a la chevelure et souvent les yeux de couleur foncée; il porte le front haut; son coup d'œil a de la fierté, son pas est vif : c'est de cette souche que sont sorties les

tribus guerrières de Kosacs, que les Malo-Russes rappellent par leur costume, leurs larges pantalons, aussi bien que par leur tournure et par leur tenue. Le second, avec son cafetan oriental, son habitude servile de se courber jusqu'à terre pour baiser vos pieds, de remercier ses supérieurs des coups et des injures qu'il en reçoit, avec ses yeux de Tartare et son nez de Mongol, offre une physionomie et décèle un caractère tout différents. Plus vif et plus intelligent que le Moscovite, le Malo-Russe est confiant et généreux; mais son génie impatient, son humeur insouciante et sa paresse, en font la proie des marchands et des spéculateurs de la Grande-Russie, dont l'infatigable et persévérante avidité le réduit au rôle des hébreux en Pologne. Dans la Petite-Russie, les juifs ont été forcés de courber la tête devant ces rivaux, et les deux races font entre elles tout le commerce du pays. Les Malo-Russes ont en général le teint rouge; leurs traits sont réguliers; la beauté n'est pas rare chez leurs femmes. Dans tout ce qu'on nomme l'Ukraine russe, c'est-à-dire dans cette partie du pays qui, pour secouer le joug de la république polonaise, eut recours à la protection des Czars moscovites, les paysans sont affranchis, et possèdent, pour la plupart, de petites propriétés territoriales. La servitude existe encore dans

l'Ukraine polonaise; mais le serf malo-russe ressemble si peu au serf veliki-russe, que rien ne prouve mieux combien la différence entre les deux peuples est indépendante de l'esclavage. En fait, elle est le résultat de la longue oppression exercée par les races hideuses des Huns, des Mongols et des Finois.

On comprend dans cette région septentrionale les gouvernements de Witepsck, Mohilew, Minsk, Grodno et Bialistock, c'est-à-dire les provinces connues sous les noms de Russie Blanche, Russie Noire, Russie Rouge et Samogitie.

Le sol en est généralement pauvre et sablonneux. La noblesse est presque entièrement polonaise; les paysans de la province appelée Russie Blanche appartiennent à une race particulière, connue sous le nom de Bielo-Rossi ou Russes-Blancs; dans les autres parties de la Lithuanie, ils proviennent du mélange des Lettes, nation très-ancienne, dont les descendants peuplent surtout la Livonie, avec la tribu gothe des Veneda ou Wendes. Les Bielo-Russes, nommés aussi *Rousniaks*, forment peut-être la portion la plus misérable du peuple slave : leur idiome est un mélange des dialectes veliki-russe et polonais; leur pâleur, leurs yeux sans expression, leur chevelure blonde, la longueur démesurée

de leur col, sur lequel la tête se balance avec une sorte de mouvement machinal, tout cela contraste étrangement avec l'œil ardent et le col de taureau du Malo-Russe. En outre, ils se distinguent par une singulière précocité; leurs femmes engendrent dès l'âge de onze ou douze ans. C'est un peuple paresseux, simple, inoffensif, et qui vit en partie dans la servitude.

Les Samogètes, descendus des Wendes-Goths et des populeux Lettes (greffés, selon les savants, sur la vieille souche sarmate), ont été dans l'origine les conquérants des peuples qui les environnent, et les fondateurs du grand-duché de Lithuanie. Un de leurs historiens prétend qu'une colonie italienne les organisa vers le dixième siècle; les chroniques sur lesquelles il s'appuie fourniraient, si elles étaient authentiques, plus d'un nom illustre de l'Italie moderne, et entre autres celui d'un Colonna, que l'exil aurait conduit dans ces contrées. Ce qui est certain, c'est qu'après avoir subjugué les peuples voisins, un grand-duc de Lithuanie soumit Kiew, ainsi que toute la principauté russe, et que sa postérité, alliée à la race royale de Pologne, fonda la fameuse dynastie des Jagellons. Les Samogètes ayant chassé les chevaliers de l'ordre teutonique, toutes les provinces de la Lithuanie, conquêtes de leurs grands-ducs, se confédérèrent

avec la république de Pologne, et en 1569 les diètes polonaise et lithuanienne réunies prononcèrent l'union effective des deux états.

Ainsi, dans toute la Lithuanie, la population plébéienne se compose soit de Russes Blancs, race originaire, soit de Samogètes, race conquérante, soit enfin du mélange des deux races. Les Samogètes, quoique libres de tout esclavage, n'en sont pas moins misérables, et leur pauvreté, qui les réduit à vivre sous le chaume, à se nourrir de racines et de navets, les ramène à un état peu différent de la vie sauvage.

En général, les Lithuaniens sont en proie à la peste polonaise, la terrible plica, qui, parmi les paysans, attaque, dit-on, un individu sur huit. Cette plica, qui a été souvent décrite, paraît être une maladie organique et contagieuse; soit qu'elle revienne périodiquement, soit qu'elle se manifeste accidentellement, elle se présente toujours sous la forme la plus dangereuse. Quand elle tombe sur les yeux, elle produit la cécité, elle amène la folie en attaquant le cerveau, et quand elle ronge la moelle des os, elle détermine la mort. Jamais elle ne s'offre sous un aspect plus affreux que lorsque la matière empoisonnée, se séparant du sang, s'écoule par les ongles et par les cheveux, chaque cheveu se gonflant et déchirant son tube pour la dégager. Rien de plus

hideux que ces chevelures boursouflées où pullule la vermine engendrée par la maladie ; elle rappelle alors le terrible mal qui vengea si bien l'humanité sur la personne de Sylla. Sa manifestation à l'extérieur est le signal d'une crise finale ou temporaire; mais cette horrible convalescence se prolonge plusieurs mois. Un préjugé vulgaire, ou peut-être l'expérience, persuade aux malades qu'il leur serait funeste de couper une seule boucle de leurs cheveux, ce serait priver le virus de son issue naturelle, et le forcer à ravager, en rentrant, tout le système organique.

Les autres gouvernements de la Russie d'Europe appartiennent à la région des steppes, qui embrasse, outre la Podolie et une partie de l'Ukraine, la Bessarabie, le pays des Kosacs du Don, les gouvernements d'Ekaterinoslavl, de Tidoura, de Cherson; plus, en Asie, le royaume d'Astrakan, qui comprend les gouvernements d'Astrakan, d'Orenbourg et de Saratow, et enfin les districts méridionaux de la Sibérie.

Nous consacrerons un chapitre spécial à cette zône inculte et déserte.

Si l'on estime avec Köppen la population de la Russie proprement dite (non compris la Pologne, la Finlande, les provinces du Caucase et la Sibérie), à 51 millions d'âmes pour l'année 1838, on trouvera que la région septentrio-

nale, avec 1,800,000 habitants et une superficie de 117,000 lieues carrées, renferme de 15 à 16 habitants par lieue carrée; que la région centrale de bois, de marais et de terres arables, ayant une superficie de 308,000 lieues carrées et une population de 40,000,000 d'âmes, présente à peu près 125 habitants par lieue carrée; et qu'enfin la Russie méridionale, dont la superficie est de 100,000 lieues carrées et la population de 11,000,000 d'âmes, contient un peu moins de 112 habitants par lieue carrée. Toutefois, un ou deux gouvernements ont près de 400 habitants par lieue; ceux de Pultava, Jaroslavl, Kieff, Riazan et Orel en comptent 285. Il s'en faut, du reste, que les provinces les plus peuplées présentent les mêmes éléments de fertilité que celles où la population est moins agglomérée; leur sol, au contraire, est en général plus pauvre; s'il est mieux cultivé, cela tient à des circonstances accidentelles, ou bien à ce qu'étant moins submergé ou plus facile à dessécher, il a coûté moins de peine à améliorer.

Selon l'opinion d'hommes versés dans l'agriculture, et qui connaissent également bien la Russie et la Belgique, le sol de toute cette région centrale de la Russie pourrait devenir aussi productif que le sol belge, qui nourrit actuellement douze cents habitants par lieue carrée. Elle

pourrait donc, convenablement cultivée, subvenir aux besoins de 325,000,000 d'hommes. Les 100,000 lieues de la Russie méridionale pourraient, en calculant seulement leur population sur celle de la France avant la révolution[1], nourrir plus de 700,000,000 d'habitants.

Les dépendances de l'empire russe, en Asie, couvrent une surface de 12 à 15 cent mille lieues carrées, peuplées de 4,500,000 âmes environ[2]. On assure que les deux cinquièmes, c'est-à-dire une superficie plus grande que celle de toute la Russie européenne, pourraient être fécondés par la culture; le sol contient, en effet, des éléments de fertilité faciles à développer partout où le trop d'âpreté du climat ne s'y oppose point. Quant au manque de bois et à l'excessive sécheresse qui affligent les parties méridionales, on sait que l'industrie de l'homme peut y remédier, aussi bien qu'à la surabondance des bois et à l'humidité qui affectent les provinces septentrionales; c'est ce que l'expérience a plusieurs fois démontré dans les localités les plus tristement partagées. En plusieurs endroits de la Si-

[1] Avant la révolution, la France comptait 512 habitants par lieue carrée. (*Note de l'auteur.*)

[2] Köppen donne le chiffre de 6,140,000 habitants, mais il y comprend 1,500,000 Circassiens, ce qui n'est guère moins absurde que s'il comptait la population suédoise parmi les sujets russes.

(*Note de l'auteur.*)

bérie, la culture a fait des progrès rapides, et d'amples moissons de froment déploient leur chevelure ondoyante sur un sol que nos souvenirs d'enfance peignent comme le siége d'un hiver impitoyable et perpétuel.

On établirait aisément, par une évaluation approximative, que les terres cultivables de l'empire suffiraient à nourrir toute la race humaine; mais jamais gouvernement n'a autant négligé les moyens de prospérité mis à sa disposition par la nature, ou cherché avec plus d'avidité à accroître, aux dépens des progrès de cette prospérité, sa domination déjà trop étendue.

Tous les relevés de la population, en Russie, sont au-dessous de la vérité; comme les autres documents officiels, ils méritent peu de confiance. En général, ces sortes de documents passent par tant de canaux, qu'ils doivent, selon toute probabilité, rencontrer en chemin quelques mains peu scrupuleuses.

Les fraudes des propriétaires, de connivence avec les collecteurs, pour éviter la taxe de capitation, sont une source d'erreurs, à laquelle se joint l'habitude, qui existe de temps immémorial, de ne constater que la population mâle. Il est même assez ordinaire, lorsqu'on exige un état exact du nombre des habitants d'un village, d'y voir figurer *tant* d'âmes et *tant* de

femmes, comme s'il n'était pas très-sûr que le sexe féminin fût animé du même principe immortel que celui de ses seigneurs et maîtres. Cette manière musulmane de traiter le beau sexe en dit plus que des volumes sur le peu de cas qu'en faisaient autrefois les Moscovites, comme tous les peuples dont les usages ne se sont pas modifiés plus ou moins à ces deux sources brillantes de la chevalerie : au nord, les Normands; au midi, les Sarrasins ou Arabes, qui apprirent au mahométisme, si peu courtois, à se montrer secourable envers les faibles.

Il résulterait toutefois de ces relevés, tels qu'ils sont publiés, que la population de l'empire russe dépasse 63,000,000 d'âmes, dont plus de 58,000,000 en Europe, 5,000,000 en Asie, et 61,000 dans les possessions américaines. Les nations et tribus dont se compose cette population dérivent des souches slave, lithuanienne, finoise, tartare, mongole, germanique, juive, mantchoue, arménienne et hindoue[1].

Les nations slaves comptent pour..................		52,000,000
qui se composent de :		
Moscovites..........................	38,000,000	
Malo-Russes et Kosacs.................	7,000,000	
Russes blancs, Samogètes et Polonais....	6,000,000	
Bulgares, Serviens, etc................	1,000,000	

La race lithuanienne ou lette, dans le voisinage de la

[1] Les Zinguènes ou Bohémiens.

Duna, du Niémen, et dans les provinces de Courlande et de Livonie, comprend		2,000,000
Les races finoises plus de		3,300,000
savoir :		
Finois de Finlande, du littoral de la Baltique et d'une colonie en Sibérie	1,500,000	
Esthoniens, race mêlée de Finois et de Lettes	500,000	
Lapons, Voguls, Votiaks, Permaks, Suranèses, Besermani, Feranèses et Mordviniens	500,000	
Ostiaks	110,000	
Tchouvaches	400,000	
Tcheremesses	220,000	
Teptarins	69,000	
Samoyèdes	70,000	
Les races tartares		2,000,000
comprenant, en 26 tribus ou nations, les		
Kirguises et Nogais, environ	1,000,000	
Tartares de Kazan	150,000	
Baskirs	130,000	
Tartares de Crimée	250,000	
Jakoutes	72,000	
Meschtcheraks; Koumouks; Berabinzi; Teleuts; Kundrounis, Taschkelzi (dans le royaume d'Astrakan); Tartares obi; Turalinzi; Truchmenzi, Kiviotes, Karakalpacs (sur la mer Caspienne); Kabailes du Jennessi; Tchulmii du gouvernement de Tobolsk; Kaschini; Kistimas; Tulibertis; Obinzi; Verchotmas; Beltireïs; Beriustis — qu'on suppose dépasser	500,000	

Les races mongoles, environ		400,000
c'est-à-dire :		
Mongols	20,000	
Kalmouks	140,000	
Buratis	190,000	
Troubelschani	?	
La race juive, plus de		1,500,000
qui sont répartis, savoir :		
Dans dix-sept gouvernements russes	1,000,000	
Juifs polonais	500,000	
Juifs caraïtes [1]	quelques milliers	
La race allemande, environ		600,000
ainsi divisés :		
Allemands établis depuis le douzième siècle dans les provinces baltiques	160,000	
Colonies dans le gouvernement de Paratow.	112,000	
Colonies et individus épars dans le reste de l'empire	350,000	
Les races mantchoues, comprenant les Tungouses, les Lamutes, les Olenzes, au nombre de		40,000
Et les Arméniens, en Géorgie, dans les gouvernements d'Astrakan et d'Ekaterinoslavl, et dans le reste de l'empire		400,000

A quoi il faut ajouter les Géorgiens pour 500,000 âmes à peu près; quelques milliers de Circassiens; les Esquimaux dans l'Amérique septentrionale; les Grecs, au midi de la Russie, pour environ 70,000 âmes; et les Bohèmes et les Perses, qui peuvent s'élever ensemble à 650,000.

On voit que la prépondérance numérique de la race slave sur les autres est dans la proportion de cinq à un, et que celle de la branche moscovite sur les autres parties de la famille slave se trouve dans le rapport de trente-huit à quatorze; de ces quatorze parties, plus de la moitié appartient aussi réellement à la nation russe par les

[1] En Crimée. Ils rejettent toutes les traditions du Talmud, et bornent leurs croyances religieuses à l'Ancien Testament.

mœurs, le langage et la religion que par la division politique de l'empire.

Si toute cette population continue à s'accroître dans la même proportion que depuis 1832, on peut calculer qu'elle triplera tous les cent ans, puisque le nombre des naissances excède annuellement celui des morts d'un et demi pour cent environ.

Déchu, opprimé, démembré, le royaume de Pologne, autrefois si étendu, a été réduit à une superficie de moins de douze mille lieues carrées; depuis 1837, il a été divisé en huit gouvernements :

Angustowa, Kalisch, Kielce, Lublin, Mazovie, Plock, Podlachie et Sandomir.

La Sibérie se partage en partie orientale et partie occidentale : la première comprend les gouvernements d'Iakvutsk, Irkutsk, Jenessei, Achotsk et Kamtschatka; la seconde, les gouvernements de Tomsk et de Tobolsk.

La principauté de Finlande se divise en *lans* ou gouvernements :

Les *lans* d'Abo et Biormborg, de Kuopio, de Saint-Michel, de Nyland, d'Uleaborg, de Wasa et de Wiborg.

Les provinces caucasiennes consistent dans les gouvernements du Caucase, du Tchornomorskie Kosac, de la Grusie, de l'Immeritie et de la

Caspienne. Tifflis, dont la population s'élève à 30,000 âmes, est la capitale de la Grusie, qui comprend la Géorgie et la Circassie encore indépendante. Le gouvernement de la Caspienne a pour capitale Derbent, située sur cette mer, et peuplée de 10,000 habitants.

Il paraît que dans ce vaste empire trois villes seulement, Saint-Pétersbourg, Moscou et Warsovie, ont plus de 100,000 âmes; qu'il n'y en a que cinq dont la population excède 50,000 âmes, et que vingt-deux qui aient au delà de 25,000 habitants. La population réunie de Saint-Pétersbourg, Moscou, Warsovie, Tobolsk et Tifflis, égale à peine la moitié de celle de Londres. En Russie, le peuple des villes forme au plus le neuvième de toute la population.

Il n'existe pas, dans le monde entier, une pareille étendue de terres offrant des communications aussi complètes entre des mers aussi éloignées. La mer Blanche, la mer Glaciale et la Baltique communiquent avec la mer Caspienne en Asie. Un bâtiment peut passer, par les eaux intérieures, de la mer Noire dans la Baltique. Ces communications sont dues, en partie, aux rivières immenses qui coulent au nord et au midi, mais encore plus à l'industrie de l'homme et aux nombreux canaux qui ont été creusés, soit sous le règne de Pierre, soit par ses successeurs,

d'après les plans qu'il avait laissés. D'un autre côté, les routes manquent partout, excepté sur les grandes voies fréquentées par les équipages impériaux; mais la moitié de l'année la neige supplée aux routes.

Nous avons vu combien sont rares encore en Russie les cités vastes et populeuses. Nos premiers chapitres ont conduit le lecteur dans la capitale moderne de l'empire. Nous allons maintenant esquisser les traits caractéristiques de l'antique et véritable métropole moscovite, Moscou, le produit des âges barbares, dont les murs probablement seront encore debout et dont les minarets brilleront encore au soleil longtemps après que les constructions classiques de Saint-Pétersbourg seront ensevelies dans le marais, soit que la nature triomphe des œuvres de l'homme, soit que les ennemis du dehors attaquent avec succès ce point vulnérable, soit enfin que la politique impériale, forcée de reconnaître combien elle s'est méprise sur les qualités maritimes de son peuple, ouvre les yeux sur la valeur réelle de cette nouvelle issue vers l'Europe.

Moscou, la cité sainte où les Czars se font couronner, est encore, pour les Russes, la ville de prédilection. Lorsqu'on s'en approche par la route de Saint-Pétersbourg, on voit tout à coup s'élever d'une terre sombre, stérile et sans cul-

ture, une inconcevable réunion de minarets, de dômes, de pyramides et de clochers, de tours et de palais — qui, au nombre de plus de mille, dit-on, semblent s'entasser les uns sur les autres, avec leurs dorures, leurs fronts parsemés d'étoiles et leurs peintures qui reproduisent les couleurs de l'arc-en-ciel. C'est peut-être ce qu'on peut voir de plus splendide, de plus singulier, de plus éclatant. Le goût barbare des Mongols, des Tartares et des Moscovites s'est plu à revêtir les étranges caprices d'une architecture byzantine, moitié sévère, moitié grotesque, de toute la splendeur, de toute la variété des couleurs orientales.

Comparée aux autres villes sans leurs faubourgs, Moscou est une des plus grandes villes d'Europe. Ses murailles ou remparts[1] ont cinq lieues de circonférence; ses rues, larges, irrégulières, éparpillées, renferment 300,000 habitants. Elle est située sur la Moscowa, rivière boueuse, qui serpente à travers et qui se grossit de quelques ruisseaux; plus de cent vingt ponts la sillonnent. Le sol sur lequel elle s'élève est accidenté, onduleux; l'irrégularité de sa disposition en fait exactement l'antithèse de la régulière Saint-Pétersbourg. Tel qu'il est, Moscou paraît

[1] Il faut ajouter que ces remparts sont en grande partie détruits.

l'ouvrage capricieux d'un peuple oriental et barbare; Saint-Pétersbourg, une œuvre d'ukases.

Quels souvenirs, quelle foule d'idées ne viennent pas assaillir le voyageur à la vue de Moscou, la ville sainte des czars, la nouvelle Jérusalem de leurs peuples, le théâtre de toutes ces terribles scènes domestiques, de toutes ces catastrophes étrangères qui remplissent son histoire barbare? Moscou, le tombeau de cette armée pleine de vie qu'avait entraînée sur ses pas, de toutes les parties de l'Europe, le plus grand conquérant de l'univers! Moscou, dans laquelle il ensevelit cette fortune sans égale qui avait fait de lui l'espoir et la terreur du monde!

Cela seul en fera toujours une ville historique. Mais, hélas! cet héroïque sacrifice que dès notre enfance on nous instruit à admirer, cet incendie volontaire des chaumières et des palais de Moscou, des cendres desquels se sont élancés, comme le phénix, ces minarets gaiement coloriés, et ces dômes dorés, si frais, si étincelants, il n'exista jamais que dans l'enthousiasme des imaginations occidentales! Les recherches du voyageur lui prouvent trop bien que le hasard, la destinée ou la Providence, ont seuls attisé ces flammes dont on nous apprend à faire honneur au dévouement d'un patriotisme sublime.

Au milieu de la ville s'élève le Kremlin, avec

une escorte fantastique de minarets et de pyramides. Le Kremlin n'est pas un palais, mais une citadelle impériale dominant Moscou , construite sur le roc, et entourée de murailles crénelées. Rien de plus étonnant, de plus étrange, de plus grotesque, et en même temps de plus terrible en architecture, que cet amas d'édifices entassés l'un sur l'autre, comme une œuvre nocturne des gnômes, une scène féerique d'un conte de nourrice.

Le Kreml, ou forteresse, est au centre, et forme une des subdivisions de Moscou. Sur la moitié de sa circonférence s'étend le Kitai-Gorod, ou la ville chinoise [1], l'ancien caravansérail des marchands de la Chine; c'est, tout à la fois, une foire et un bazar. Autour du Kremlin et de la cité chinoise s'élève la cité Blanche, autre subdivision de la ville. Le Semlanoi-Gorod, quatrième quartier, embrasse les trois premiers, auxquels il sert comme de ceinture.

Moscou n'est pas seulement la ville révérée des classes populaires, c'est aussi la résidence favorite des seigneurs, la métropole du commerce de l'intérieur et de l'Asie; si ce n'est pas une ville très-manufacturière, c'est du moins le point central des grandes manufactures qui remplissent le gouvernement dans lequel elle est située.

[1] Il n'est pas prouvé que Kitai-Gorod signifie ville chinoise.

On assure que l'incendie qui marqua la grande invasion de 1812 a détruit des deux tiers aux quatre cinquièmes des maisons ; mais le mystère où se cache en Russie toute information officielle ne peut laisser que des doutes sur ce point d'histoire et de politique. Presque tout le Biel-Gorod, ou ville Blanche, et la ville chinoise, ont été la proie des flammes; mais les vieux et solides murs du Kremlin, leurs tours pesantes à base de roche, et l'antique et étrange cité qu'ils renferment, ont peu souffert comparativement. En vain le guerrier tout-puissant, qui avait peut-être sacrifié les plus saines inspirations de son jugement à la vanité de dater un bulletin de l'ancienne capitale des Czars, essaya-t-il de miner sa gigantesque enceinte : les mines éclatèrent çà et là dans la massive maçonnerie; elles blessèrent l'antique forteresse, mais ne purent ni l'ébranler ni la ruiner.

Aussi n'y a-t-il rien à visiter avant le Kremlin, rien de digne d'être vu après qu'on l'a visité; d'abord, parce que le Kremlin concentre en lui tout ce qu'il y a de remarquable en architecture; ensuite, parce qu'il offre ce qui existe de plus ancien.

L'université de Moscou (la plus ancienne de toute la Russie, quoiqu'elle n'ait guère que quatre-vingt-dix ans) est située dans la ville

Blanche, et bâtie dans un style purement italien. L'étonnant hôpital des Enfants-Trouvés, qui a deux mille fenêtres, et contient quinze mille locataires, est un véritable monument de Saint-Pétersbourg, une monstruosité de lattes et de plâtre. Beaucoup d'édifices du même genre sur une moindre échelle gâtent l'architecture pittoresque de l'antique cité : un immense arc de triomphe de stuc peint en bronze introduit le voyageur dans la capitale nationale, qui se glorifie d'un Kremlin; c'est dans le même goût qu'on voit des théâtres, la Monnaie, la Bourse, l'Arsenal, le palais de Justice, mêlés à trois ou quatre cents églises byzantines.

Moscou se vantait, il y a un siècle, d'avoir quinze cents établissements de bains publics; il n'en contient aujourd'hui que six cents : ce sont les seuls lieux où se lavent les Russes.

L'église de Pokrow est digne d'attention, ainsi qu'une vingtaine de petites églises qui se pressent autour d'elle comme les bernacles sur un coquillage marin.

Mais le sombre et bizarre Kremlin nous offre un abrégé de toute cette partie byzantine et mongole, mélange dont est né le style moscovite. Nous allons y ramener le lecteur.

Au sein de ces remparts à base de roche, et flanqués de tours, s'élèvent trois cathédrales :

l'Assomption, où les Czars se font couronner ; la cathédrale de l'archange Michel, qui leur a servi pendant longtemps de sépulture ; et la jolie petite cathédrale de la Vierge, construite, à ce qu'on dit, sur le modèle de Sainte-Sophie, de Constantinople, et dont la toiture dorée paraît sortir d'une immersion de soleil. Cette dernière fut construite par Ivan le Terrible, en commémoration de la conquête de Kazan, la grande ville des Tartares. Il fut si satisfait de son architecte, que, pour l'empêcher d'en bâtir une autre qui pût rivaliser avec elle, Ivan lui fit crever les yeux.

Le Kremlin renferme encore dix ou douze autres églises, monuments de la piété des Czars; car c'étaient, jusqu'au temps de Pierre Ier, des hommes pieux, et quand le patriarche devait monter sur sa mule, ils lui tenaient l'étrier.

C'est là qu'Ivan IV se livrait à ses orgies sanguinaires, là qu'il assassina son premier né, là qu'il viola sa belle-fille presque mourante; de ces vieux murs à l'apparence tartare sortaient autrefois d'énormes crochets de fer, où l'on suspendait par les côtes, comme des morceaux de viande dans nos boutiques de bouchers, les ennemis des Czars. Là Pierre le Grand, plus humain qu'aucun de ceux qui l'avaient précédé, fit empaler l'amant de sa femme, qu'il avait répu-

diée, et garnir l'échafaud des têtes de quatre grands dignitaires et de cinquante membres inférieurs du clergé; là aussi Pierre renferma et assassina, comme Ivan, son premier né.

Si les églises sont des lieux de prière, et que le principal objet de la prière soit d'implorer le pardon du ciel, les maîtres du Kremlin eurent, en effet, raison d'avoir beaucoup d'églises.

Du reste, le Kremlin n'a guère moins de palais. Le fameux palais voûté, dont les arceaux rayonnent du centre commun d'une colonne massive, est le lieu où les Czars donnaient leurs banquets, banquets dans lesquels le sang coulait parfois avec autant d'abondance que le vin. Dans le palais des Armoiries sont conservées plusieurs couronnes : la couronne imaginaire de Sibérie, celles de Kazan et d'Astrakan, dont les souverains ne portèrent jamais que le turban ou le bonnet fourré[1], et les diadèmes frauduleusement usurpés de la Pologne et de la Géorgie; on y trouve également les clefs de Varsovie, et les

[1] Tout ce qu'on sait de ces couronnes, c'est qu'il y a trois siècles les Czars russes étaient tenus d'offrir aux ambassadeurs tartares un bol de lait de jument : l'ambassadeur restait à cheval, le Czar à pied, et s'il arrivait qu'une goutte de lait tombât sur la crinière du cheval, le Czar était obligé de l'essuyer avec sa langue *. (*Note de l'auteur.*)

* L'auteur confond ici avec les Tsars les petits princes tributaires qui les ont précédés à Moscou.

chars armés de faux avec lesquels les strélitz s'élançaient à travers les rues pour les débarrasser de la populace de Moscow.

Quant au fameux brillant que Catherine paya d'un titre et d'une concession d'esclaves à l'homme qui, après l'avoir volé, le cacha pendant plusieurs mois dans une plaie de sa jambe, nous ignorons s'il orne une de ces couronnes surabondantes, ou s'il embellit celle que porte l'empereur.

Là aussi, parmi les trônes vermoulus, les guenilles dorées, les vieilles bottes et les vieux souliers des souverains russes, qu'une servilité courtisanesque a conservés comme des reliques, se trouve le plus beau trophée du grand et cruel Pierre Ier, le fauteuil sur lequel le conquérant suédois, vainqueur en tant de combats, fut porté blessé pendant la fatale bataille de Pultava.

C'est quelque chose de profondément intéressant que cette relique du héros suédois, surtout pour celui qui, ayant parcouru le théâtre de sa précoce victoire de Narva, où le prince de Croï [1], commandant en chef de l'armée moscovite, se rendit à lui (et ne fut pas tué dans la bataille,

[1] Les créanciers de ce prince n'ayant jamais voulu permettre qu'on l'enterrât, son corps a été conservé dans un état de dessèchement complet près du champ de bataille de Pultava, non loin des lieux où un simple monument rappelle les noms des Suédois qui y sont morts.

comme le dit M. de Custine), a pu voir aussi, dans l'humble église de Ridderholm à Stockholm, la petite chapelle où Gustave III a fait placer le tombeau de Charles XII auprès de ceux de Gustave-Adolphe, des Banner, des Horn et des Tartenson. Dans cette chapelle, on a aussi conservé, sous un verre, le grossier habit de drap bleu avec de simples boutons de cuivre, la veste et la ceinture de buffle, et les lourdes bottes carrées qu'il portait au moment où il reçut le coup mortel dans la tranchée glaciale de Norwège; on y voit aussi un masque de sa tête, moulé après sa mort, comme pour démentir toutes les histoires qui l'attribuent aux chances de la guerre. La fracture que reproduit le plâtre est certainement l'effet d'une balle de pistolet ou de mousqueton, et non d'un biscayen tiré des remparts, comme on l'a si longtemps affirmé. Des historiens suédois modernes doutent à peine qu'il ait été assassiné, et d'odieux soupçons s'attachent au prince de Hesse, qui lui succéda.

L'histoire de Charles XII est un étrange roman, et c'est avec bien peu de justice qu'on a reproché à Voltaire l'invraisemblance de ses récits. Loin de confirmer ce reproche, toutes les recherches établissent que l'écrivain est resté au-dessous de la vérité : si d'autres héros ne le sont pas, comme on dit, pour leur valet de

chambre, Charles XII l'a été dans tous les moments de sa vie; il a même inspiré à ceux qui l'approchaient des actions dignes des héros d'Homère. Son ingrat favori, Arfved Horn, rivalisa avec le jeune monarque, en attaquant, armé d'un simple bâton de chêne, l'ours féroce. Renschold, qui commanda sous ses ordres lorsque Charles débarqua dans les provinces baltiques pour marcher sur Narva, trouve le yacht royal trop encombré; il s'élance tout armé sur son cheval, et le pousse à travers les eaux bouillantes du golfe de Bothnie, entraînant l'armée par son exemple.

Après son revers de Pultava, toute une légion de héros semble jaillir sur ses traces pour défendre les provinces baltiques, dans une série de combats qui leur auraient procuré une renommée impérissable, si l'éclat des malheurs et des actions de leur maître ne les eût effacés de la mémoire. Charles, en partant pour continuer sa carrière aventureuse, n'avait laissé dans ces provinces qu'une poignée d'hommes. Lorsque Pierre, à la tête d'armées immenses, entreprit de recouvrer ce territoire, on vit les officiers suédois, avec des troupes excessivement réduites (leurs forces étaient à peine de dix contre mille), accepter fièrement le combat, se battre avec fureur, ou se retirer pour combattre encore jusqu'à leur

entière destruction. Fort sur fort, ville sur ville, tout est défendu pied à pied : même quand tout espoir est perdu, les chefs refusent de se soumettre, et lorsqu'une place est emportée d'assaut, ses défenseurs n'acceptent aucun quartier. Les gouverneurs morts, on trouve dans leurs poches l'ordre de Charles de ne jamais se rendre !

Avec son indomptable volonté, avec son génie incontestable, Pierre ne dut encore qu'aux chances du hasard d'avoir triomphé le jour qui décida du sort de son empire.

Il n'existe aucune relation exacte de la bataille de Pultava. L'histoire abrégée de Charles XII par Voltaire, si généralement vraie, quoique si méconnue, n'en donne qu'un tableau confus et peu correct. On en trouve un récit plus clair dans Lunbladt, et dans les célèbres *Rêveries* du maréchal de Saxe, qui tenait ses informations d'un des acteurs de ce terrible drame. On peut comprendre aujourd'hui, d'après ces autorités, que Charles, hors d'état de commander lui-même, à cause de l'opération douloureuse qu'il avait subie, laissa la direction des troupes à deux rivaux, Renschold et Löwenhaupt. Renschold, dont le caractère reproduisait la témérité de son maître, avait échappé miraculeusement au ressac du golfe de Finlande pour venir donner à Pul-

tava de nouvelles preuves d'intrépidité et de manque de talent militaire. Le prudent Löwenhaupt, auquel Charles avait confié la formation d'une armée auxiliaire, avait été attaqué en chemin par Pierre, qu'il avait battu, mais qu'il n'avait osé poursuivre, et qui ne cessa de le harceler jusqu'au moment où il rejoignit Charles : il arrivait avec la gloire d'avoir conservé le terrain dans plusieurs combats acharnés, mais avec une armée réduite, qui aurait pu détruire l'ennemi, s'il ne s'était contenté de le repousser.

Ces deux hommes, aussi différents entre eux que le feu et l'eau, eurent de vives discussions avant et pendant l'affaire. Lorsque Charles, à moitié engourdi par la fièvre, parut sur son brancard, il leur devint difficile de perdre une bataille avec une armée suédoise animée par la présence de son roi ; les redoutes furent emportées, et la cavalerie du Czar mise en déroute et vivement poursuivie. A ce moment, un peu plus d'ardeur de la part de la cavalerie suédoise aurait consommé la ruine de Pierre. Peut-être eût-il été perdu de même, si elle ne l'eût pas poursuivi du tout; mais une poursuite un peu plus longue aurait écrasé la cavalerie fugitive du Czar. Elle aurait été poussée dans une impasse formée de la rivière, d'une forêt impénétrable et du marais.

Charles, qu'il a été de mode de traiter comme un simple héros d'Homère, était peut-être le tacticien le plus habile de son temps : guerrier malheureux, mais général aussi savant que hardi, jamais il ne manœuvra quand d'adroits coups de main pouvaient suffire; mais lorsqu'il était nécessaire, il savait porter aussi loin que possible l'art des manœuvres. On ne peut dire qu'il ait donné la bataille de Pultava, quoiqu'il ait été porté dans la mêlée, le sabre à la main, sur ce même fauteuil où il venait de subir une des opérations les plus douloureuses de la chirurgie : le cœur était là, mais la tête n'y était plus. Ainsi, il fallut que Charles XII, blessé devant Pultava, remît son commandement en des mains si malheureuses, et, de plus, qu'un singulier bonheur favorisât Pierre pendant la bataille même, pour qu'il obtînt cette victoire décisive, qu'il mérita peut-être pour avoir osé l'espérer.

Ce fauteuil, où fut placé le moins craintif de tous les hommes, et sous lequel tant de soldats mordirent la poussière en le portant, a fait sourire Voltaire, qui remarque que Charles put bien monter à cheval pour fuir du fatal champ de bataille. Mais si Warwick ne fut pas lâche en tuant son cheval pour combattre à pied, assurément il n'y avait pas moins de courage à marcher au

combat dans un fauteuil que sur le dos d'un agile coursier.

Le seul moment de sa vie pendant lequel Charles parut démentir son caractère de témérité, de valeur exagérée, fut celui où sa blessure commença d'entrer en suppuration. A ce moment, en effet, on peut comparer avec avantage le coq de combat au guerrier le plus hardi que l'histoire mentionne. On a fait la cruelle expérience d'abattre tous les membres d'un boule-dogue pendant qu'il saisit le taureau, et l'animal déterminé n'a lâché prise qu'avec la mort; mais le bouledogue, déchiré dans le combat, refuse d'y retourner lorsque ses plaies suppurent. Nulle créature, en pareil cas, ne conserve le même courage, excepté le coq : affamé, couvert de blessures, et les yeux bandés, ce noble animal, on en a fait l'inhumaine expérience, se montre aussi prompt à l'attaque quand la voix de son adversaire se fait entendre qu'intrépide à le provoquer de son chant.

Dans le palais des Armoiries ou du Trésor, autre nom qu'on lui donne, sont conservés les armes et l'équipement de tous les souverains russes. Tout considéré, si le Kremlin est le lieu le plus intéressant de toute la Russie, l'intérieur du palais des Armoiries est l'endroit le plus intéressant du Kremlin.

L'extérieur se compose d'une architecture grecque mixte, avec des colonnes corinthiennes et des péristyles classiques, qui se mêlent aux dômes en forme de melons, aux minarets pointus et aux aiguilles étincelantes des églises et des palais moscovites; à peu près comme un ancien Grec ou Romain, avec sa tunique ou sa toge, au milieu d'une réunion pittoresque de Tartares.

Indépendamment du vieux palais des Czars, on doit remarquer le palais moderne d'Alexandre, la modeste habitation de l'empereur actuel, le palais de forme angulaire et pyramidal, recouvert de toiles vernies, et enfin le palais neuf, dans la vaste enceinte duquel la vieille église de notre Sauveur se trouve ensevelie comme un caillou dans un flot de lave.

Tout autour de la haute et centrale forteresse du Kremlin, dont les murs et les tourelles rampent à terre, s'élevant ou descendant avec les ondulations du sol, comme on le voit dans les gravures de la muraille de la Chine, — règnent maintenant la promenade fashionable et la cité avec ses ruisseaux qui serpentent, ses rues irrégulières, ses vastes jardins et ses terrasses qui s'étendent comme une carte de géographie aux pieds du spectateur.

Le Kremlin fut construit par Démétrius Dorskoï, pour servir de défense contre les Tartares,

dans l'origine il était en bois. Il fut continué par les tyrans russes, pour contenir le peuple et les défendre contre la turbulence des boyars. Ce fut, dit-on, Ivan III qui entreprit de le bâtir en pierres. Des Italiens furent employés à la construction de la plupart des édifices, mais plutôt en qualité d'ingénieurs que d'architectes. Il paraît qu'en effet ils se bornèrent à exécuter des plans moscovites, et qu'on ne les appela que pour suppléer à l'incapacité des architectes russes, dont les constructions croulaient aussitôt que finies. On assure que la sombre cathédrale de l'Ascension tomba trois fois.

La population de Moscou, d'un aspect plus particulièrement oriental, présente un air de vie qui contraste d'une manière si frappante avec celle de Saint-Pétersbourg, que le voyageur se croit, en la voyant, au sein d'un ville libre. Cette différence se fait sentir depuis le prince jusqu'au serf.

La noblesse habite Moscou par choix; elle ne demeure à Saint-Pétersbourg que par espoir, par crainte ou par ordre. Les nobles, à Saint-Pétersbourg, sont constamment sous l'œil du pédagogue, qui intervient paternellement dans les circonstances les plus privées de leur vie. Quand les regards de l'Empereur tombent sur un noble de Saint-Pétersbourg, il daigne quelquefois s'in-

former de lui; alors tout dépend du conte qui sera glissé dans l'oreille impériale; en résultât-il de la faveur, la réaction n'est pas loin, car la faveur amène aussi les calomnies de l'envie.

Mais malgré son désir de tout savoir, il n'est pas dans la nature que l'Empereur ait le même souci des gens qu'il voit moins souvent. Les nobles de Moscou sont bien toujours sous la férule du maître, mais ce sont des écoliers en récréation; ceux de Saint-Pétersbourg sont toujours en classe. Aussi les voit-on, à Moscou, jouir de leurs richesses dans une sorte de liberté. Les somptueux équipages, les gaies livrées, les courses de chevaux et la variété des plaisirs y dépassent de beaucoup ceux de la capitale septentrionale. Le Russe, portant barbe et cafetan, s'y trouve aussi plus à l'aise. A Saint-Pétersbourg, lorsque, excité par l'eau-de-vie, un jour de fête (prasnik), il s'avise de rire ou de chanter trop haut dans les rues, il est aussitôt saisi par le boutouchnik, qui veille à chaque issue comme une araignée, et il est forcé de débourser le gain de plusieurs journées, à peine de se voir livrer aux mains d'un exacteur plus puissant du bureau de police, qui le dépouillera de tout sans lui épargner les mauvais traitements. A Moscou, le vaste flux des peuples asiatiques et nomades a rendu impossible une telle sévérité : le moujik

en a profité; de plus, il se sent sur son terrain; parmi les palais de plâtre de Saint-Pétersbourg il n'est pas chez lui.

On rencontre à Moscou des hommes de toutes les tribus, de toutes les nations, et non-seulement des sujets de ce vaste empire, mais des habitants de presque toutes les parties de l'Asie centrale. Leurs costumes variés n'excitent ni surprise ni remarque, tant il est vrai que, pendant des siècles, Moscou fut, en réalité, la ville frontière de l'Europe et de l'Asie. On y voit les produits de l'Amérique du nord, ceux des îles des Indes occidentales, ceux de Londres et de Paris, s'échanger contre des articles du Japon, apportés par des Chinois jusqu'à la frontière septentrionale, et de là, par le marchand russe, jusqu'à Moscou.

Dans le voisinage de cette ville (c'est-à-dire dans un rayon de quarante milles environ, ce qui se nomme voisinage en Russie, où, dans l'été, les riches vont chercher jusqu'à deux ou trois cents lieues leurs maisons de campagne et leurs ombrages de bouleaux), se trouve le fameux monastère de la Trinité ou le *Troitsko-Lawra*[1]. Ses murs, aujourd'hui couverts de galeries voûtées,

[1] Lawra, nom donné aux monastères qui ont pour abbé titulaire le métropolite de l'éparchie dans laquelle ils sont situés.

(*Note de l'auteur.*)

renferment neuf églises. Les Czars s'y sont réfugiés souvent avec leurs trésors. Il a été inutilement assiégé par les Tartares et les Polonais. Une armée polonaise resta devant ses murailles pendant deux jours, au bout desquels elle fut obligée de lâcher sa proie, et de laisser le trésor intact au fond du monastère.

Après Moscou, Saint-Pétersbourg et les ports de la Baltique, il y a peu de villes de quelque importance par leur étendue dans la région septentrionale, principal siége de la race moscovite. Nijni-Novogorod est peut-être la seule qui soit digne de fixer l'attention sous le double point de vue de sa position présente et de sa future prospérité. Dans l'hypotèse d'une dissolution violente de l'empire actuel, il ne serait pas impossible qu'elle devînt la capitale réelle des Moscovites.

Nejni-Novogorod, ou la nouvelle ville Petite, ainsi nommée pour la distinguer de Veliki-Novogorod, ou Novogorod la Grande, est située de manière qu'elle commande le cours du Wolga et de l'Oka. A mi-chemin de l'Europe et de l'Asie, elle forme le point de partage entre les terres boisées ou de céréales, et les steppes des pasteurs. On y voit affluer les produits des mines de Perm et de Sibérie, le chanvre et le blé de l'ouest, le poisson du Wolga et le suif du midi; elle reçoit

les caravanes de la Chine et de l'Asie centrale. C'est le point où se rencontre le commerce de l'Asie et de l'Europe, et depuis qu'on y a transféré la foire de Makarieff, elle est devenue le plus grand marché périodique de l'univers; la fameuse foire de Leipsig est peu de chose à côté de celle de Nijni-Novogorod. Quoique la ville s'accroisse avec rapidité, elle ne compte encore que trente mille âmes : plus de quatre-vingt mille bateliers arrivent tous les ans à bord des radeaux chargés des diverses marchandises, et trois à quatre cent mille acheteurs et marchands y viennent visiter la foire.

Relativement à l'importance passée et aux souvenirs historiques, l'attention se porte naturellement sur Kiew dans la Petite-Russie, sur Kazan à l'est, et sur Veliki-Novogorod, quoique cette dernière, maintenant fort déchue, n'ait plus que dix ou douze mille habitants. Kiew est la vieille capitale des grands princes de Russie, et une des villes saintes des anciens Moscovites; sa population s'élève encore à quarante-quatre mille habitants, partagés en quatre villes distinctes, qui forment la ville de Kiew.

Une portion du peuple moscovite, qui se sépara de la souche principale vers le douzième siècle, fonda la fameuse république de Novogorod la Grande. Nous avons déjà fait allusion aux

conquêtes entreprises, dans les temps primitifs de l'histoire russe, par cette race extraordinaire d'aventuriers normands, composée des plus jeunes fils d'hommes sans fortune ou d'exilés, poussés au dehors par la pauvreté native de leur pays, et qui, montés sur leurs *vives*, en rois de la mer, *sea-kings* (pirates chefs de plusieurs navires), ou *vi-kings* (pirates commandant un seul bâtiment), s'abattirent sur l'Europe comme un essaim de frelons hors de leur ruche. Chacune des mers qui baignent les côtes de l'Europe devint la grande route de ces singuliers émigrants, hardis marins sur l'océan, soldats intrépides sur terre, législateurs et administrateurs sans égaux. Les lois et les institutions fondées par ce peuple illustre ont changé la face de l'Europe moderne; partout il a laissé des traces de ses mœurs chevaleresques et de son indomptable esprit de liberté : il existe à peine une race princière ou seigneuriale qui ne lui doive son origine, ou qui n'ait été contrainte de mêler son sang à ce sang du nord. Sur des milliers de lieues du littoral, le long des rivières, en Flandre, dans la Grande-Bretagne, en Irlande, en France, dans les régions septentrionale et méridionale de la Russie, on voit encore les levées de terre couvertes d'herbes (barrows), sous lesquelles, dans leurs premières migrations, les rois de la mer ou vi-

kings furent enterrés par leurs frères; dans ces sortes de *tumulus*, avec le squelette du guerrier mort à la barre de son navire, on a trouvé ses armes, son cheval, quelquefois même la carcasse vermoulue de la petite barque sur laquelle il traversait tant de milles du vaste océan, et autour de lui ses compagnons d'élite, soit qu'ils eussent succombé sur le champ de bataille dans une action malheureuse, soit qu'ils se fussent eux-mêmes donné la mort pour suivre, comme nous l'apprennent les sagas du Nord, quelque chef fameux au Valhalla.

Tandis qu'une partie de ces aventuriers, sous les noms de Danois, Northmen ou Normands, envahissaient l'Angleterre, l'est de l'Écosse, la Hollande, et le nord de la France, ou se disputaient entre eux leurs conquêtes, que d'autres, explorant les côtes européennes et africaines de la Méditerranée, fondaient des royaumes et des principautés en Italie et en Sicile, ou, franchissant l'Atlantique, abordaient aux rives septentrionales de l'Amérique, quelques-uns de leurs détachements allaient, à travers la mer glaciale, fonder l'établissement de Holmgard dans la mer Blanche, à l'embouchure de la Dwina; du moins a-t-on la certitude que l'ancien Holmgard était situé sur quelque point du littoral de la mer Blanche; et comme Kolmogori, sur l'île de ce

nom, à l'embouchure de la Dwina, remonte à une haute antiquité, que Holmgard est probablement formé de Holm (*île* en scandinave) et de Gorod (*ville* ou *faubourg* en russe), il est permis de considérer les restes d'anciennes constructions de cette île, les seules d'ailleurs qui existent dans toute la région de la mer Blanche, comme les ruines de cet antique établissement, dont il est si souvent question dans les chroniques des Northmen.

La corruption de Holm en Kolm vient sans doute de ce que, dans la langue russe, l'*h* est toujours remplacé par le *g* ou le *k*; ainsi, en parlant du palais de Peterhoff (en allemand, *cour de Pierre*), les Russes modernes prononcent Peter-goff.

De l'ancienne Holmgard, quelle que fût sa position sur la mer Blanche, les pirates norses poussèrent leurs conquêtes jusqu'au milieu du peuple moscovite, fondant une colonie sur le lac Ladoga, et une autre à Novogorod, sur la rivière Volchorva; ils appelèrent ce pays Nouvel-Holmgard. Forçant les vaincus à marcher avec eux comme vassaux, ils étendirent leur domination jusqu'à l'Obi dans l'est; au sud, ils soumirent les Moscovites de Kiew, et les entraînèrent sur leurs flottilles : les uns descendirent par les rivières dans la mer Noire pour ravager les en-

virons de Constantinople, les autres suivirent le cours du Volga pour chercher les mêmes succès en Asie.

Il paraît que ces Northmen, Warangues ou Wariagues, finirent, après des exploits merveilleux, par s'absorber dans la population même qu'ils avaient conquise et qu'ils s'étaient appropriée; mais l'établissement du Nouvel-Holmgard, plus près de la Scandinavie, conserva probablement un plus grand nombre de ces émigrés. Les Normands ou Warangues se mêlèrent bientôt aux Russes, que partout ils avaient assujettis; et les noms, les familles distinctes, aussi bien que l'esprit chevaleresque de cette poignée d'aventuriers, ne tardèrent pas à se confondre dans la race féconde des Moscovites.

La facilité de s'assimiler aux populations conquises fut toujours un des traits caractéristiques des peuples Northmen.

La fameuse chronique de Rolf le *Ganger*, ou Rollon le Corsaire, qui, après avoir ravagé la Frise et l'Angleterre, consentit, dans sa vieillesse, à recevoir comme gage de paix la main de la fille du roi de France avec la souveraineté de la Normandie, nous apprend qu'un pirate du nord, un certain Harold, longtemps établi en France, dut servir d'interprète à son chef, tant la langue du pays était ignorée de l'armée scan-

dinave. Mais on voit la génération suivante, née de femmes indigènes, puisque les Northmen n'en amenaient aucune avec eux dans leurs expéditions, adopter la langue française, dans laquelle fut écrit le code de leurs lois; trois générations après, le fils naturel du petit-fils de Rollon, le célèbre Guillaume le Conquérant, restaura la langue normande, qui a continué jusqu'à nos jours d'être celle des lois, de la diplomatie et de la royauté, tandis que les noms français adoptés par les hommes du nord sont encore conservés avec orgueil dans les titres de la pairie, et surtout dans les archives des familles aristocratiques.

Il est de fait que l'idiome scandinave disparut avec rapidité partout, excepté en Angleterre, où affluèrent, pendant au moins trois siècles, les émigrations du nord. C'est une idée populaire parmi nous que nous tirons notre origine d'une race germanique. Cependant, quiconque est versé dans les langues norses (le danois, le suédois, le norwégien), aussi bien que dans la langue allemande, doit reconnaître que la plupart des mots anglais dérivent du saxon ou scandinave, et ne se rapprochent de l'allemand que là ou celui-ci conserve les traces d'une commune et primitive filiation.

En parcourant la Suède et la Norwège, un

Anglais est frappé de la quantité de termes et de phrases qui lui sont parfaitement intelligibles, et dont la prononciation est tout à fait anglaise. La même chose n'arrive jamais en Allemagne, et très-rarement en Hollande et en Flandre, pays dont les dialectes sont dérivés de l'allemand. Les pilotes et les pêcheurs norwégiens saisissent la langue anglaise avec une facilité remarquable, et le langage de nos comtés du nord est parfaitement intelligible à ceux d'entre eux qui n'ont jamais appris un mot d'anglais. Les Allemands s'accoutument très-difficilement à parler anglais d'une manière correcte, beaucoup plus difficilement que les Italiens, les Russes ou les Espagnols, quoique avec moins de difficulté que les Français.

D'une autre part, il est loin d'être prouvé que les Saxons fussent plutôt Allemands que Scandinaves[1] : l'histoire leur donne indifféremment les noms de Saxons, Angles et Jutes. Les Jutes, ou peuples du Jutland, étaient assurément Scandinaves; et les noms Anglo-Saxons de Horsa, Ella, Ida, Offa, Switholm et Harold, qui ne sont pas germaniques, mais scandinaves, reviennent constamment dans l'histoire d'Angleterre avant 787, en même temps qu'il y est fait mention de l'in-

[1] Les Scandinaves et les Germains, aussi bien que les Goths, appartenaient originairement à la même souche. *(Note de l'auteur.)*

vasion des Danois ou Norwégiens, qui continuèrent encore pendant près de trois cents ans à peupler le pays de nouveaux émigrants.

En Russie, les noms et l'idiome de ce petit nombre d'aventuriers, si prompts à se mêler avec l'immense population des races indigènes, ne laissèrent bientôt plus aucune trace; mais il subsista longtemps quelque reste de leur mâle esprit de liberté dans la puissante république de Novogorod la Grande, qui surgit de l'établissement du Nouvel-Holmgard. Les Scandinaves et leurs descendants donnèrent partout des preuves de l'esprit d'indépendance qui les animait; le système féodal, dont ils sont les inventeurs, et qui est fondé sur le principe de la subordination d'une race à une autre, ne déroge pas plus aux conditions générales d'un régime libre que l'esclavage n'y dérogeait chez les vieux républicains de l'antiquité, ou qu'il ne le fait aujourd'hui chez les républicains modernes des États-Unis d'Amérique.

Dans le douzième siècle, les ducs de Novogorod étaient devenus des magistrats électifs, et sous une forme de gouvernement républicaine aussi complète, à ce qu'il semble, que le comportait le moyen âge, cette ville atteignit un haut degré de puissance et de prospérité; elle disputa à la Suède la possession de la Finlande, et fut

un des comptoirs de la ligne anséatique, qui, vers la même époque, en établissait un autre à Londres.

On prétend que sa population s'élevait à 400;000 âmes, en y comprenant sans doute la partie flottante, comme aujourd'hui à Nijni-Novogorod et même à Moscou. Sa devise, devenue célèbre, était : « *Quis contra Deos et magnam Novogordiam?* » Elle fut soumise à la fin du quinzième siècle par les Czars de la Russie méridionale; et même après sa chute, elle l'emportait de beaucoup en grandeur sur Moscou, au dire de sir Richard Chancellor, qui y passa en 1555.

Un peu plus tard, Ivan le Terrible, sous le prétexte qu'elle correspondait secrètement avec les Polonais, fit périr dans d'horribles tortures trente mille de ses citoyens, dont les corps, privés de sépulture, occasionnèrent par leur putréfaction une épidémie qui acheva de la dépeupler. Depuis lors, cette ville célèbre décrut progressivement; elle n'a plus aujourd'hui que quinze cents maisons éparses sur les deux rives de Volkof et réunies par un pont. Sans les nécessités du commerce de transit entre Saint-Pétersbourg et Moscou, les soixante-dix églises de Novogorod ne seraient plus que des ruines, et la grande ville un simple village.

Kazan, capitale d'un ancien royaume tartare, ou pour mieux dire turcoman, est située sur le Volga, dans lequel se jette le Kama. Elle fut également conquise, en 1552, par Ivan le Terrible, qui, aussi lâche que féroce, offrit au Khan de la Petite-Tartarie de la lui céder, lorsque peu de temps après celui-ci se fut emparé de Moscou. Ce royaume turcoman se composait des gouvernements actuels de Kazan, Perm, Viatka, Pensa et Simbirsk; on assure que les Moscovites furent appelés par les aborigènes finois, qui forment encore une partie de sa population, et qui leur en facilitèrent la conquête.

Kazan est une ville tout à la fois commerciale et manufacturière. Elle est fameuse par son savon parfumé de lavande et de tanaisie, qui s'expédie par tout l'empire dans de petites boîtes d'écorce de bouleau. Ses environs sont célèbres par leurs petits chevaux tartares, race infatigable et robuste, mais laide, d'une couleur sale, et pourvue d'une queue et d'une crinière épaisses; il s'en exporte pour toutes les parties de la Russie.

Kazan contient encore près de 50,000 habitants; elle couvre de ses forts à la tartare, de ses églises, de ses mosquées et de ses couvents, plusieurs éminences situées au milieu des marais et des prairies où coule le Volga. Une grande par-

tie de la population est restée musulmane; mais ces Turcs, mal à propos nommés Tartares comme ceux de la Crimée, diffèrent des Tartares par les habitudes sédentaires de leur vie, leurs occupations industrieuses, la régularité de leurs traits, aussi bien que par leurs barbes brunes et touffues. On dit que leur langue est presque le turc pur. Les Tartares ont en général, comme eux, de l'honnêteté, de la fidélité; et les Russes, qui les calomnient en s'y confiant, leur rendent, sous ce rapport, tacitement justice. Ces qualités, ainsi que leur attachement pour leurs chevaux, les font employer dans toutes les grandes villes comme grooms et comme postillons; on les emploie même comme cochers, quoiqu'ils manquent de poil au menton, cet ornement si essentiel à la perfection du cocher russe.

Rien ne peint mieux encore les Russes et les Tartares actuels que les paroles suivantes du capitaine John Perry, déjà cité par nous, et qui eut commerce avec les uns et les autres, lorsque Pierre le Grand lui donna la surveillance du canal Kamischinka, qu'il fit construire pour réunir le Don au Volga, et par eux la mer Noire à la mer Caspienne. Il écrivait en 1716 :

« Plus de la moitié des laboureurs envoyés pour creuser le canal ont été pris parmi ces Tartares; la plupart des chevaux employés aux tra-

vaux ont été tirés des meilleurs haras du pays. Je me suis souvent informé de leurs idées religieuses : ils disent que l'usage des images parmi les Russes leur fait craindre d'embrasser cette religion ; car il n'y a qu'un Dieu, et l'homme ne saurait le peindre ni le décrire. Ils ajoutent que la fausseté des Russes (qu'ils ne se gênent pas pour leur reprocher en face, dans les classes populaires du moins) ne leur permet pas de croire qu'il y ait rien de bon dans la religion moscovite ; car, disent-ils, si leur religion était droite, pourquoi ne seraient-ils pas droits eux-mêmes? Quant à ces Tartares, je dois leur rendre cette justice, qu'en toutes les occasions où j'eus à les employer, ou à me fier à eux, nous les avons trouvés, mes subordonnés et moi, sincères, honnêtes dans leurs mœurs, autant que simples dans leurs paroles, et bien supérieurs en cela au peuple russe. »



XIII

RÉGION DES STEPPES ET DES NOMADES.

REGION DES STEPPES ET DES NOMADES.

Après la région des bois, des cultures et des marécages, vient celle des steppes, qui couvre, presque sans interruption, tout le midi de l'empire russe en Europe et en Asie. Les plaines monotones auxquelles on donne ce nom prennent naissance au pied des monts Carpathes, et se prolongent à travers le continent asiatique avec leur même caractère d'uniformité, excepté dans les endroits où quelque large rivière les traverse avec ses affluents pour se jeter dans l'Euxin, la Caspienne, ou la mer d'Oural.

Ces steppes ne sont ni le désert ni la prairie; ils tiennent de l'un et de l'autre : profondément imprégné de particules salines et nitreuses, leur sol est partout productif, lorsqu'il n'est pas brûlé par le soleil ou durci par la sécheresse : de la Petite-Russie et la Podolie aux frontières de

la Chine, il présente partout les mêmes alternatives d'aridité et de fertilité; exposé aux contrastes les plus extrêmes de la température, son aspect diffère suivant la variété des saisons.

Dans les huit premiers jours du printemps, alors que la neige vient à peine de quitter la terre, le sol se couvre d'une végétation riche et luxuriante; le dépérissement fait place à une scène féerique, et l'espérance sourit aux pâtres, dont les troupeaux subsistent des prodigalités de la nature. Sur ce tapis de verdure, parsemé d'hyacinthes, de tulipes, de crocus, de mignonettes sauvages, et de mille autres fleurs, un voyageur, monté sur le cheval le plus agile, marchant nuit et jour sans s'arrêter, s'il était possible, verrait la fin du printemps avant de trouver celle de l'herbe verdissante, tant est vaste l'étendue de terre qu'elle recouvre! et dans tout ce parcours des frontières de l'Ukraine à celles de la Tartarie chinoise, il trouverait si peu de différence qu'il pourrait se croire encore au début de son voyage. Le steppe ressemble partout au steppe; il est le même sur les frontières orientales que sur celles de l'occident.

Aux premiers mois de l'été, le sol, privé d'eau, sèche à l'ardeur du soleil et devient aride; l'herbe se fane, brunit, et prend une couleur plus sombre à mesure qu'elle se couvre de la pous-

sière noire qu'agite le vent; tout le steppe revêt enfin la même teinte de tristesse; la vie semble se retirer, la végétation périt : l'absinthe et quelques herbes épineuses et sauvages croissent seules dans la fertilité de ce sol nitreux, qui les élève à une hauteur gigantesque. Les chardons y forment comme de petits bois, susceptibles de couvrir un campement, et dans lesquels un cavalier, monté sur un cheval de haute taille, pourrait être parfaitement caché. Vers la fin de l'été, une aridité sauvage s'étend de toutes parts, les bestiaux maigrissent, deviennent languissants, et succombent en grand nombre au manque d'eau; le tcherednik (pâtre russe) n'obtient plus de ses vaches une seule goutte de lait; le Tartare presse en vain les mamelles de ses cavales, elles lui refusent tout rafraîchissement.

Lorsque l'automne arrive, on met toujours le feu aux steppes, quelquefois par négligence, souvent à dessein, et pour jouir de l'herbe naissante, qui pousse à travers les cendres, quand les brouillards et la rosée des nuits d'automne rendent quelque vie aux productions du sol. Quelquefois le feu s'étend à plusieurs centaines de verstes, et cause de cruels accidents. Pour échapper aux flammes, qui s'avancent en rugissant et en pétillant sur une largeur de plusieurs milles, ce n'est pas la fuite qu'on emploie :

quoiqu'un cheval avec son cavalier puisse devancer la marche du feu, le feu n'en atteindrait pas moins le fugitif au bout d'un longue course. Les habitants du steppe recourent au même moyen de salut que ceux des prairies de l'Amérique; ils combattent le feu par le feu : ils allument l'herbe du côté sous le vent, puis s'avancent derrière la flamme, qui, nettoyant tout devant eux, ne laisse plus aucun aliment à cette mer brûlante, et l'oblige à fuir du sol dévasté. En automne, l'eau est moins rare; à travers les tiges flétries des herbes et des plantes, quelque verdure s'élève de leurs racines ravivées, et les troupeaux renaissent.

Les mois d'hiver, qu'on peut évaluer de trois à cinq (car pendant trois mois l'hiver sévit partout avec violence), sont plus froids qu'en Suède et en Norwège, malgré la situation méridionale des steppes. Des vents âpres, après avoir traversé le nord du continent américain, et les régions arctiques de la Sibérie, fondent sur ces districts désolés, où rien n'interrompt la continuité d'un sol plat, excepté les tombeaux de terre des anciens guerriers mongols, les tentes des Kalmouks et des Tartares, ou les huttes des Kosacs et des pâtres, et dans l'étendue desquels nul obstacle ne vient tempérer la rigueur d'une bise glaciale.

Dans les steppes d'Europe, le froid atteint souvent trente degrés de Réaumur, et la température descend au-dessous du point auquel l'eau bouillante, précipitée de quelque endroit élevé, retombe en pluie de grelons sur la terre. Même dans les parties les plus méridionales des steppes asiatiques, entre la mer Caspienne et la mer d'Aral, là où le sol ressemble le plus au sol du Sahara, et où le chameau tombe en été sur les genoux dans un sable brûlant, les glaces en hiver s'accumulent sur les rares poils du menton du Tartare, aussi épaisses qu'aux rives de la Néva sur la barbe touffue du Moscovite. Il y a trois hivers, Perowski, gouverneur d'Orenbourg, lors de son expédition contre Khiva, se vit arrêter par des neiges infranchissables sur cette même route où il n'avait osé s'aventurer en été, de peur d'être enseveli sous le sable mouvant, comme il est souvent arrivé aux caravanes qui n'ont pas craint de braver la solitude du désert. D'horribles ouragans de neige balayent l'étendue des steppes, et fréquemment la sévérité du climat vient décimer et détruire les troupeaux dont quelques années plus favorables avaient accru le nombre.

En général, le ciel est gris et couvert; l'atmosphère, souvent brumeuse et d'un froid intense, donne le même aspect gris et mélancolique au

cercle rétréci de l'horizon. A l'exception des ravages causés par les horribles tempêtes qu'on nomme *vjugas* dans les steppes d'Europe, les pertes qu'éprouvent les pâtres résultent surtout de leur propre imprévoyance et de leur paresse, qui les empêchent de récolter l'été une provision de foin suffisante pour la totalité de l'hiver; et l'on en peut dire autant de la plupart des hordes asiatiques, encore qu'en certain cas elles se transportent, selon les saisons, dans ces mêmes steppes à plusieurs centaines de milles de distance. Comme les Kalmoucs, les pâtres russes ont leur territoire d'hiver et leur territoire d'été.

Quelques-uns de ces steppes, dans le voisinage de la mer Caspienne, diffèrent de la vaste plaine dont ils font partie, soit parce qu'ils sont entièrement stériles, soit parce qu'ils produisent beaucoup plus tôt leur verte moisson; il y a même des districts, tels que les steppes de *Mugan*, dans l'angle du sud occidental, où, à l'abri des alpes caucasiennes, la température de l'hiver ressemble à celle du printemps dans les autres parties. Couvert de verdure et de fleurs dans une saison ailleurs si rigoureuse, il est le refuge des Kurdes, des Kalmoucs, des Turcomans et des Tartares, qui, au nombre de cinquante mille, y mènent avec eux d'innombrables

troupeaux. Mais, d'une autre part, au printemps, la végétation commence déjà à se flétrir, et la chaleur du soleil réveille de leur torpeur des milliers de serpents, qui, se cachant sans doute sous le sol en hiver, fourmillent tellement à sa surface en été, qu'ils le rendent inhabitable à l'homme, même alors que l'eau ou la verdure permettrait au bétail de s'y nourrir; on prétend qu'en quelques endroits ces reptiles sont si nombreux, qu'il est impossible de faire un pas sans mettre le pied dessus. Du reste, et malgré les assertions de ceux qui fréquentent les steppes, on ne sait pas encore s'ils sont venimeux ou seulement carnivores.

La région des steppes est le domaine des Kosacs, d'une partie de la race mongole et de plusieurs tribus tartares; c'est la demeure du chameau et de la grosse race des moutons kirguises, l'asile du coursier sauvage et du cheval *tabune* à peine apprivoisé, de l'antilope, de l'outarde, et des bœufs gris, qui nous fournissent à peu près tout le suif que nous tirons de la Russie. Le loup lui-même, changeant ses habitudes, fait son terrier dans ces plaines immenses, comme le renard; le chacal en infeste plusieurs parties; des nuées de sauterelles destructives s'abattent comme une plaie sur l'herbe verte des prairies libres, ou sur la récolte naissante du

pionnier laboureur; car, vers la frontière des steppes et sur les bords de quelques rivières, on a commencé des essais de colonisation et de culture, et les efforts les plus heureux de l'homme, quand on les compare à l'immensité du désastre contre lequel ils ont à lutter, rappellent la lente et laborieuse entreprise du Hollandais, obligé, pour construire ses digues, de se frayer son chemin pouce à pouce à travers le déluge des eaux. Grand nombre de ces colons sont des Allemands, rêveurs, industrieux, infatigables; leurs communautés se développent et florissent, et dans certains endroits le laboureur et le pâtre habitent l'un à côté de l'autre.

Sur quelques points de ce vaste territoire erre l'espèce la plus hideuse de la race humaine, les Kalmoucs et les Baskirs; tandis que les Circassiens, la race la plus belle, y descendent encore quelquefois dans leurs excursions aventureuses. Les nobles rivières qui arrêtent la marche du voyageur vers l'est, quand il vient du point le plus occidental, et dont le cours est en général du nord au midi, semblent aussi former une espèce de limite entre les différentes tribus de ces contrées, toutes issues des quatre grandes familles, hindoue, mongole, tartare et slave.

Après avoir traversé le Dniester et le Dnieper, qui arrosent l'Ukraine, au delà des terres où se

rencontrent alternativement le steppe et le sol cultivé, on ne trouve plus que le désert jusqu'aux rives du Don, que le Kosac, au grand avantage de la Russie, a richement plantées de vignes. C'est la partie la plus importante de toutes ces plaines; les prairies y nourrissent d'immenses troupeaux (*tschereda*), qui fournissent la plus grande partie des cuirs et du suif exportés à l'étranger; on y élève des troupes nombreuses de chevaux (*tabune*); et depuis quelque temps l'éducation du mouton, entreprise avec un succès sans égal, promet de devenir une source inépuisable de richesse. Il n'est pas rare d'y trouver des propriétaires possédant dix mille pièces de bétail, et jusqu'à vingt, quarante, même quatre-vingt mille moutons, qui bientôt formeront tous une race de mérinos métis.

Il est difficile de prévoir à quelles limites s'arrêtera la production de la Russie méridionale en laine, en suif et en cuir; mais assurément ces pâturages pourraient en fournir beaucoup plus que n'en produit maintenant l'Europe *tout entière*. Jusqu'à présent, la multiplication du bétail, quoique rapide, a rencontré un obstacle à sa complète réussite dans les pertes occasionnées périodiquement par le manque de fourrage en hiver. Mais la population du steppe s'augmente peu à peu: les éleveurs comprennent

mieux leurs intérêts; leur attention se porte davantage sur les moyens à prendre pour récolter et conserver le foin, qui couvre des centaines de lieues carrées, et qu'ils avaient laissé jusqu'ici se faner et se corrompre sur ce même sol où pendant l'hiver leurs troupeaux sont toujours décimés par la famine. Dans la Bessarabie, on voit souvent les bestiaux se précipiter sur les habitations, et dévorer jusqu'au chaume des toits. Le surcroît de dépense et de travail qu'entraînerait la récolte et la conservation du foin rendrait à la longue l'élève du bétail non-seulement plus sûr, mais infiniment plus productif. Ces améliorations ne tarderont pas sans doute à être réalisées; elles le seraient depuis longtemps, sans la manie de manufactures à laquelle se sont livrés les principaux capitalistes, et dont les résultats ne peuvent manquer de les dégoûter promptement.

Les rivières qui se jettent dans la mer Noire et dans la mer d'Azoff présentent des moyens faciles d'écouler au dehors les productions des steppes, tandis que la jonction de ces rivières avec celles qui se jettent dans les mers du nord complète la chaîne des communications intérieures par lesquelles ces productions peuvent se disséminer dans tout l'empire.

Les steppes nourrissent trois variétés princi-

pales de bœufs : le petit bœuf à couleur foncée des Kirguiz et des Tartares; le gros bœuf gris aux jambes et au muffle noirs, ayant beaucoup de ressemblance avec le bœuf sauvage qui habitait autrefois les forêts de l'Allemagne, et dont quelques échantillons existent encore dans les forêts royales de la Pologne. Cette seconde espèce est la plus nombreuse dans la Russie d'Europe, où on l'élève surtout pour le suif et le cuir; mais comme les vaches fournissent très-peu de lait, on a introduit peu à peu une race mixte tirée de Hollande, et fort estimée des colons.

On compte aussi quatre variétés de moutons : le kirguise, le walaque, le bohême, et le mérinos croisé de circassien. Le mouton kirguise, le plus commun en Asie, est également appelé queue grasse, quoique sa graisse soit plutôt contenue dans deux protubérances monstrueuses sur ses hanches; le circassien est un petit mouton de montagnes, distingué par la saveur délicieuse de sa chair, mais qui dégénère promptement dans les pâturages trop riches du steppe; la race walaque, aussi répandue dans la Russie d'Europe que le bœuf gris, est forte, et donne une laine grossière : elle est remarquable par sa queue, masse de chair pesant quelquefois vingt livres, qui, par sa forme, a quelque chose d'une grosse pomme oblongue, et s'amincit un peu

vers son extrémité; la race mérinos gagne rapidement du terrain, et quoiqu'elle soit loin d'égaler en nombre la race walaque, elle doit un jour peupler les steppes, et contribuer beaucoup à la prospérité de l'empire.

Les pâtres chargés de conduire ces prodigieux troupeaux, les tabunchiks (conducteurs de chevaux), les tscheredniks (gardeurs de vaches), et les tchabans (bergers) sont une race singulière, dont les mœurs et les habitudes sont pleines d'intérêt pour le voyageur. Voués à une vie presque aussi nomade que celle des Tartares, qui, à quelques centaines de lieues plus loin, habitent une autre partie de la même plaine, s'ils ont avec eux quelques traits de ressemblance, ils en diffèrent pour le reste autant que les animaux confiés à leurs soins.

Le moins utile, comme le plus intéressant de ces pâtres, c'est le tabunchik, presque aussi sauvage que les chevaux confiés à sa garde. Ordinairement Malo-Russe, Kosac, ou ayant une forte dose de sang kosac dans les veines, il offre un étrange amalgame du Gaucho de l'Amérique méridionale, du Jockey du Yorkshire et du Tartare nomade; il passe les trois quarts de sa vie sur la selle, et l'autre à jouer, boire, jurer et voler; car il ne dort presque jamais que sur son cheval. L'éleveur lui confie un tabune ou trou-

peau de chevaux au nombre de deux cents à mille; la moitié à peu près se compose de juments pleines, avec un étalon pour vingt-cinq; le reste, de poulains et de poneys de différents âges. Son occupation consiste à conduire ce troupeau de pâturage en pâturage, ou plutôt à le suivre dans ses capricieux écarts, à le tenir réuni, et à le protéger contre les attaques des voleurs et des loups.

Le commerce du tabunchik exige tant de connaissances, d'adresse, d'activité et de zèle, qu'un homme libre pourrait seul l'entreprendre avec succès, et encore un homme libre profondément intéressé à la prospérité du troupeau. Il reçoit ordinairement cinq schellings par an pour chacun des chevaux du tabune, mais en même temps il est responsable de chaque cheval qui vient à se perdre, lorsque ces pertes excèdent le nombre déterminé pour les hasards et les accidents inévitables. Ainsi, la paye de ces conducteurs peut monter, dans les bonnes années, à 200 ou 300 livres par an (5,500 à 8,000 francs), lorsqu'elle n'est pas diminuée par des accidents, auquel cas la perte soudaine de la moitié du troupeau peut engloutir, d'un seul coup, les épargnes de plusieurs années, puisque chaque cheval est évalué à 5 livres par tête (125 francs).

Les animaux confiés aux soins du tabunchik

sont sauvages pour tout le monde, excepté pour leur conducteur; comme les chevaux farouches des steppes kirguises, ils sont aussi étrangers à la contrainte du mors et des rênes, et à l'humiliation de porter une selle, que leurs confrères parfaitement libres, lesquels ne connaissent de maîtres que l'étalon patriarcal; car, excepté quelques douzaines choisies par le tabunchik pour son usage personnel, aucune tentative n'est faite pour les éduquer jusqu'à ce qu'ils soient achetés en détail à la foire des chevaux, où quelquefois le surplus du tabune est envoyé pour être vendu.

Agiles et inconstants, ils ne peuvent rester un moment en place; à chaque instant, ils sont prêts à quitter leur paturage, s'arrêtant çà et là pour satisfaire la délicatesse de leur goût, ou seulement leurs caprices, et le conducteur est obligé de suivre pour les empêcher de se disperser. Il ne peut prendre de repos ni jour ni nuit; comme il le dit lui-même, il faut qu'il dorme d'un œil, tandis que l'autre veille le tabune : dès le premier rayon du jour, il a besoin de toute son activité et de toute sa sagacité pour réunir son troupeau sauvage, et suivre la piste de ceux qui s'écarteraient trop loin.

Seul de tous les nomades qui errent dans les steppes, de quelque race ou quelque nom que

ce soit, le tabunchik ne possède pas la moindre habitation; son genre de vie ne lui permet pas d'avoir de demeure fixe, ni de tente, ni même de chariot : il n'a d'autre bagage que sa selle. Vivant pour ainsi dire à cheval, et montant tout d'abord les chevaux les plus sauvages du tabune, ces hommes sont, en général, de bons et hardis cavaliers, et, comme la plupart des Gauchos, ils emploient avec une adresse admirable le lasso, dont l'usage est commun aux habitants des steppes et aux montagnards du Caucase. Dans tous les temps, le lasso les met à même d'atteindre instantanément tout cheval du troupeau, ce qui autrement pourrait offrir de grandes difficultés. Ils sont armés, en outre, d'un fouet formidable, dans la lanière duquel se trouve un bouton de cuivre; lorsqu'il est lancé par un bras adroit et vigoureux, ce bouton est aussi redoutable qu'une balle de pistolet, et beaucoup plus sûr de frapper l'objet auquel il est destiné.

Là on peut étudier le cheval dans l'état de nature. Né sur les steppes, et n'ayant jamais vu de toit entre le ciel et lui, il a toutes les habitudes du cheval sauvage; là, comme dans les lieux où il n'a point eu commerce avec l'homme, l'étalon le plus fort, le plus hardi, est le seigneur, le chef de la communauté, jusqu'au

moment où quelque jeune compétiteur fera du premier rang le prix de la force et du courage : après un combat désespéré, le vaincu, réduit à l'obéissance, abdique tristement sa dignité.

La générosité naturelle de l'étalon le tient constamment en éveil pour la sûreté du troupeau ; tout objet inaccoutumé attire son attention, excite son inquiétude ; il est triste et mal à l'aise longtemps avant que les juments et leurs poulains aient pris l'alarme. Lorsque enfin ceux-ci se mettent à fuir, l'étalon tourne en s'ébrouant autour de l'étranger pour reconnaître le péril, et se tient constamment à l'arrière-garde, s'il croit le troupeau menacé. Seul, il s'avance au devant du loup, qu'il attaque avec fureur, et souvent avec succès, quoiqu'il soit loin de faire le meilleur usage des armes formidables que la nature lui a données pour sa défense ; l'étalon ne frappe jamais des pieds de derrière, dont le coup est si dangereux ; il se sert des pieds de devant, il en frappe son ennemi, et le mord, le déchire de ses dents. C'est un mode de défense tout à fait inusité des chevaux coupés et des juments, qui recourent tout d'abord aux ruades, dans l'idée sans doute que toutes les armes sont bonnes à employer par les faibles.

Les loups, qui infestent les steppes, s'attachent à surprendre les poneys isolés, ou les pou-

lains de juments imprudentes, qui se sont aventurées trop loin de tout secours; on les voit aussi, quoique rarement, se réunir par troupe, et diriger une attaque nocturne sur le tabune. Quelquefois ils se hasardent à l'attaquer en plein jour pendant l'hiver, lorsque le troupeau est affaibli par la faim, ou terrifié par quelque ouragan de neige. Ces batailles, toujours sanglantes, sont ordinairement fatales à quelques-uns des assaillants, qui ne peuvent jamais, lorsqu'une fois le troupeau est animé, emporter les carcasses des jeunes poulains qu'ils sont parvenus à tuer. Toute la troupe a l'instinct de se réunir pour attaquer le loup, qu'elle poursuit avec la fureur la plus vindicative; de sorte que c'est seulement après que le tabunchik a enlevé le cuir, et fait évacuer le champ de bataille, que le maraudeur ose revenir pour profiter des dépouilles.

A la première alarme d'une telle attaque, le troupeau se réunit en colonne serrée, en ayant soin de placer les poulains et les poneys au centre; puis il s'élance contre les assaillants, qu'il frappe, qu'il foule aux pieds, et qu'il repousse loin de leur proie; mais les étalons, dédaignant pour eux-mêmes la sécurité de cette manœuvre, marchent tout d'abord à l'ennemi étonné, l'attaquent, ou lui coupent la retraite.

En général, au moment où le loup s'efforce de sauter à la gorge de l'étalon, celui-ci le terrasse d'un coup vigoureux de ses pieds de devant, et quelquefois à plusieurs reprises, recommençant ainsi jusqu'à ce qu'il l'ait saisi par le col avec ses dents; il le secoue alors comme un basset secoue un rat. Quelquefois il se plie à genoux sur lui pour le mieux saisir. En tout cas, s'il parvient seulement à éviter l'assaut du loup sans pouvoir s'en emparer, l'animal rapace n'y gagne rien; car tout le *tabunc* se réunit autour des combattants pour le fouler aux pieds dans la poussière ou la neige, et le mettre en lambeaux : la lutte est toujours mortelle. Le loup, lorsqu'il se voit si près de son adversaire, n'ose se fier à ses jambes, et se retourner pour fuir; sa seule chance de salut est de le saisir à la gorge, et lorsqu'il y parvient, ses dents font le même effet qu'un rasoir; mais, comme on vient de le dire, il périt ordinairement dans cette tentative, abandonné qu'il est à ses seules forces. Quelque nombreuse que soit la bande, dès qu'elle voit le troupeau en ordre de bataille, elle s'enfuit, abandonnant à leur sort les infortunés compromis dans l'attaque.

La chasse du loup est un des plaisirs favoris du tabunchik, quoiqu'il ne trouve guère le temps de s'y livrer que lorsqu'il est en selle au mo-

ment où le loup se montre; mais celui-ci, qui est réputé chez bien des gens avoir quelque rapport avec l'auteur de toutes fourberies, est trop rusé pour s'exposer ainsi, quoiqu'il rôde toute la journée à l'entour des moutons et des bœufs, qui ne peuvent le poursuivre, ou à la suite du chariot de quelque israélite errant, qui, cédant à l'instinct universel de sa race, vient vendre de l'eau-de-vie au tabunchik, grand buveur, et trafiquer peut-être des peaux de quelques loups défunts.

Le gardeur de chevaux, lorsqu'il est assez bien monté pour pouvoir prendre un galop raisonnable à la poursuite du loup, est presque toujours sûr de l'atteindre. Cet animal a de la vitesse et de la persévérance; chassé par des chiens médiocres ou d'une allure modérée, il se montre infatigable; dans les anciennes chasses, en France et en Allemagne, on était toujours obligé d'employer plusieurs relais de chiens pour le forcer. Cependant, de même que le renard, lorsqu'il est vivement relancé, le loup, serré de près, est bientôt épuisé.

Aussitôt qu'il se voit battu, le loup se couche ordinairement sur le dos, et gémit comme un chien; car en présence de l'homme, toute sa férocité semble faire place à la crainte. Mais le fouet garni de fer du chasseur l'atteint fatale-

ment et sans pitié ; jamais il ne reçoit quartier de celui qui le poursuit, et, en effet, il ne le mérite ni par sa lâche conduite pendant l'action ni par ses antécédents.

En résumé, si le loup cause de grands dommages dans les steppes, il a aussi plusieurs ennemis dont il est forcé de reconnaître la supériorité. S'il se hasarde à l'attaque du tabune ou du *tschereda*, il est terrassé par le fier étalon, ou percé par le bœuf furieux ; s'il approche trop près de l'*otara*, ou vaste troupeau de moutons, le chien courageux des steppes, l'aftschaki aux longues jambes, au poil dur et cotonné, se précipite à l'instant sur lui.

Le loup est armé de dents formidables ; il est actif et hardi ; il peut faire des bonds prodigieux, et telle est la puissance de sa mâchoire, que lorsqu'il serre l'un contre l'autre sa double rangée de molaires, le bruit qu'elles font ressemble à celui d'un pistolet de poche ou d'un fouet de charretier. Mais il a le col roide, et lorsqu'il se trouve attaqué avec résolution, ou ce qu'on nomme en style de chasse « *colleté,* » le cœur l'abandonne entièrement. S'il vient à être saisi par un de ces chiens qui lui ressemblent beaucoup de forme, mais qui le dépassent par la taille, et qui ont toute sa férocité avec un courage incomparable, il meurt souvent sans se défendre,

quoique avant de s'être laissé atteindre, il ait longtemps combattu au milieu du troupeau, qui se réunit en général sur le théâtre du combat. On remarque aussi que lorsqu'il est terrassé à mort, il ne profère aucune plainte, ne laisse échapper aucun cri, mais que s'il a quelque membre brisé, il glapit et hurle comme un chien de chasse battu de coups.

Il arrive rarement que le loup attaque l'homme, même dans l'hiver le plus rude; mais il enlève souvent des chiens dans les villages, et l'on fait quelques récits d'enfants également emportés par lui; ces récits sont pour la plupart apocryphes. On l'a tué quelquefois avec des massues et des fourches, le soir, au sein d'un village populeux où il attaquait avec rage tout ce qu'il rencontrait. Mais ce sont des cas d'hydrophobie, lesquels sont assez fréquents dans les hivers rigoureux; car, par un froid intense, l'homme lui-même, quand il est échauffé par la marche, ne parvient pas à tarir sa soif avec la neige; ses dents et ses mâchoires éprouvent une telle souffrance en essayant de la faire fondre dans sa bouche, qu'il est obligé d'y renoncer, et il en est de même du loup.

On raconte qu'une mère, voyageant avec ses trois enfants, fut assiégée dans son traîneau par une bande de loups affamés : sur le point d'être

mise en pièces, elle leur jette un de ses enfants pour sauver les autres; mais les loups, non assouvis, la suivent encore; elle en sacrifie un second. Enfin, cédant à sa terreur, elle abandonne, pour se sauver elle-même, le troisième et le plus jeune de ses enfants. Le monarque russe (Ivan le Terrible ou Pierre le Grand, nous ne nous rappelons plus sous lequel des deux règnes on place cette anecdote) fut si indigné de la conduite de cette mère dénaturée, qu'il la fit jeter aux loups réservés pour sa propre chasse. Ceux-ci l'étranglèrent immédiatement; mais ils refusèrent de toucher à son corps, chose d'autant plus remarquable que de tous les animaux carnivores, le loup est le seul qui ait le goût assez peu délicat pour se repaître même de la chair forte et coriace du loup; nous avons vu nous-mêmes une de ces bandes insatiables dévorer la couverture de cuir d'une vieille voiture.

Une histoire presque semblable au conte que nous venons de rapporter peut lui avoir donné naissance; il faut espérer qu'elle n'est pas plus fondée, quoiqu'on la présente comme beaucoup plus authentique. La femme d'un colonel fut attaquée de la même manière en voyage avec ses deux enfants. Les loups s'étaient élancés deux fois après ses chevaux. Dans son désespoir, elle sacrifia l'aîné, non pour se sauver elle-même,

mais pour conserver le plus jeune et le plus chéri, enfant faible et chétif qu'elle mit à ses pieds sous le tablier du traîneau. Lorsqu'au terme de son voyage, elle voulut reprendre l'objet de sa préférence coupable, elle le trouva roide et froid comme du marbre; il avait été gelé dans l'endroit même où elle l'avait placé pour mieux préserver sa vie.

Le tscherednik, ou conducteur de bêtes à cornes, garde son troupeau à pied. Son emploi est loin d'être une sinécure; néanmoins il n'exige ni l'activité ni l'intelligence nécessaires aux tabunchiks. Le tscherednik semble participer un peu de la nature pesante et grossière des quadrupèdes confiés à ses soins.

Moins sensible que les autres animaux au froid et à la soif, le bœuf se laisse aussi moins aisément effarer par les tourmentes de neige. Il est remarquable, toutefois, qu'il ne sache pas aussi bien se défendre contre le loup que le cheval; isolé du troupeau, il est gauche à préserver sa gorge, où la plaie est mortelle pour tout animal qui laisse le loup y porter ses dents de fer.

Sur tout le littoral de la mer Noire, et dans toutes les localités en communication par eau avec les steppes d'Europe, on a formé de vastes établissements pour l'abattage du bétail et pour la fonte du suif. Généralement, ils sont sous la

direction de quelque spéculateur moscovite, — homme à peine capable de signer son nom, — presque toujours ce que nous appelons, dans notre jargon commercial, un homme de paille, lequel, avec les fonds qu'on lui avance de Londres, ville qu'il connaît à peu près aussi peu que nous connaissons nous-mêmes Tombouctou, s'arrange pour acheter tout le bétail des tscheréda. Il loue ordinairement près de son « *salgan* » (c'est le nom de son odorante demeure) plusieurs milliers d'acres de riches pâturages, qui ne lui coûtent guère plus d'un farthing (un liard) par acre. Là, il engraisse les bœufs maigres, et laisse à ceux qu'il a fait acheter au loin le temps de se remettre des fatigues d'une longue route. A la fin du mois de septembre commence l'œuvre de carnage.

Chaque salgan a un vaste abattoir, susceptible de contenir quelques vingtaines de victimes à la fois, avec de nombreuses chaudières, dont chacune peut contenir quinze bœufs coupés en morceaux ; on y fait bouillir la chair; on l'écume légèrement, et on la jette ensuite pour servir d'engrais aux prairies.

Les bouchers, ordinairement moscovites, opèrent ensemble au nombre de huit à douze. Couverts, des pieds à la tête, de graisse et de sang, dont ils ont leurs peaux de mouton, leurs bottes,

leur barbe et leur épaisse chevelure également trempés, ils présentent le spectacle le plus dégoûtant. Ces hommes, aux penchants sanguinaires, et dont les gages sont fort élevés, comme c'est l'ordinaire pour toutes les professions commerciales qui ne produisent que pendant quelques mois de l'année, égorgent quelquefois cent bœufs d'une seule fournée; dans l'espace de quelques semaines, ils peuvent envoyer à la chaudière deux, trois, et jusqu'à cinq mille de leurs victimes mugissantes.

Rien n'accuse peut-être autant de barbarie que la manière dont ils procèdent à leur besogne, et jamais l'intervention de la société pour protéger les animaux ne fut plus nécessaire, cette intervention qui, parmi cinq cents institutions du même genre, fait tant d'honneur à la vieille Angleterre. Après avoir introduit ses victimes par vingt-cinq à la fois dans le théâtre du massacre, le boucher les place sur un seul rang, puis, d'un coup de hache, il leur brise l'épine dorsale; la malheureuse bête, privée de toute force, mais atteinte des plus horribles sensations de la douleur, roule dans son sang, et se débat dans une lente agonie jusqu'à ce que son tour arrive d'être dépecée et délivrée de ses tortures.

Nous n'induirons pas de là que le Russe soit en général cruel avec les animaux; c'est tout le

contraire. Quand l'amour du gain ne le domine pas, comme dans l'exemple qu'on vient de citer, il se montre pour eux doux et humain, de même qu'envers ses chiens et ses chevaux : ici l'exception provient du désir de diminuer le travail. Ce procédé lui épargne, en effet, la peine d'attacher le bœuf, qui n'en est pas moins hors d'état de faire plus de résistance que si c'était déjà de la viande morte.

Le suif qu'on enlève des carcasses bouillies dans ces chaudières infectes et gigantesques présente des qualités différentes, selon qu'on le tire des parties supérieure ou inférieure. Le meilleur s'exporte en Turquie, où il est employé au même usage que le beurre; la seconde qualité, qui forme une valeur totale de six millions sterling (150,000,000 de francs), s'expédie dans le nord, et presque toute pour l'Angleterre; la dernière qualité reste pour la consommation de l'empire. Les peaux sont ensuite recousues partout où la hache et le couteau du boucher les ont déchirées; on les remplit de suif fondu; on les met par rang, en les élevant sur leurs tronçons de jambes : elles figurent ainsi le bétail vivant dont elles sont la dépouille, et rappellent encore les marchés glacés où on l'achète.

Au midi, les steppes n'ont de limite que la mer Noire, dans laquelle se jettent le Dniester et le

Dnieper. Celui-ci, le Borystènes des anciens, après un cours impétueux de quinze cents milles, pendant lequel il forme de nombreuses et bruyantes cataractes, réunit ses eaux turbulentes aux eaux calmes et sans flux de la mer Noire; son embouchure est une espèce de marais pestilentiel, qui s'étend à douze ou quinze lieues le long du littoral, sur une profondeur de sept à neuf milles, et dont les rives fangeuses, couvertes de joncs et de roseaux, sont la demeure d'innombrables troupes de grues, de cygnes, d'oies sauvages, et d'une foule d'autres volatiles.

Un peu plus loin se déroule le steppe de la Tauride, qui, traversant l'isthme de Perekop pour envahir la péninsule de Crimée, s'avance jusqu'à son extrémité la plus méridionale, où le sol commence seulement à devenir montagneux. Sur une étendue de plusieurs centaines de milles à l'est, la population du steppe offre une physionomie asiatique plus prononcée : elle est, en effet, d'origine mongole, hindoue et turcomane, trois races représentées par les Kalmoucs, les Bohèmes, et ce qu'on appelle à tort les Tartares de Crimée. Toutes ces peuplades errent dans ces plaines que sillonnent leurs caravanes de chariots et de chameaux, transportant du sel et d'autres denrées alimentaires, et joignant les

spéculations du commerce aux habitudes d'une vie nomade et pastorale.

Les rives méridionales et montagneuses de la Péninsule, où les Tartares ont adopté un genre de vie sédentaire, sont considérées comme l'Italie russe; il ne leur manque que des vivres pour être charmantes. Là, le pays se couvre de vignobles et de ruches; là, le colon du nord cultive le sol et le féconde; là, les maisons de campagne de l'aristocratie opulente, embellies de tous les ornements du luxe et de l'art, dominent les flots bleus de l'Euxin et ajoutent de nouveaux charmes à une des scènes les plus délicieuses de la nature.

Revenons au steppe. Plus à l'est, il a pour limite la mer d'Azof, dans laquelle le Don (Tanaïs) verse le limon boueux qu'il entraîne de ses bords. Cette propriété plus ou moins apparente de toutes les rivières qui se jettent dans la mer Noire était connue des anciens; c'est pour cela qu'ils avaient donné à la mer intérieure dans laquelle le Don se décharge le nom de *Palus mcotis*. Au midi, le steppe est bordé par les montagnes du Caucase et la mer Caspienne; il est traversé par le Wolga, dont les sinuosités ressemblent, dans un espace de trois cents milles, aux anneaux du serpent, et qui se divise ensuite en d'innombrables têtes d'hydres; plus loin encore se pré-

sente l'Oural. Toute cette partie du steppe indique, par des marques évidentes, qu'elle est sortie récemment de la mer Caspienne; la nature saline de ses eaux et la conformation de son sol plat incliné vers la mer Noire semblent prouver qu'autrefois elle était réunie par cette mer à la Méditerranée.

Ces rivières abondent en poisson, article important du commerce intérieur; les plus orientales sont les plus poissonneuses. La principale pêche est faite par le Kosac. Il y emploie le filet et la lance, et se sert de celle-ci à la lueur des torches; son cheval, en foulant la terre de ses pieds, fait dans les eaux une espèce de battue qui oblige les tribus aquatiques à sortir des bas fonds où elles pourraient être à l'abri. Comme c'est surtout parmi les Moscovites que le poisson trouve sa principale consommation, à cause de la longue et rigoureuse abstinence qu'impose leur Église, et qui rend cette nourriture très-recherchée, les principaux spéculateurs sont des marchands russes à barbe qui l'achètent pour en trafiquer, et qui déploient dans toutes les transactions du commerce intérieur l'esprit le plus entreprenant.

Le cavier ou « l'*ékra,* » ainsi qu'on appelle en Russie les œufs crus de l'esturgeon, célèbre friandise nationale, se met en barils; car on le

mange salé, bien qu'il soit beaucoup plus estimé lorsqu'il est frais. Aussitôt extrait du corps du poisson, on l'expédie en poste de plusieurs centaines de lieues sur Moscou et Saint-Pétersbourg, où le goût des habitants et le luxe des tables en font une source de fortunes pour de hardis spéculateurs.

Toutefois ce commerce de poisson ne saurait exercer une action bien importante sur l'avenir de la Russie, limité qu'il est au maximum d'un produit qui ne peut jamais beaucoup s'accroître, et qui, au contraire, est susceptible de diminution. Le cas est différent pour la culture de la vigne, dont les progrès sont rapides en Podolie, en Crimée, et sur les bords du Don : si le vin qu'elle produit n'est pas encore un article très-considérable, il doit acquérir en peu d'années une grande importance, et, sans nuire à l'éducation du bétail, il pourra devenir pour ces provinces une source de prospérité. Il suffirait pour cela de coloniser et de bien cultiver les bords de toutes les rivières méridionales; la charrue du laboureur mettrait en valeur une étendue de territoire capable de nourrir le double de la population actuelle de tout l'empire. Et ce ne serait pas là, à beaucoup près, la limite du progrès. Le seul obstacle à la culture du steppe, c'est la sécheresse de l'été; mais le colon avançant peu à

peu, et plantant les alentours des terres améliorées par la culture, il s'ensuivra, comme le prouve l'expérience, que la terre conservera progressivement plus de fraîcheur là où les feux de l'été détruisent aujourd'hui toute verdure, que les cours d'eau qui, joints aux torrents, grossissent les branches tributaires des grands fleuves, au lieu de sécher, continueront de répandre partout une bienfaisante humidité, et que ce sol vigoureux, en se boisant graduellement, deviendra productif en toutes saisons.

La principale population de cette vaste plaine du midi consiste dans le Kosac, le Mongol et le Tartare. On peut compter comme habitants du steppe environ un million de Kosacs; nous en parlerons en traitant des forces militaires de la Russie. Les Mongols, divisés en plusieurs tribus calmouques, s'élèvent à peine à cinq cent mille. Les Tartares, au nombre de deux millions environ, se partagent en plus de vingt tribus; celles des Kirguiz et des Nogais sont les plus importantes, chaque horde approchant d'un demi-million.

Ces races jumelles sont tellement associées l'une à l'autre dans toute leur histoire si féconde en événements, que, malgré les différences physiques qui les caractérisent aujourd'hui, nous les trouvons mêlées et confondues à chaque époque

du passé. Venues des mêmes contrées sauvages pour couvrir ensemble une si vaste partie de la terre, elles sont retombées dans l'insignifiance et l'obscurité, d'où elles étaient sorties subitement, il y a dix siècles, lorsqu'elles menacèrent d'anéantissement le genre humain. Au commencement du treizième siècle, on voit une nation mongole occuper les espaces stériles et montagneux entre la Chine, la Perse et la Sibérie; rien n'annonce qu'elle fût beaucoup plus nombreuse que ne le sont aujourd'hui ses descendants. Alors aussi, une horde tartare ou tatare, ne comprenant pas plus de soixante à soixante-dix familles, vivait en bonne intelligence avec les Mongols, dont elle reconnaissait la souveraineté.

Excitées ensuite par l'attrait des conquêtes et le génie de la destruction, ces hordes réunies, au nombre de sept cent mille guerriers, sous la conduite d'un chef mongol, le célèbre Timugin, plus connu sous le titre pompeux de *Gengis* ou « le plus Grand, » portent leur domination et leurs ravages au nord, au midi, à l'est et à l'ouest. Quelques années après, leurs successeurs s'élancent des murs de Pékin aux rives de la Baltique, marquant partout, par le feu et le sang, leur passage. A la bataille de Lignitz, où ils vainquirent les grands Ducs de Silésie, les Palatins de Pologne, et le Grand Maître de l'ordre

Teutonique, ils remplissent neuf sacs des oreilles droites des guerriers tués pendant le combat, et mettent un moment en péril l'existence du monde chrétien. Rentrés dans leurs déserts, quand la fièvre des conquêtes et des aventures a commencé de se calmer parmi eux, on voit les successeurs de Gengis, après leur repas de mouton rôti et de lait de jument, se partager pour butin cinq cents chariots chargés d'or et d'argent.

Deux siècles après, le même esprit d'envahissement, la même fièvre de conquêtes reparaissent sous Timour le Tatar, avec une violence près de laquelle pâlissent tous les exploits de ses prédécesseurs. Ce guerrier boiteux, pâtre sanguinaire, philosophe envahisseur, législateur sans foi, soumet, dans une longue carrière de sang et de rapine, la Perse, la Géorgie, la Tartarie actuelle, la Russie, l'Inde, la Syrie, l'Anatolie, et mérite le nom de « fléau de la race humaine, » en immolant dix-huit millions de ses semblables; ce qui fait quinze cents par jour dans un règne de trente-cinq années. Telle fut la terrible mission des hordes tartares et mongoles; et elles semblent l'avoir accomplie conjointement, les Mongols ouvrant la marche, les Tartares venant ensuite, jusqu'à ce que, dans une seconde et plus terrible éruption, les pre-

miers s'élancent pour ainsi dire dans le sillage des seconds.

C'est une question de savoir si ces tribus réunies furent jamais plus nombreuses qu'elles ne le sont à présent; mais, quoique séparées les unes des autres, sans rapports entre elles, et gardées à vue, elles ne semblent pas plus à craindre maintenant pour la sécurité de l'Europe que les Romains modernes. Cependant personne ne peut prévoir que leur ancien esprit de conquête ne sera pas réveillé un jour par le gouvernement russe, et employé avec succès à l'extension de sa domination sur les côtes asiatiques.

Elles possèdent encore la même force de persévérance, la même faculté d'affronter le désert; ce qui fait que des obstacles insurmontables à toute autre race sont pour elles de simples difficultés. Elles n'ont changé en rien : leurs qualités physiques sont toujours celles qui les ont mises à même de s'élancer des murs de la Chine aux rives de la Vistule, des frontières de la Pologne aux extrémités de l'Inde, de l'Inde en Syrie, et de revenir de là vers la Chine, défiant les distances, et, à chaque nouvelle suggestion de leur esprit ambitieux, franchissant des espaces que d'autres nations n'ont traversés qu'une seule fois avec peine dans le cours des âges, soit lors de leurs émigrations primitives, alors

que les peuples erraient, comme un essaim d'abeilles, à la recherche d'une demeure fixe, soit à la suite de quelque aventureux conquérant, dont la hardiesse et les exploits furent le point de départ d'une ère nouvelle dans son pays.

Quand on compare aux expéditions des Mongols et des Tartares celles des Grecs et des Romains, si rarement menées à terme, et toujours au prix de tant de sacrifices et de souffrances, elles rappellent involontairement la joute du bœuf et du dromadaire dans une plaine sablonneuse; et pourtant quiconque étudie cette partie de l'histoire des anciens, en comparant la marche de leurs armées à celle des armées de l'Europe moderne, est forcé de reconnaître combien nous avons été et nous sommes encore aujourd'hui inférieurs à cet égard aux Athéniens, aux Macédoniens et aux Latins.

Voyez les expéditions récentes des Anglais, des Russes et des Français, à Caboul, à Khiva et en Afrique. Accomplies avec la plus grande difficulté, ou tout à fait manquées, ne prouvent-elles pas qu'une armée moderne ne saurait pénétrer là où pénétrèrent les Grecs et les Romains? Et cependant que sont toutes les expéditions de ceux-ci auprès des formidables entreprises des Tartares et des Mongols?

Il est à remarquer que, dans toutes ces érup-

tions extraordinaires, ces hordes, dont le passage fut semblable à celui de l'ange exterminateur, s'arrêtèrent rarement : elles errèrent pendant des années du centre d'un continent aux extrémités de l'autre, et il semble que la nature toute particulière de cette plaine prodigieuse, les steppes russes et sibériens, pût seule, par l'affinité d'une telle demeure avec leurs habitudes, les déterminer à s'y établir; car on peut se servir de ce mot établir à l'égard d'un peuple dont les courses vagabondes, bornées à peine autrefois par les extrêmes limites d'un continent, sont renfermées aujourd'hui dans un cercle de quelques centaines de milles. Là, disséminées et divisées par l'étendue même du territoire qu'elles occupent, elles se sont insensiblement affaiblies, et ont fini par tomber dans la dépendance. Les petites hordes ont oublié depuis longtemps les liens qui les unissaient entre elles, aussi bien que l'esprit de conquête qui animait leurs ancêtres il y a cinq siècles. Mais le Mongol et le Tartare sont encore individuellement les mêmes : leur ancien esprit peut se réveiller; leurs hordes éparses peuvent être réunies; elles peuvent encore franchir la zône de déserts et de contrées stériles qui séparent le nord des parties fertiles de l'Asie méridionale. Aujourd'hui comme autrefois, d'innombrables

tribus guerrières peuvent se réunir dans un mouvement général : sans doute, ce serait en vain que leur flux se tournerait contre l'Europe; la configuration de son sol et la composition actuelle de ses armées peuvent la rassurer aisément contre ce déluge de cavalerie. Mais peut-être en Asie une telle invasion rencontrerait-elle encore moins de résistance à présent qu'aux jours de Gengis et de Timour.

En observant attentivement le progrès des hordes dévastatrices que guidaient ces chefs sanguinaires, on voit que leurs succès doivent être attribués surtout aux qualités physiques de leur race, à cette faculté de vivre et de multiplier dans des régions et sous des climats divers, dont aucune autre n'a jamais pu braver avec la même impunité les rigueurs, enfin, à l'absence complète de l'attribut nommé par les phrénologues « *localité,* » attribut complétement exclu de leur histoire, qu'il existât ou non dans les individus; mais rien ne prouve, on le répète, qu'ils fussent plus nombreux, plus braves ou plus instruits que maintenant. Tels qu'ils étaient alors et tels qu'ils sont restés, ils fournirent à des hommes extraordinaires, non moins remarquables par leur génie que par leurs crimes, les moyens de subjuguer une grande partie du monde. Gengis et Timour furent aussi profonds politiques que

guerriers accomplis : leurs succès contre les armées européennes et turques, ils les durent à la supériorité de leur tactique sur celles de nations fort au-dessous d'eux à cet égard; mais rien ne confirme la supposition que leur peuple fût alors plus avancé en civilisation qu'il ne l'est aujourd'hui, et l'on ne peut l'évaluer, lorsqu'ils entreprirent leurs étonnantes conquêtes, à plus de 1,500,000 hommes, réunion formidable, il est vrai, comme armée, mais d'une très-faible importance quand elle représente la moitié de toute une nation. Non-seulement les chefs durent leurs victoires à la supériorité de leurs talents militaires, de même qu'ils durent à leur prévoyance la conquête des villes de Hongrie et de Pologne, dont ils firent battre les murs par des ingénieurs chinois amenés captifs; mais des armées tartares pouvaient seules atteindre des champs de bataille aussi lointains, et soumettre des forteresses aussi reculées. On peut dire, d'un autre côté, que, sans de tels chefs, les armées tartares auraient été écrasées dans leur première rencontre avec la chevalerie européenne, ou avec les armées disciplinées et victorieuses de Bajazet. Guidées de nouveau par le génie des Gengis et des Timour, elles pourraient encore triompher d'adversaires non moins redoutables que les leurs.

La politique de ceux qui ont subjugué les tribus mongoles et tartares, et qui les tiennent séparées l'une de l'autre, peut les réunir : leur esprit machiavélique peut s'emparer d'elles, et les pousser à des entreprises qu'ils auraient l'art de diriger selon leurs vues, et dont ils sauraient tirer profit. Sans l'auxiliaire puissant qu'il trouve dans les Kosacs, le gouvernement russe ne pourrait songer à exciter des tribus encore impatientes de son joug, et dont les succès pourraient devenir pour elles un moyen d'affranchissement. Mais le Kosac, qui les a subjuguées, s'unit chaque jour plus intimement aux hordes par les colonies : avançant avec elles, il assure leur obéissance par son exemple et par son influence personnelle. Il joue le même rôle que le bœuf privé vis-à-vis du taureau sauvage, auquel on l'a lié pour les faire marcher ensemble, utilisant ainsi une force qu'autrement il eût été impossible de gouverner.

Que les yeux de la Russie soient depuis longtemps fixés sur l'Asie, et en particulier sur l'Inde ; qu'elle aspire à la souveraineté de ces contrées ; c'est ce que témoigne assez sa conduite pendant le dernier siècle. La Russie justifie tout à fait les soupçons qu'excitent les préceptes politiques légués par Pierre Ier à ses successeurs, et dans lesquels, après avoir établi

les moyens les plus propres à affaiblir la Suède et à soumettre la Pologne, il dit textuellement : « Soyez bien convaincus que le commerce de l'Inde conduit à la domination du monde. » On sait que de tous ses legs politiques, celui-ci est le seul qui n'ait pas encore été exécuté, quoique le projet ait été presque officiellement avoué par certains organes du gouvernement, qui même en tiraient vanité.

Néanmoins, depuis quelques années, notamment depuis qu'elle ne défend plus à la presse ni à ses agents d'afficher ses intentions à ce sujet, la Russie, sans abandonner ses premières vues, a compris que l'époque de leur réalisation était encore éloignée; et nous avons des motifs de croire qu'elle y a substitué, comme plus immédiatement exécutable, un autre projet non moins colossal, qui semble avoir échappé jusqu'ici aux regards soupçonneux de l'Europe. On lui attribue depuis longtemps le dessein d'entreprendre la conquête de l'Inde; mais l'issue de ses dernières tentatives lui a prouvé que les difficultés dépassaient de beaucoup ce qu'elle avait présumé. Elle songe aujourd'hui à se frayer la route par une entreprise qu'elle considère comme plus facile. Je veux parler de l'invasion de la Chine, à laquelle l'Empire moscovite s'est préparé silencieusement pendant plus d'un siècle,

par l'étude profonde de l'état d'un pays qui avait su cacher si longtemps à la pénétration de l'occident le secret de sa situation. C'est pour cela qu'existe sa mission de Pékin, dont il n'obtient la conservation qu'au prix d'une complète déférence à l'arrogance emphatique des Chinois; c'est dans les mêmes vues qu'aux frontières mêmes de la Chine il entretient, par son commerce, des communications avec cette partie de la Tartarie chinoise qui sépare le territoire russe de la grande muraille, et dans laquelle, aussi bien que dans la Tartarie indépendante, les agents russes sont parvenus à semer des germes d'ambition et de mécontentement qui n'attendent plus que son signal pour éclater. Des officiers longtemps employés sur ces frontières ont annoncé, dans leurs rapports, que ces peuples étaient tout prêts à rompre leur serment de fidélité, et à tourner leurs armes contre le Céleste Empire.

Mais le moment n'était pas venu; et maintenant il est possible que les triomphes de l'Angleterre en Chine éloignent indéfiniment l'époque où la Russie croira pouvoir jeter le masque pour chasser de la pagode l'idole dont elle a pu s'approcher insidieusement et sans bruit, en répandant, parmi ses serviles adorateurs, une trompeuse sécurité. Les Kosacs ne sont pas encore

assez nombreux; les Tartares des steppes ne sont pas encore assez bien disposés à s'élancer, sans risque d'échouer, dans la voie qu'elle veut leur ouvrir; le réseau de ses établissements, dans cette portion de la Sibérie dont elle entend faire la base de ses opérations, n'est pas encore assez complet. Si les limites des deux Empires se touchent sur la carte par une seule et même ligne, en réalité il existe, entre les frontières de l'un et de l'autre, de vastes territoires qu'il est impossible de considérer comme occupés par eux; et il y a peu d'années encore, on aurait pu embarrasser beaucoup les Russes en les invitant à prendre possession de l'Empire chinois : le fantôme d'armée qu'ils y auraient envoyé dans ce but se serait assurément évanoui en route.

Depuis lors, toutefois, la Russie a fait, de ce côté, des progrès rapides; en moins de vingt-cinq années probablement, ce plan si longtemps mûri aurait eu ses moyens d'exécution. Sans les modifications que doit amener la guerre récente de la Chine et de l'Angleterre, destinée, selon toute apparence, à changer la face de cette partie du monde, la Russie aurait été maîtresse d'ouvrir à toute époque les portes de l'invasion, et de faire déborder sur la Chine le flux de ses hordes asiatiques, rompues à lui obéir, sous la

direction fidèle des tribus kosaques, auxquelles l'usage de l'artillerie assurera toujours une grande prépondérance.

Une telle entreprise doit rallier avec les Mongols les Tartares indépendants, dont le pays se réduit chaque jour par les empiétements en sens contraire des deux Empires russe et chinois, et les Tartares tributaires de la Chine, auxquels leurs traditions présentent ce pays comme leur proie naturelle. Si la coopération de ces peuples n'eût pas été par elle-même bien puissante, elle n'en eût pas moins décidé le succès de l'entreprise en ouvrant les portes de l'Empire, et en livrant un libre passage à travers leur territoire.

Et même aujourd'hui, le caractère de ces peuples offre encore le seul danger réel dont l'ambition russe puisse menacer quelque portion de l'Asie centrale et méridionale. Quelle force indigène pourrait résister à une invasion russo-tartare de plusieurs cent mille hommes, accompagnés de cinquante mille Kosacs avec cent pièces de canon, et suivis de dix mille hommes d'infanterie, transportés par des dromadaires et des chameaux? Des personnes bien informées, trop éclairées d'ailleurs pour admettre légèrement la possibilité du succès des Russes dans cette partie du continent asiatique, regardent comme peu éloignée l'époque où une invasion du genre de

celle dont nous venons de parler pourra se réaliser, non comme un effort isolé, éphémère, mais comme l'effet naturel de la pression qu'exerce la Russie sur les frontières de l'Asie méridionale.

C'est en cela qu'elle attache du prix à sa population tartare; ce n'est pas dans d'autres vues qu'elle travaille si sérieusement à introduire, dans leurs tribus les plus éloignées, quelques traits de l'organisation kosaque, ce à quoi elle est parvenue en partie avec les Kirguiz. Du moins, sont-ce là les projets que lui prêtent ses propres agents; et il faut convenir, quand on connaît les moyens dont elle dispose, que ce hardi dessein d'embrasser toute l'Asie dans ses conquêtes est beaucoup moins chimérique qu'il le paraît au premier abord, abstraction faite de l'intervention anglaise, qui vraisemblablement ne combattrait pas en vain ce projet.

Ainsi, en résumé, la race tartare, que l'histoire nous montre s'être répandue une fois déjà hors de ses solitudes agrestes pour porter, dans une grande partie du globe, la désolation et le carnage, peut encore jouer un rôle important sur la scène du monde, en étendant la domination d'un gouvernement dont l'action démoralisatrice, pire que le sabre et la torche de Timour, brûle et flétrit les fruits les plus savoureux de la civili-

sation, et traîne avec elle la mort et la dégradation morale.

Les Tartares pur-sang sont de taille moyenne, bien faits, actifs, ayant le teint foncé, les yeux noirs et presque pas de barbe : leur chevelure est brune, longue et plate. Les Mongols sont de stature plus petite; ils ont les traits hideux : leurs fronts bas, leurs yeux de chat, les pommes saillantes de leurs joues, leurs faces larges et leurs formes contrefaites, leur donnent un aspect à peine humain. Ces sortes de tribus, dont le sang est mélangé, présentent toujours quelques traits caractéristiques des différentes races. En général, ces peuples ont une grande ressemblance dans leurs habitudes : les uns élèvent des moutons, les autres des bœufs, les autres des chameaux, selon la partie du steppe qu'ils habitent. Le lait et la chair de tous ces animaux leur servent de nourriture; mais c'est toujours la chair de cheval qu'ils préfèrent. Les princes tartares, depuis longtemps domiciliés à Saint-Pétersbourg, et accoutumés à tous les raffinements du luxe occidental, se régalent encore de chair de cheval, qu'on leur prépare de vingt manières différentes, et qu'ils arrosent des vins choisis de la France et de l'Allemagne.

Toutes ces tribus se servent comme boisson du lait aigre appelé *koumis*; la plupart d'entre

elles fabriquent, avec le lait doux de la jument, une espèce d'eau-de-vie, en extrayant l'alcool de la matière sucrée. Très-sobres de nourriture végétale, elles y emploient le riz ou la farine de différentes graines, et en font le « *pilaff*, » le mets universel de l'Orient.

Ils ont une sorte de fromage aigre et dur, de la forme et de la couleur d'une brique et fait également avec le lait des juments, des chamelles et des brebis. Leur plus grand luxe est le thé, dont ils ne reçoivent que des qualités fort inférieures; ils en forment, en le pressant, des gâteaux durs comme les gâteaux à l'huile. On est obligé de le couper avec une hachette, et pour en obtenir l'arôme, une simple infusion ne suffit pas, il faut une décoction. Les Tartares le font ordinairement bouillir dans du lait de jument.

Un fait singulier, c'est le peu de vertu prolifique des races mongoles et tartares : leur multiplication, toujours lente, s'arrête entièrement lorsqu'elles sont forcées d'abandonner leurs habitudes nomades. Aussi, partout où le gouvernement russe réussit à fixer une de leurs tribus, trouve-t-on, quelques années après, la colonie moins nombreuse que celle qu'aurait produite, dans la même localité, une douzaine de Moscovites ou une poignée de Kosacs.

XIV

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

Pour se former une idée juste d'un état aussi essentiellement militaire par ses institutions que l'Empire russe, il ne suffit pas de connaître exactement ses forces actuelles; il est indispensable d'étudier les ressources cachées dont il peut les accroître; il faut rechercher aussi quelle aptitude ses sujets peuvent apporter au rôle guerrier qu'ils sont appelés à remplir, et jusqu'à quel point leur caractère peut s'adapter aux vues d'ambition et de conquête que nourrit leur gouvernement ou que l'Europe lui attribue.

C'est à quoi nous allons tâcher d'initier le lecteur; mais nous sommes obligés de réclamer son indulgence pour les détails techniques à travers lesquels nous avons à le conduire, aussi bien que pour le coup d'œil rétrospectif que nous avons à jeter sur l'histoire; car ici, c'est seulement par

le passé que nous pouvons juger du présent et prévoir l'avenir.

Quand on étudie avec calme et sans passion l'histoire militaire de la Russie pendant le siècle dernier, on est conduit à y reconnaître plus de causes d'alarmes qu'il n'en a été admis même par la prévention avec laquelle tout ce qui concerne cette puissance a été jusqu'à présent envisagé. Mais si l'on poursuit l'examen jusqu'à la dernière guerre de Pologne et qu'on en étudie les résultats, en les rapprochant de la composition actuelle de l'armée russe, on trouve aisément l'explication de ces faits en apparence inquiétants, et l'on voit se dissiper les appréhensions qu'on en avait conçues d'abord.

Il est indubitable que pendant longtemps on a cru les armées russes beaucoup moins formidables qu'elles ne l'étaient en réalité, et que l'opinion publique, ne les estimant pas à leur juste valeur, était loin de leur accorder la part de gloire à laquelle elles avaient droit. On nous apprenait à regarder les soldats russes comme des sauvages, à considérer leurs victoires comme dues uniquement à la supériorité du nombre et remarquables seulement par les actes de férocité qui les ternissaient. Rien de moins fondé que ce jugement. Les Russes ne se sont jamais montrés particulièrement cruels sur le champ de bataille; et de-

puis le règne de Catherine Ire jusqu'à la mort de Paul, période de succès presque continus pour les armées russes, on les voit, dans la plupart des entreprises où les engage l'ambition de leurs souverains, numériquement inférieures à leurs adversaires. Sur deux grandes batailles livrées par elles, il y a quatre-vingts ans, avec des forces à peu près égales, contre une des armées les mieux disciplinées, commandée par un des plus habiles capitaines des temps anciens et modernes — Frédéric le Grand — l'une resta indécise et les Russes gagnèrent l'autre. Ajoutons que sous les ordres de Souvarow, dont les troupes ne dépassèrent jamais quarante mille hommes et s'élevaient quelquefois à moins de vingt mille, elles repoussèrent, dans une série de victoires, cent vingt mille hommes de troupes de la république française commandées par Moreau, Macdonald et Joubert [1].

[1] Il y a ici une étrange confusion d'idées et de faits. Si l'armée avec laquelle Souvarow envahit l'Italie ne comptait pas plus de 40,000 Russes, tout le monde sait qu'elle opérait conjointement avec l'armée autrichienne de Mélas, qui s'élevait à plus de 80,000 hommes. Ainsi, les coalisés, sous les ordres de Souvarow, général en chef, avaient au moins 120,000 hommes en ligne. Quant à l'armée républicaine, elle était fort loin, quoi qu'en dise l'auteur, de présenter une force égale. Dans toutes les rencontres on la trouve notablement inférieure en nombre à ses adversaires. A la Trébia, Macdonald, qui tint tête pendant trois jours aux 40,000 Russes de Souvarow, n'avait que 28,000 hommes. La campagne de 1799, dont il est ici

Il n'est pas étonnant qu'un gouvernement ambitieux, en état de mettre sous les armes un million de pareils hommes, inspire à l'Europe des inquiétudes sérieuses. Heureusement les armées russes ne sont plus aujourd'hui ce qu'elles ont été, et il est impossible qu'elles redeviennent ce qu'étaient les petites armées du temps d'Elisabeth et de Souvarow; la Russie a énervé sa force militaire en accroissant outre mesure la masse de ses troupes, à l'instar des autres états du continent, depuis le fatal exemple donné par la France dans les guerres de la révolution.

Cette décadence des armées russes, que nous démontrerons par la comparaison de leurs dernières campagnes avec les anciennes, tient à plusieurs causes; pour comprendre le changement qu'elles ont éprouvé, il faut se rendre compte des qualités mêmes qui faisaient leur force. Tous leurs succès, elles les ont dus spécialement à la fermeté de leur infanterie; peut-être, de tous les généraux russes, Souvarow est-il le seul qui ait droit de partager avec le simple soldat la gloire de triomphes, décidés surtout par la supériorité

question, se termina, après la lutte la plus acharnée, par la bataille de Zurich, où 37,000 Français défirent entièrement 55,000 Austro-Russes. — Nous n'entendons pas rabaisser le mérite des troupes russes ni la gloire de leur général; mais il faut être juste, même envers la France.

du dernier sur ses adversaires. A part cet homme remarquable, les Russes ont eu rarement à s'applaudir des talents de leurs généraux.

Cette infanterie continue à faire respecter les armées russes; mais les officiers, en tout temps peu capables, même alors que le nombre de troupes, beaucoup plus limité, permettait d'apporter plus de sévérité dans les choix, présentent la médiocrité la plus déplorable sous le rapport de la valeur personnelle comme de l'intelligence. Les masses ne sont plus animées de cette confiance fanatique en la sainteté de leur cause, de cet aveugle fatalisme qui suppléait autrefois à un plus noble enthousiasme. On a laissé s'éteindre ce sentiment que Souvarow prit tant de peine à entretenir. Ses dernières étincelles ont éclairé la bataille de Borodino, lorsqu'on vit des recrues de paysans, couverts encore de leurs vêtements gris, se présenter avec fermeté pour faire face au carnage, — tremblant, il est vrai, et se signant, mais marchant avec intrépidité au devant de la mort qui les attendait sur leur premier et dernier champ de bataille.

Ce n'est pas toutefois que le soldat soit devenu sceptique; mais il existe une immense différence entre cet état négatif de l'esprit qui constitue l'absence du doute et une foi fervente et active. C'est la même différence qu'entre la foi

passive du musulman de nos jours, qui se contente de ne pas discuter sa religion, et l'enthousiasme de ses ancêtres, qui travaillaient à la propager dans l'ancien monde, le Koran d'une main et le sabre de l'autre.

Les paysans russes, qui, une fois disciplinés, forment une des meilleures infanteries de l'Europe — supérieure en fermeté à toute autre, excepté à celle des Anglais, des Suédois et des Suisses — sont une des races les plus pacifiques, une de celles qui sembleraient le moins faites pour la carrière des armes. D'un naturel timide, d'une constitution faible, ils ne peuvent endurer de longues marches ni résister aux travaux d'une campagne. Débilités plus que tout autre peuple européen par une nourriture liquide dont ils absorbent de grandes quantités, ils tombent bientôt victimes du besoin; et pour peu qu'ils se trouvent exposés à la fatigue ou à la disette, les maladies et les épidémies ne tardent pas à les décimer. En quoi donc consiste leur supériorité? En ceci : — ils obéissent! La servitude leur a appris à obéir sans murmurer.

Un régiment russe, destiné à une longue marche, ne peut faire, par jour, plus de vingt-cinq verstes ou seize milles anglais et deux tiers, en marchant deux jours et se reposant le troisième. Si la distance s'augmente, il laisse une

foule d'hommes en route. Avec du biscuit noir et aigre pour toute nourriture, avec un poids de dix-huit livres anglaises, en armes, en boîtes à cartouches et en équipement, qui surcharge un corps sans soutien, il n'est pas surprenant que le soldat russe ne puisse impunément dépasser la limite de soixante-quinze milles en six jours. Et pourtant, s'il recevait l'ordre de parcourir dix fois cette distance, il l'entreprendrait sans faire entendre le moindre murmure.

Les annales de l'empire offrent maint exemple de marches longues et pénibles exécutées par les troupes moscovites. Toujours on voit ces troupes endurer la fatigue et la maladie, et joncher de morts leur route, sans proférer de plainte. Dans les deux dernières campagnes de Turquie, l'armée russe perdit au moins cent cinquante mille hommes par le seul effet des fatigues et des maladies. Sur le champ de bataille, la tactique et la discipline européenne lui donnaient une grande supériorité sur les Turcs, qui non-seulement semblent avoir oublié toute science militaire, mais qui n'ont pas même conservé la tradition de cet ancien système d'attaque si bien approprié à la nature inconstante et sauvage de leurs armées, ce système par lequel ils ont été si redoutables autrefois, et dont Montécuculli, dans ses mémoires, nous a laissé une description si

intéressante. Malgré tous ces avantages, néanmoins, les forces des envahisseurs éprouvèrent une telle réduction, qu'avec un peu moins de fermeté de leur part, ou une résistance passive un peu plus prolongée de la part des Turcs, il est probable que les résultats auraient été, pour l'armée russe, des plus désastreux.

Lorsque le soldat moscovite, dont les qualités physiques répondent si peu, comme nous l'avons établi, aux nécessités de sa profession, arrive, survivant aux marches, aux privations, à l'inclémence du temps, en présence de l'ennemi, il demeure tremblant et timide à l'endroit où la discipline le place, tandis qu'insensibles à tout sentiment d'honneur, ses officiers vont trop souvent se dérober au feu derrière les rangs. Peut-être le lecteur doutera-t-il qu'une infanterie formée d'éléments si méprisables puisse justifier l'opinion que nous avons exprimée de sa force *comme ensemble*; sa surprise redoublera probablement quand nous ajouterons qu'un jour de bataille, cette même infanterie, nonobstant le manque d'officiers convenables, aura toujours une supériorité décidée sur celle de l'Autriche, de la Prusse et de plusieurs autres nations continentales. Il en est ainsi cependant, l'expérience le prouve; et cela s'explique par une raison fort simple, c'est que les Russes, quelle que soit l'im-

pression qu'ils éprouvent individuellement, conservent leurs rangs, et continuent d'agir, en colonnes, sans se rompre, là ou les Autrichiens et les Prussiens faiblissent et se dispersent.

Il faut dire que les plus braves troupes de l'Europe offriraient au spectateur désappointé peu de sujets d'éloges s'il les voyait de ses propres yeux pendant l'action, au lieu de s'en rapporter aux notions de l'histoire ou aux récits des acteurs du drame. Mais chez les individus aussi bien que dans les corps collectifs, il faut juger du courage, comme de toutes les autres qualités, par comparaison. Aussi, une infanterie qui conserve avec fermeté son ordre de bataille, qui continue son feu sous la charge d'une colonne ennemie, ou qui demeure sans se rompre en présence des masses menaçantes, quoique chaque soldat reste à son rang les joues pâles et les lèvres tremblantes de terreur, — une telle infanterie est si rare et si importante dans la situation présente des armées européennes, qu'elle donne à celles qui la possèdent un avantage marqué sur toute autre, même quand il s'y joint peu d'intelligence dans le soldat, peu de bravoure dans l'officier, peu d'instruction dans la cavalerie et l'artillerie. — Telle est la situation des troupes russes comparées à celles de la plupart des pays voisins.

Dans les données actuelles de l'art de la guerre, l'infanterie peut être considérée comme l'âme des armées. Les autres armes, quoique utiles et nécessaires, ne sont pourtant que des accessoires, et leur infériorité, lorsqu'il n'y a pas manquement absolu, est plus que compensée par la fermeté de la première. Cette fermeté, les Autrichiens, les Prussiens, les Français ni les Polonais ne la possèdent au même degré que les Russes, bien que les officiers moscovites le cèdent de beaucoup à ceux de tous ces peuples pour l'intelligence et la conduite personnelle, et que les Français et les Polonais particulièrement aient sur eux l'avantage de la bouillante ardeur de leurs masses et du génie militaire qui les caractérise. Si l'on peut juger de l'avenir par le passé, il est à croire que les armées moscovites se montreront toujours dignes de marcher avec les armées allemandes, et que, réunies à elles, la supériorité numérique leur assurera la victoire sur les Français, de même qu'elles ont triomphé de la Pologne. Même pendant la période la moins brillante de leur histoire militaire, celle qui s'est écoulée depuis le rappel de Souwarow par l'empereur Paul (période de décadence visible pour les armées russes), il est impossible, en étudiant avec attention leurs campagnes, de méconnaître leur supériorité sur les Prussiens et les Autri-

chiens avec lesquels on les voit combattre constamment côte à côte, et l'on est obligé de convenir qu'en général leurs défaites doivent être attribuées à leurs alliés et leurs succès à elles-mêmes. Si les Français ont repoussé maintes fois les Russes, s'ils les ont surpassés dans la tactique, et déployé partout contre eux l'ascendant de leur brillant courage et de leur génie martial, cependant ils ont rarement, dans leurs plus grands succès, remporté sur eux de ces victoires éclatantes et décisives qui signalèrent leurs rencontres avec les armées allemandes.

En nous voyant refuser au soldat russe l'esprit guerrier, l'intrépidité qu'on a coutume de lui supposer, le lecteur, s'il reporte ses pensées vers les attaques à la baïonnettes dont il est tant parlé dans les relations de batailles modernes, doutera probablement de l'exactitude de nos assertions; peut-être accusera-t-il de paradoxe notre opinion, qu'une infanterie, composée comme nous venons de le dire et dans laquelle la valeur personnelle a si peu de part, puisse en réalité se montrer formidable.

Pour expliquer cette apparente contradiction et aussi pour donner la clef de quelques observations que nous aurons à présenter subséquemment, nous allons entrer, avec ceux de nos lecteurs qui n'ont pas étudié l'art militaire, dans

quelques détails sur cet art, dont l'histoire, enveloppée de ténèbres, offre d'ailleurs un intérêt trop limité pour ne pas échapper aux recherches ou fatiguer la patience de ceux qui n'ont à se proposer d'une étude si ingrate aucun but spécial.

Peu de personnes ignorent que la science de la guerre, outre ses éléments préparatoires, se divise en deux parties, la stratégie et la tactique. La première concerne les divers mouvements que doit faire un général, depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne, avant et après une bataille : *ses vrais principes* n'ont pas varié depuis l'antiquité la plus reculée, et les anciens semblent les avoir aussi bien connus que les modernes. La tactique est la méthode de disposer les troupes pour le combat et pendant le combat : elle a subi de grandes modifications depuis l'adoption des armes à feu ; mais quelques-unes de ses principales données sont restées les mêmes, et la question de savoir s'il vaut mieux combattre en ordre compacte ou étendu, en ligne ou en colonne, par phalange ou par légion, n'est pas moins sujette à controverse aujourd'hui qu'elle ne l'était du temps des Grecs et des Romains. Ces deux systèmes paraissent avoir été alternativement adoptés et repoussés par toutes les armées européennes, et le triomphe

momentané de l'un sur l'autre n'a tenu vraisemblablement qu'à l'usage qu'en avait fait quelque général heureux. Chez les modernes, l'ordre étendu a été prisé surtout *en raison de l'effet physique de la mousqueterie* partie *d'une armée rangée en bataille*, et de l'influence qu'exerce le résultat de son feu destructeur.

Ce fut le celèbre Gustave-Adolphe qui le premier mit ce principe en usage[1] : son système fut conduit à une grande perfection par Frédérick le Grand; il devint ensuite l'ordre de bataille de toutes les armées européennes, et les Anglais l'ont conservé jusqu'à présent. Le système d'ordre profond, ou d'attaque par colonnes, est celui de la phalange macédonienne et des légions dégénérées du Bas-Empire; dans les temps modernes, il précéda les innovations de Gustave-Adolphe; remis en usage depuis la révolution française, il fut adopté par toutes les armées continentales. Il est basé sur *l'effet moral* que produit sur l'ennemi la vue de masses avançant d'un pas rapide pour charger soit la ligne,

[1] Les anciens, dans leur ordre étendu, recherchaient l'avantage de l'élasticité et l'effet des réserves. La disposition et la tactique des légions permettaient à une ligne de combattants, serrée de trop près ou fatiguée, de se retirer à travers la seconde ligne; ce mouvement était facilité par la distance qu'on était obligé de laisser entre chaque homme pour lui donner les moyens d'utiliser son arme défensive.

(*Note de l'auteur.*)



soit la colonne qui leur est opposée, mais de masses qui ont renoncé en partie à l'avantage de leurs armes à feu par la nature même d'une formation dans laquelle un rang masquant l'autre à une grande profondeur le met dans l'impossibilité matérielle de tirer. Ce système, les brillants généraux qui ont surgi de la république française, et Napoléon lui-même, l'ont employé. L'expérience prouve que les lignes prussiennes, autrichiennes, allemandes et espagnoles ont invariablement lâché pied toutes les fois qu'une colonne française *s'approchait d'elles à une certaine distance*, et les généraux français n'ont jamais éprouvé de grandes difficultés *à conduire leurs colonnes jusqu'à ce point critique*, auquel ils étaient habitués à voir l'ennemi céder le terrain. Les victoires des enfants de la révolution finirent par établir la supériorité du système d'ordre profond, qui fut universellement adopté.

Mais quand les généraux de l'Empire, et après eux Napoléon lui-même, vinrent à employer ce mode d'attaque contre une infanterie réellement ferme — l'infanterie anglaise — ils furent surpris de voir encore que leurs colonnes s'approchassent plus près de celle-ci qu'elles ne l'avaient jamais fait des Allemands, sans qu'elle cédât le terrain. La ligne anglaise tenait ferme, aussi inébranlable qu'auparavant; de sorte que l'effet

de la mousqueterie devenant plus meurtrier à mesure qu'elles avançaient, les colonnes d'attaque devaient évidemment finir par se rompre, puisque la ligne adverse ne se rompait pas. Dans toutes les longues guerres de la France, en Allemagne et en Espagne, c'est à peine si l'on vit une seule fois les lignes allemandes, autrichiennes et prussiennes *ne pas se retirer devant les masses françaises longtemps avant que celles-ci ne les abordassent*, tandis qu'il est sans exemple que ces mêmes masses *se soient fait jour à travers une ligne qui les attendait*, comme il arriva de l'infanterie anglaise. Ainsi, l'emploi de la baïonnette, que le préjugé national regarde comme la force des armées britanniques, est au contraire le trait caractéristique du système de tactique dont les Français ont toujours fait usage depuis la révolution, et que toutes les autres nations continentales continuent d'employer après avoir été vaincues par eux.

Quoique ces colonnes d'attaque n'aient été inventées qu'afin de traverser la ligne ennemie, ou de mettre en pièces, à la pointe de la baïonnette, les colonnes contre lesquelles elles étaient dirigées, une charge avec cette arme, telle qu'on l'entend communément, et dans laquelle la baïonnette se croise avec la baïonnette « au fort du combat, » est une chose qui ne s'est jamais

vue, hors quelques cas partiels où, trompées par une épaisse fumée, les troupes étaient arrivées à leur insu les unes sur les autres. Jamais cela ne s'est fait à dessein, ou sur le front de tout un corps d'armée : l'un des deux partis a constamment fait retraite avant de se trouver en contact avec l'autre, et le vainqueur n'a plus eu à frapper que des hommes en fuite. C'est ainsi que dans les nombreuses rencontres des Français et des Anglais en Espagne, la baïonnette — sur laquelle les premiers fondaient principalement leur espoir de succès — leur fut au contraire fatale, parce que leurs antagonistes, après avoir jeté le trouble dans les colonnes françaises par un feu nourri et meurtrier, employèrent la baïonnette au moment décisif pour les empêcher de se rallier, ou pour les poursuivre dans leur retraite.

Il en est toujours ainsi quand la colonne est opposée à la colonne : le combat est purement moral; longtemps avant qu'elles ne se rencontrent, l'une des deux vacille, — s'arrête, — est perdue. Le résultat dépend du plus ou moins de résolution que montre un des corps adverses, en s'approchant plus près d'un danger auquel probablement l'armée la plus brave de nos jours n'oserait s'exposer en réalité, le combat corps à corps de grandes masses, tel qu'il exista autre-

fois quand les hommes portaient une armure défensive, et se protégeaient de leurs boucliers. Aujourd'hui, dans une lutte pareille, leurs poitrines sans défense rencontreraient un fer mortel, et tous les premiers rangs succomberaient au premier choc.

Ce nom de charge à la baïonnette fait illusion au vulgaire; mais la moindre réflexion doit montrer que rien de ce qui ressemble à un combat comme ceux des bons vieux temps, où les hommes s'abordaient à l'abri de leurs couvertures de fer, ne serait possible aujourd'hui sans réduire en peu d'instants les deux parties à la triste condition de ces deux chats de Kilkenny, qui, selon l'historien irlandais, se battirent dans un fossé jusqu'à ce qu'il ne restât plus de l'un et de l'autre que la queue. Au premier choc de deux corps avec une arme si destructive dans l'attaque, si peu utile pour la défense, la moitié des combattants périrait; le second choc emporterait la moitié des survivants, et par une progression géométrique très-rapide, les deux armées arriveraient, en quelques minutes, à une entière destruction.

Pour parler sérieusement (car qu'y a-t-il de plus sérieux que l'étude d'un art dans lequel les enfants d'Adam ont réduit en règle le crime de Caïn?), toutes les fois que deux corps d'infanterie

se rencontrent, c'est la masse la moins audacieuse qui doit céder. Or, de même que le courage individuel peut souvent ne pas suffire pour constituer le courage des masses, de même aussi le courage des masses peut exister indépendamment du courage individuel. D'innombrables exemples établissent la vérité de la première proposition; n'a-t-on pas vu des tribus sauvages montrer, dans le moindre de leurs guerriers, une fermeté, un mépris de la mort qu'on aurait cherché vainement dans le plus brave de nos soldats disciplinés? Et pourtant tous ces héros, lorsqu'ils ont été formés en corps, ont été balayés, comme la paille au souffle du vent, par ces masses civilisées, réunion forte et courageuse d'hommes comparativement timides, contre des individualités valeureuses présentant dans leur réunion un corps sans force et sans valeur. C'est encore ainsi que, dans la guerre de la Péninsule, on a vu les régiments portugais, peuple sans aucun doute inférieur en courage personnel aux Espagnols, ses voisins, s'élever, sous la discipline et le commandement des officiers anglais, au rang des meilleures troupes de l'armée du duc de Wellington. Les régiments espagnols, au contraire, malgré tous les efforts qu'on fit pour les améliorer, acquirent si peu de fermeté, qu'au dire de tous les vétérans de cette

époque, ils furent, jusqu'à la fin de la guerre, plus qu'inutiles.

Le soldat russe fournit la preuve de la seconde proposition; l'infanterie dont il fait partie est brave, quoique lui-même, généralement parlant, ne le soit pas. Dépourvu d'enthousiasme militaire comme de sentiment patriotique, n'ayant même pas cet esprit naturellement opiniâtre et querelleur qui, par lui-même, donne, aux yeux de certaines races d'hommes, des charmes à la lutte, le Russe néanmoins fera son devoir; il se laissera passivement tailler en pièces ou avancera, selon la direction qui lui sera donnée; que son bras soit énervé par la terreur, il n'importe, l'homme est là, ferme à son poste, formant *un tout brave et formidable*, qui affronte le péril ou s'avance lui-même et menace. Dans l'état actuel de la guerre en Europe, cette valeur passive est tout ce qu'on peut exiger du soldat d'infanterie, faible atome d'une masse dans laquelle il n'agit jamais que comme tel. Quelque peu que nous soyons pourvus de cette qualité négative, elle n'en a pas moins d'importance par le fait qu'un très-petit nombre de nations européennes la possèdent, et que c'est une qualité à laquelle les éclairs fantasques d'une valeur irrégulière ne sauraient jamais suppléer.

Mais si le fantassin russe fait son devoir,

quel qu'en soit le motif, il en est rarement de même des officiers, surtout dans les grades subalternes. Également insensibles aux inspirations du patriotisme et aux séductions de la gloire militaire, aussi peu valeureux naturellement que leurs propres soldats, leur ambition même ne leur fait pas surmonter leurs craintes, qu'aucun sentiment d'honneur ou de respect humain ne les porte à dissimuler. Ils savent bien que, grâce à l'état de choses qui prévaut dans l'armée comme partout, malgré les efforts personnels de l'empereur, la lâcheté peut, tout aussi bien que la bravoure, prétendre aux récompenses dues à la valeur militaire. Ajoutons d'ailleurs que tout dans leur éducation première, et dans les circonstances au milieu desquelles ils se trouvent placés, tend à diminuer, à supprimer même le peu de courage physique dont la nature les a doués; aussi donnent-ils souvent à leurs soldats, sur le champ de bataille, le déplorable spectacle de leur couardise. Ces remarques, qui s'appliquent principalement aux officiers de la ligne, s'étendent néanmoins, dans une certaine mesure, à ceux de la garde.

Quoique tout ce qui n'est pas noble soit sujet à la conscription, le soldat, pour l'infanterie ou la cavalerie, pour la garde ou pour la ligne, est presque toujours tiré de la classe des serfs :

l'homme libre et le commerçant s'exemptent toujours au moyen d'une taxe, qui forme une des branches du revenu public. Tout propriétaire d'esclaves est tenu de fournir annuellement un pour cent du nombre de ceux qu'il possède, proportion qui peut varier selon les besoins de l'État. Pour acquitter cette redevance, il choisit ordinairement les plus paresseux, les plus mauvais sujets de ses paysans; mais on n'admet guère ceux que quelque infirmité physique rend impropres au service. Aussi n'est-il pas rare qu'à l'exemple du conscrit français, le Moujik se fasse sauter plusieurs dents de devant, ce qui l'empêche de déchirer la cartouche, ou se mutile de la main droite, ce qui le met hors d'état de faire jouer la détente d'un fusil.

Le recruté prend congé de sa famille comme s'il ne devait plus la revoir, et s'éloigne au milieu des lamentations générales. La loi lui dit qu'il devient libre au moment où il entre au service de l'Empereur; néanmoins on juge à propos de le conduire à son régiment, enchaîné, comme un malfaiteur, à quelque autre malheureux. Une fois arrivé à sa destination, il s'accoutume bientôt à son sort, comme tous ceux auxquels est interdit tout espoir de changement; sa résignation devient complète lorsqu'il a subi sa dernière épreuve, le sacrifice de sa barbe et des

longues boucles de son épaisse chevelure. S'il est d'une taille plus qu'ordinaire, on le met dans la Garde ou dans la cavalerie; car les Russes conservent encore l'erreur commune aux autres peuples de préférer pour cavaliers les hommes les plus grands et les plus lourds, bien que peu de pays possèdent des races chevalines assez fortes pour porter des soldats même d'une force ordinaire avec leur équipement.

La durée du service militaire, autrefois fixée à vingt-cinq ans pour la Ligne et à vingt-deux pour la Garde, a été successivement réduite à vingt et à quinze. A l'expiration de ce temps, le soldat, aux termes de la loi, doit être libéré. Il l'est, en effet, quand il peut prouver qu'il n'est plus apte à servir; mais aussi longtemps qu'il peut être de quelque utilité, on le garde à son corps, comme s'il n'existait à ce sujet aucun ukase. Lorsque son âge ou son affaiblissement ne lui permet plus aucun service, on le renvoie, après lui avoir fait prêter serment de ne jamais mendier et de ne point laisser croître sa barbe. Ce serment, il a toujours pu en tenir la première moitié, parce qu'il est toujours libre de mourir de faim; pour la seconde, le manque de rasoir la rend ordinairement inexécutable. Autrefois, on renvoyait le soldat sans lui accorder aucun subside alimentaire; l'empereur actuel a beaucoup amélioré sa

position : aujourd'hui, le gouvernement donne des secours aux vétérans, et leur réserve toutes les places qu'ils sont en état de remplir. Tous les établissements de l'État ont pour portiers et domestiques de vieux militaires; plusieurs des serviteurs du palais impérial sont également d'anciens soldats. Toutefois, ce soulagement est loin de suffire, et, en général, leur situation est extrêmement misérable.

Il est vrai que le service militaire affranchit de toute servitude privée; mais cela même est un malheur de plus pour le soldat libéré, qui n'est plus en état d'user de sa liberté. — Il devient libre précisément au seul moment où l'esclavage s'offrirait à lui sous un jour favorable, — au moment où il troquerait volontiers son indépendance pour une servitude qui lui donnerait du pain, et qui obligerait le maître auquel il a consacré ses années de force et de jeunesse, à porter le fardeau de sa décrépitude.

La paye ordinaire du soldat russe est de douze schillings environ (15 francs) par année. Dans quelques corps, c'est un peu plus, dans d'autres moins; la différence n'est que de quelques sols par mois. On lui permet, toutefois, de travailler au dehors, et on lui laisse la facilité d'apprendre un métier, ce qui améliore notablement la condition d'un grand nombre de mili-

taires. Ce qu'il peut gagner au dehors par son travail ne s'élève jamais bien haut, parce qu'on l'occupe assidûment à l'exercice et à la manœuvre pendant l'été, et que l'ouvrage est rare en hiver. Sa nourriture consiste en pain de seigle sûr, en choux fermentés et en farine de sarrazin, à quoi l'on ajoute un peu d'huile de chènevis. Dans les régiments de la Garde, où on le conserve « en le soignant comme un coq de combat, » il reçoit une demi-livre de viande deux ou trois fois par semaine; on renforce cet ordinaire d'une portion de qwass, boisson assez peu tonique, puisqu'elle se compose d'un demi-seau d'eau, dans lequel on laisse fermenter une couple de tranches de pain de seigle. Lorsqu'il est fait avec soin pour l'usage d'un marchand aisé, ce breuvage peut acquérir à peu près la force d'une très-petite bière. On nous représente les Russes comme passionnés pour le qwass, sans lequel, dit-on, ils ne sauraient vivre. Nous devons avouer que nous avons toujours vu le Russe préférer tout autre liquide, excepté l'eau, et encore préfère-t-il l'eau chaude lorsqu'elle a séjourné sur quelques feuilles de thé, qui, sans lui en communiquer le goût ni la couleur depuis longtemps épuisés, lui donne des qualités très-supérieures au qwass dans l'imagination du consommateur. La prédilection du soldat, aussi

bien que du paysan, pour le woodtka, eau-de-vie de grain, est moins douteuse; il y consacre la totalité de sa chétive paye.

Des philanthropes enthousiastes avaient proposé dernièrement d'établir des sociétés de tempérance pour les militaires et pour le peuple; mais ils ont trouvé dans Nicolas un ennemi trop décidé « de toute espèce de sociétés » pour tolérer un instant pareille chose.

Le soldat a la perspective de s'élever au rang d'officier, et il est de fait qu'une grande partie des officiers de l'infanterie actuelle de la Ligne ont ainsi gagné leur grade, ou sont les enfants d'hommes qui se sont élevés de cette manière. D'autres sont nés de boutiquiers, de négociants ou d'employés. Un très-petit nombre appartient à l'aristocratie de sang ou de charge : ce sont ceux qui occupent les plus hauts emplois; ils viennent de la cavalerie, de l'artillerie et de la Garde dans la Ligne pour y obtenir le commandement de bataillons et de régiments.

L'infanterie russe consiste en 72 régiments de ligne de 7 bataillons chaque, 12 régiments de la garde et 12 du corps des grenadiers; en temps de paix, elle monte sur le papier à 624,000 hommes, y compris l'infanterie des armées indépendantes d'Orenbourg, de Sibérie, du Caucase et de la Finlande, et les bataillons en garni-

son, dont nous donnerons le relevé dans l'état général des forces de l'Empire. Dans la Ligne, la Garde et les grenadiers, le nombre des bataillons varie pour chaque régiment; mais chaque bataillon se compose de 1000 hommes, excepté dans les corps de réserve ou de dépôt, dans lesquels ils sont de 500 hommes sur le pied de paix.

Naturellement on ne peut former que des conjectures par la force réelle des régiments ainsi présentés, puisque l'Empereur lui-même ne la connaît pas, et que les officiers supérieurs sont également intéressés à la réduire et à tenir ces réductions secrètes. Cependant, comme les cadres de tous ces corps existent en réalité, les vides sont faciles à remplir lorsqu'on les appelle à un service actif, et le sentiment de leur responsabilité oblige les chefs à les remplir en effet très-promptement. Il est probable que l'effectif des soldats sous les armes ne va pas, pour l'infanterie, à moins de 450,000 hommes.

XV

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

(SUITE.)

FORCES MILITAIRES DE LA RUSSIE.

(SUITE.)

La cavalerie régulière de l'Empire consiste en 48 régiments de Ligne, 12 régiments de la Garde, 12 du corps des grenadiers, 1 des dragons du Caucase, et 1 régiment modèle, composé de 9 escadrons de 160 hommes chaque, dont 8 escadrons prennent part aux opérations militaires. Le tout s'élève, sur le papier, à 94,000 hommes susceptibles d'entrer en ligne, et à 103,000 hommes en y comprenant les dépôts. Dans la réalité, le total probablement ne dépasse pas 85,000 hommes.

La cavalerie irrégulière peut aller à 135,000 hommes; elle se compose des Kosacks de l'Oural, de ceux du Don et de la mer Noire, des Kirguis, des Tartares, des Bashkirs et d'autres

tribus. Parmi ces derniers, 90,000 environ sont aussi bien disciplinés que les régiments de la Ligne. Dans celle-ci, la cavalerie est décidément inférieure à l'infanterie, notamment pour la partie purement moscovite, qui est formée de natifs de la Vieille Russie. Les qualités passives qui font du Russe un fantassin redoutable, sont moins favorables au cavalier, chez lequel la valeur active et audacieuse est aussi nécessaire que l'obéissance et la discipline. Par habitude, le paysan russe n'est pas cavalier, quoique les chevaux abondent partout dans son pays; il les mène, mais il les monte rarement. A la vérité, une partie de la cavalerie régulière se recrute dans l'Ukraine, et parmi d'autres populations kosaques ou d'origine kosaque, et ce sont de bonnes troupes; car le Kosac, naturellement brave, martial et courageux, a l'habitude du cheval, qu'il manœuvre dès son enfance. Mais ce n'est là qu'un petit nombre, et tout considéré, la cavalerie régulière de l'armée russe n'est pas une force d'une grande utilité; elle a montré son peu de valeur presque à chaque engagement qu'elle a eu, dans la dernière guerre de Pologne, avec la cavalerie polonaise.

En général, toute la Ligne présente un aspect misérable; les sales redingotes brun-gris, les habits ordinairement sombres et rapés des sol-

dats, leur teint have, leur air à moitié mort de faim, et la chétive apparence de leurs officiers, sont loin d'offrir un spectacle imposant. Il en est tout autrement de la Garde impériale; lorsqu'on la voit à une revue pour la première fois, elle inspire presque le respect; car si l'on a pu voir ailleurs des régiments beaucoup plus beaux, nulle part on ne trouverait une réunion aussi nombreuse de troupes d'aussi bonne mine. La Garde impériale, qui a toujours été la marotte des souverains russes, et particulièrement de l'empereur Nicolas et de son frère Michel, consiste en 41,000 hommes d'infanterie et d'artillerie, et en 15,000 hommes de cavalerie; en y ajoutant les régiments de la jeune garde et du corps des grenadiers, elle ne va guère à moins de 120,000 hommes. Répartie dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et surtout dans la capitale et aux environs, cette armée est sous le commandement du grand-duc Michel.

Les gardes, l'élite de l'armée, ont tous cinq pieds onze pouces[1] au moins. Au premier abord, on est frappé de leur air sombre, et de l'exacte ressemblance qu'ils ont entre eux. Parmi ces milliers de figures, c'est à peine si l'on trouverait un seul homme qui ne pût passer pour le frère

[1] Anglais — c'est-à-dire environ cinq pieds six pouces de France.

de son voisin ; il semble qu'un ukase les ait tous fait fabriquer sur un modèle donné : la précision, l'uniformité de leur tenuè et de leur équipement font de chaque soldat l'image de celui qui l'avoisine. A la réflexion, on reconnaît que cette apparente ressemblance des personnes tient en partie à leur teint triste et sombre (résultat probable de la chaleur excessive de l'atmosphère artificielle dans laquelle ils passent leur vie, et de l'abus des bains de vapeur), aussi bien qu'à leur moustache noire, d'une coupe exactement uniforme, et dont la couleur originelle, quelle qu'elle soit, emprunte le même vernis foncé d'une composition onctueuse dont on l'enduit, et qui a beaucoup d'analogie avec notre cirage anglais pour les voitures. Cette composition s'emploie *par ordre* : un ukase, qui limite pour les soldats et les officiers la longueur des cheveux à la largeur d'un doigt, détermine de quel côté on doit les brosser, et fixe la dimension à laquelle on peut laisser croître la moustache le long de la joue. Ces règles sont obligatoires pour le général aussi bien que pour le tambour.

Tant qu'ils sont sous les armes, les soldats de la Garde sont des plus imposants. D'une taille élevée, d'un port martial, quoique trop roide, vêtus avec goût, d'un uniforme coupé avec art et

ajusté sur chaque homme individuellement, ils auraient été dignes de sortir des mains du feu roi de Prusse, dont l'empereur Alexandre disait qu'en lui donnant la couronne, la fortune avait gâté un admirable maître-tailleur. Il y a toutefois quelque chose de burlesque dans le résultat des efforts qu'on a tentés pour perfectionner la tournure des soldats et des officiers : leurs pantalons les serrent tellement à la ceinture que l'estomac remonte et se porte en avant de la manière la plus disgracieuse, surtout chez le soldat, où cet organe engloutit d'énormes quantités de pain noir.

Après la revue, lorsqu'il a quitté ses armes, on est surpris de voir à quelle misérable créature toute cette apparence se réduit, — combien il est maigre, étroit de poitrine, mal tourné, — comme la force musculaire, le nerf et l'élasticité manquent à ce grand corps, qui rappelle la croissance prématurée d'un écolier, — combien enfin ils sont loin de cet air de santé, de ces formes athlétiques, de ces proportions martiales qui distinguent nos gardes du corps. Dans tous ces régiments, qui font l'orgueil de l'armée russe, il existe à peine un seul homme dont la taille n'offre pas de défectuosité saillante. Cette observation ne s'applique pas aux régiments de la Ligne, composés d'hommes d'une stature fort

inférieure, et l'on peut en inférer que ces hommes si grands sont plutôt des monstruosités que la fleur des soixante millions d'individus parmi lesquels on les choisit. Dans le fait, la race russe n'est pas d'une taille élevée; mais l'Empereur a décidé que ses gardes devaient être aussi grands que ceux des pays dans lesquels la nature accorde aux hommes quelques pouces de plus. Il ne pourrait y avoir de difficulté à se procurer le nombre requis dans l'immense population de l'empire; mais trop poussés en hauteur, ils sont difformes et mal bâtis, tels, en un mot, que seraient nos hommes d'élite en Angleterre si le règlement exigeait qu'ils eussent six pieds trois pouces[1]. On assure que, dans la guerre de Pologne, la Garde impériale s'est montrée fort au-dessous de la Ligne, ce que nous ne pouvons attribuer qu'à la même cause. Cette cause agit égalcment sur la cavalerie de la Garde, dont la valeur se trouve encore diminuée par ce fait que les chevaux sont loin d'être accoutumés à un service aussi dur que les hommes, et pourtant dans cette espèce de centaure, où le cavalier se confond avec le coursier, le mérite de la machine dépend, pour les deux tiers, des qualités de l'animal.

[1] Six pieds de France environ.

En définitive, quand on examine avec attention cette armée magnifique en apparence (nous disons *armée*, car la Garde seule, passée en revue par l'Empereur dans une des places de Saint-Pétersbourg, compose une armée plus nombreuse qu'aucune de celles que, de mémoire d'homme, l'Angleterre ait réunies en un même lieu), on ne tarde pas à reconnaître qu'elle a été formée plutôt pour frapper les yeux que pour l'utilité réelle, opinion qui, à l'égard de la cavalerie, trouve sa confirmation dans l'état où on la voit à l'issue des manœuvres annuelles au camp de *Krasnoe-Zelo* : c'est un avant-goût de ce qui doit nécessairement l'attendre dans la campagne la plus favorable. Rien, à la vérité, ne présente, *comme spectacle*, un plus beau coup d'œil que le défilé de la garde impériale dans une revue. Les régiments d'infanterie, avec leur uniforme au poitrail écarlate, leurs shakos élevés et lourds, qui, surmontés d'une longue plume noire, ajoutent à leur taille la moitié de la hauteur d'un homme, marchent avec un ensemble irréprochable, et déroulent leurs interminables colonnes. Viennent ensuite les chevaliers de la Garde avec leurs blancs uniformes, et leurs cuirasses or et noir; puis les gardes à cheval, les cuirassiers *gatchina*, vêtus de bleu et blanc, cuirassés aussi et couverts d'un casque; les lourds

dragons de la Garde, les lanciers et les hussards avec leurs uniformes rouges et leurs chevaux gris; et enfin les régiments de Kosacs, aux vêtements écarlate et bleu, avec leurs longues lances, dont les flèches peintes s'élèvent comme une forêt de pourpre au-dessus de leurs rangs. Ces régiments de cavalerie ont tous plus de douze cents hommes, et chaque régiment monte des chevaux d'une même couleur, noir, bai, gris ou noisette.

Après eux vient l'artillerie, puis les trains de pontonniers en masse compacte. Les chariots ainsi que les bateaux-pontons, les caissons à poudre et les voitures à munitions, sont tous peints en vert-clair, qui est la couleur impériale. Les chevaux, dans cette partie de la Garde, sont parfaitement adaptés au service auquel ils sont destinés.

Le défilé se termine par les quatre escadrons du régiment mahométan, composé de Circassiens, de Kurdes, de Turcs et des différentes tribus qui avoisinent les alpes Caucasiennes, des exilés, des aventuriers de tous pays, des renégats et des otages. Les costumes diffèrent pour chaque escadron, mais tous sont extrêmement pittoresques. L'un d'eux porte le simple bonnet perse en laine d'agneau; l'autre est coiffé du chapeau à forme basse particulier aux provinces

du Caucase, qui ressemble au turban, et se fait également de laine d'agneau noire. Ils ont pour armes le cimeterre, le *rifle*, le yatagan, les flèches et le carquois. Dans les contrastes qu'ils présentent avec les troupes européennes si bien vêtues, on retrouve les traits fortement caractéristiques des diverses tribus ou nations que l'empire auquel ils appartiennent englobe dans le vaste cercle de sa domination.

Un de ces escadrons toutefois est d'un extérieur beaucoup plus frappant que les autres; il est uniquement composé de Circassiens, tirés surtout des tribus voisines de la frontière et appartenant à des familles qui reconnaissent la domination russe : presque tous peuvent être considérés comme des otages. Ils sont tous princes ou nobles, et portent, légèrement altéré, le costume national de leur classe, le casque de fer à pointe d'acier au lieu de plume, et l'étincelante cotte de mailles, qui descend sur leurs fraques serrés de couleur écarlate. L'orgueil oriental éclate dans leurs armes et leur équipement. Ils gouvernent leurs petits chevaux vifs et de race avec une grâce, une dextérité qui contraste avantageusement avec la roideur gauche et étudiée du cavalier moscovite, comme avec l'attitude sans élégance, quoique ferme, du Kosak. Ces hommes ont un air de grandeur et de nais-

sance comme leurs chevaux; leurs formes sont réservées, agiles, élastiques; les yeux de l'homme et du cheval étincellent d'une fierté que la bride du cavalier aussi bien que la servitude russe s'efforcent vainement de tempérer. Ces chevaux, dont la robe est grise, ont la queue blanche, mais teinte en cramoisi dans la partie inférieure, ce qui ajoute encore à l'aspect sauvage de cette cavalerie orientale.

Nulle armée au monde, assurément, ne peut offrir les mêmes disparates de costumes que l'armée russe; car, outre l'habillement particulier des Kosaks et la variété des uniformes modernes, il y a dans la Garde des régiments dont l'uniforme suranné frappe comme une nouveauté, par son antiquité même. Ainsi, les dragons de la Garde ont encore le casque noir des cavaliers de Frédéric II, surmonté d'une plume qui s'étend transversalement d'une oreille à l'autre, avec une large pointe de drap de couleur vive qui tombe en forme de langue derrière le dos, et dont l'objet autrefois était sans doute de garantir la queue. Un régiment d'infanterie (le régiment Pawlovski) conserve encore le bonnet pointu de drap écarlate, avec une feuille de cuivre sur le devant, et dont la forme est celle d'une mitre d'évêque; — coiffure qui atteste souvent par les traces de balles dont elle est sillonnée le sort des malheu-

reux qui l'ont successivement portée, et qui rappelle à l'observateur que la sollicitude du gouvernement s'est étendue plus souvent aux *chapeaux* qu'aux têtes qu'ils ont tour à tour couvertes. L'étranger trouve cette coiffure burlesque et affectée; elle passe généralement pour le produit d'une des nombreuses et fantasques imaginations de Paul Ier; mais nous voyons dans un vieux tableau d'Hogarth, représentant une marche vers Finchlay, qu'elle était portée autrefois par nos propres gardes à pied.

Quand on examine de près les chevaux de la garde russe, il est difficile de ne pas les trouver tout à fait impropres à porter le poids effrayant qui leur est destiné. Négligeant la race kosaque indigène et les autres éléments d'une cavalerie vraiment formidable que présentent les provinces méridionales, comme nous le montrerons plus tard, le gouvernement a prodigué les efforts pour obtenir ces animaux au col arrondi et au poil lisse, dont se glorifie l'école d'équitation allemande. Il a bien encouragé les éleveurs à multiplier, pour l'usage de la cavalerie, une race de chevaux communs à l'occident de l'Europe, et dont le type est spécial à l'Angleterre, où elle réunit la taille et la force à la finesse des membres et à la douceur de la robe; mais entre les mains des éleveurs du continent cette race dégénère en

un fort triste animal. Ce cheval métis, qui, en Angleterre, tire toujours son origine d'une race franche par l'étalon ou la jument, encore bien qu'on les croise avec un cheval de charrette, n'est, en résumé, rien autre chose qu'un mulet; comme tel il subit la loi de la nature, qui défend au mulet de reproduire son espèce, ou qui en accompagne la reproduction d'une dégénérescence rapide. Ignorant ce principe si généralement connu en Angleterre, ou du moins tellement pratiqué qu'aucun fermier n'agit autrement, le Russe, comme la plupart des éleveurs du continent, au lieu de recourir à la race pure, mêle constamment ensemble les deux demi-sang *produits de la race métis*, dans cette idée trompeuse que le résultat sera toujours le même; aussi leurs poulains ont-ils quelques-uns des traits caractéristiques de la race qu'ils sont affectés à reproduire, mais aucune de ses plus utiles qualités. Au corps massif du cheval bâtard ils joignent des membres qui, pour être aussi délicats que ceux du cheval pur sang, ne possèdent ni la dureté de leurs os d'ivoire, ni leurs nerfs fortement attachés, ni leur vigueur musculaire. Ils montrent des jambes fines, une robe douce, mais les cuisses manquent tout à fait, et leur encolure arquée, leur corps pesamment établi sur ces minces colonnes, indiquent assez que, loin de pouvoir

porter un cavalier avec son équipement, un tel animal, inhabile à se porter lui-même, ne saurait résister à la moindre fatigue. Le pénible labeur d'une campagne excède évidemment ses forces, et même, en l'examinant, on peut douter qu'il soit jamais en état d'atteindre une frontière éloignée; opinion que confirme leur air exténué après quelques jours de marche.

Les Russes montent à cheval d'après un système adopté depuis quelques années en Prusse et dans les Pays-Bas; il consiste spécialement à rejeter la jambe en arrière, de manière à rompre la perpendiculaire que forme, dans l'école d'équitation française, la position du corps et de la cuisse. C'est une amélioration sur la méthode des Français et de la vieille école allemande; mais il serait difficile de s'en écarter sans faire mieux.

Les Kosacs de la Garde diffèrent beaucoup, pour les hommes et pour les chevaux, des autres régiments de cavalerie. Il y a dans le Kosac une liberté de port qui annonce une race dont le caractère n'a pas encore été brisé par la servitude, et dont la force physique n'est pas débilitée par la nourriture plus que frugale à laquelle ses frères les Russes ont été accoutumés, depuis plusieurs générations, par des maîtres impitoyables comme leur climat. Son bonnet sans visière, in-

cliné sur le côté d'un air gaillaird, et son regard fier et hardi, contrastent étrangement avec la roideur craintive de l'esclave moscovite, qui, sous les yeux de son officier, semble n'exister que par la souffrance. Les Kosacs de la Garde sont l'élite d'une belle race; vêtus de ces pantalons larges et à plis auxquels ils ont donné leur nom, ils portent une veste serrée à la taille, sur laquelle en est une seconde, attachée par devant, sans boutons, et dont les manches sont laissées pendantes. Par derrière est un pistolet; leur bonnet de peau d'agneau noir d'Astrakan porte sur le devant les armes impériales. Ils ont pour armes le sabre avec une longue et lourde lance; *comme tous les peuples équestres, ils ne se servent que de courts étriers*, et n'emploient que le caveçon.

Il est singulier que toutes les armées régulières de l'Europe aient adopté une manière de monter à cheval qui n'a d'autre avantage que celui de plaire aux yeux, et encore aux yeux des gens tout à fait étrangers à l'art de l'équitation. Soit qu'on cherche dans la perfection de cet art le moyen de mettre le cavalier à même de se tenir en selle avec plus de fermeté lorsqu'il a à lutter contre l'ennemi, ou de contenir, de guider et de maîtriser l'humeur d'un cheval indocile; — soit qu'il s'agisse de lancer l'animal à de

grandes distances avec le moins de fatigue pour lui et pour son cavalier, ou de le faire obéir avec promptitude à l'impulsion de la main; — pour ces différents buts, rien ne pouvait avoir moins d'utilité réelle que la vieille école d'équitation. La position perpendiculaire qu'elle prescrit de donner à la jambe lui ôte presque toute sa force d'adhérence, et imprime au siége une sorte de vacillation, au milieu de laquelle il devient très-difficile au cavalier de supporter les mouvements violents d'un cheval vigoureux dans ses élans ou dans ses résistances. Essaye-t-il de conserver l'équilibre, le pouvoir qu'il doit exercer sur la bouche de l'animal lui échappe, et il perd tout moyen de le diriger, en le soutenant et en le maîtrisant.

Avec toutes les prescriptions du système d'école équestre, le cheval demande autant d'éducation que le cavalier; cette manie d'enseignement gâte presque tout cheval de race ardente et vigoureuse. La courbure de la jambe, au contraire, non-seulement développe les muscles du mollet et de la cuisse, ce qui leur donne une puissance d'adhérence énorme, mais il est bien connu qu'elle permet au cavalier de rejeter son corps en arrière, de conserver, par conséquent, l'équilibre dans les bonds les plus dangereux, et d'éviter ainsi le choc que produit l'épine dor-

sale d'un cheval, et qui ressemble à celui de l'arc.

Tous les peuples équestres se tiennent à cheval la jambe courbée ou *courte*, selon l'expression consacrée; l'expérience leur en a montré les avantages. Les jockeys anglais, nos chasseurs de renards et nos *steeple-chasers*, qui obtiennent du cheval son maximum de vitesse, et qui s'élancent avec lui par des bonds effrayants, tous montent court. Il en est de même des Indiens de l'Amérique méridionale, — hommes qui vivent et meurent pour ainsi dire sur le dos du cheval, — des Maures de la côte de Barbarie et des Arabes du désert. — C'était aussi la méthode du corps aboli des Mamelucks, Circassiens d'origine; c'est encore celle des Circassiens actuels du Caucase, les hommes les plus adroits de l'univers au maniement des armes et des chevaux dans le combat, qui arrêtent court le galop le plus emporté, font tourner le coursier autour d'un chapeau, et ne pesant pas plus de quatre-vingt-huit livres, peuvent enlever de sa selle, comme un enfant, le maître d'équitation le plus robuste et le plus replet. Non-seulement ces hommes ne se servent que du caveçon, mais ils replient la jambe et la cuisse de manière à leur donner la forme d'un V renversé horizontalement. En examinant le membre dans cette posi-

tion <, qui donne toute leur énergie aux muscles du mollet et du côté intérieur de la cuisse, on voit aisément quelle force d'adhérence doit en résulter.

Accoutumé à l'exercice du cheval dès sa plus tendre enfance, le Kosac monte presque aussi court que le chasseur de renards anglais; notoirement inférieur au Circassien comme cavalier, il est fort au-dessus du Moscovite de la cavalerie régulière. C'est un plaisir de voir, dans les combats simulés du camp de Krasnoë-Zelo, l'aisance méprisante avec laquelle un seul fourrageur kosac se débarrasse d'une ou deux douzaines de cuirassiers de la Garde, faisant pleuvoir sur leurs casques et sur leurs épaules une grêle de coups du bois de sa lance, détachant de leur selle ceux qui essayent de l'arrêter, et fuyant ensuite loin d'eux avec la rapidité de l'oiseau et le sourire de la dérision, au milieu des malédictions lancées contre lui.

Quoique fort inférieurs aux chevaux circassiens, les chevaux kosacs élevés dans les steppes sont une race utile, musculaire, bien membrée, ayant une bonne proportion de sang; avec des formes anguleuses peu élégantes, et un col de brebis, ils sont vifs et courageux. Le cheval est la propriété personnelle du cavalier; généralement il est en bon état, n'ayant jamais subi les

tortures de l'école d'équitation, où l'action d'un mors puissant le fait se replier sur ses hanches jusqu'à ce que, resserré dans ses membres, son développement et son allure en soient également gênés, comme il arrive aux chevaux de la cavalerie régulière. Toutefois, il existe dans ces *pulks* de Kosacs un défaut d'harmonie remarquable; la taille des chevaux n'est pas proportionnée à celle des hommes : les premiers sont trop petits, les seconds trop grands et trop lourds. Le cheval du Kosac, comme celui du Circassien, ne bute jamais, parce qu'on le monte les rênes lâches; mais, pour cette raison même, le cavalier ne peut lui imprimer la même vitesse que s'il avait à l'aider lorsqu'il est lancé au galop, et à soutenir de la main son allure allongée.

Avant la fin des revues à Saint-Pétersbourg, on fait toujours charger la cavalerie dans le Champ-de-Mars. Il est à remarquer que la ligne des régiments réguliers est des plus belles, tandis que celle des Kosacs semble un peu flottante; mais lorsque les uns et les autres ont galopé pendant quelques centaines de mètres, la ligne kosaque reprend toute la régularité qu'avait celle des réguliers, et celle-ci devient bientôt plus désordonnée que l'autre ne l'était d'abord. Puis enfin, les deux régiments circassien et mahométan, poussant ensemble leur cri sau-

vage de guerre, s'élancent en fourrageurs de toute la vitesse de leurs chevaux pur sang, et chargent vers l'Empereur, en faisant retentir l'air de leurs armes, et le sol de leur course rapide, qui soulève au loin des tourbillons de poussière ou de neige. Au moment même où cette foule furieuse semble devoir fondre inévitablement sur l'Empereur, elle arrête subitement le galop de ses coursiers, témoignage de dextérité qu'affectionnent les Orientaux, au grand préjudice de leurs montures.

Ces escadrons circassiens sont traités avec une grande indulgence; car il règne quelquefois parmi eux un esprit d'obstination indomptable, dont on croit politique de ne point s'occuper. Un jour, à une revue du Champ-de-Mars, ils reçurent ordre de charger « par échelons, » c'est-à-dire l'un après l'autre; mais au moment où ils devaient exécuter le mouvement, l'Empereur fut surpris de les voir rester immobiles. Un aide de camp est dépêché pour leur réitérer le commandement; il les trouve engagés dans une dispute de préséance : un escadron circassien refusait de marcher à la suite de celui qui devait conduire la charge. Menaces, prières, tout fut sans effet pour changer leur résolution. Le comte Benkendorff vint s'assurer lui-même des causes du retard; mais la présence de ce fonctionnaire,

ordinairement aussi redouté que l'Empereur même, fut inutile; la préséance était devenue un point d'honneur, et il épuisa vainement sur les mutins toute sa puissance de persuasion. Il ordonna alors à l'escadron circassien de conduire, et à l'autre de suivre; mais, à son tour, celui-ci refusa péremptoirement d'obéir, et le vizir, après s'être répandu inutilement en menaces, fut obligé de se retirer. L'Empereur ne jugea pas à propos d'interposer son autorité personnelle, ce qui probablement n'aurait pas eu plus d'effet; il comprit qu'encore qu'il eût les moyens de les tailler en pièces pour les punir de leur désobéissance, il n'aurait pas le pouvoir de les faire obéir. Il leur ordonna sagement de s'avancer tous sur la même ligne, et termina ainsi le différend, à la satisfaction de chacun.

En général, les Circassiens à Saint-Pétersbourg, moitié otages, moitié exilés, se mêlent peu aux Russes; ils vivent exclusivement dans leur propre cercle, excitant, d'une manière assez divertissante, le respect de la population paisible qui les entoure. Officiers, soldats, ou agents de la police, les Russes, avec leur orgueil d'étiquette, ont une crainte salutaire de se mêler des affaires de cette race fougueuse, aussi sensible à l'insulte que prompte à la venger. Dans la rue, quand vous voyez la foule s'ouvrir soigneusement pour li-

vrer passage à quelqu'un, soyez sûr que c'est un général, un homme de police ou un Circassien.

Parfois ces Circassiens sont sujets à une sorte de folie temporaire, qui, soit qu'elle vienne du mal du pays, de l'ennui, ou de quelque autre maladie héréditaire, n'en est pas moins effrayante dans ses effets. Au moment de l'accès, ils saisissent leurs armes et s'en vont, tuant au hasard tout ce qu'ils rencontrent. Leurs compagnons tirent immédiatement sur eux, seul moyen de mettre fin à leurs fureurs. Il est à remarquer que cette tendance héréditaire à des accès périodiques de frénésie, régnait aussi parmi les Northmen ou Normands, qui tiraient, comme on sait, leur origine des tribus du Caucase; et lorsqu'il y a mille ans le berserkir scandinave tournait sa rage destructive contre ses parents ou ses amis, et mordait son bouclier de fer, il cédait aux mêmes aberrations mentales que le Circassien moderne. Il y a quelques années, un de ces Circassiens avait l'habitude de venir chaque jour au même endroit prendre une de ces voitures publiques appelées *droshkys*, qui remplacent, à Saint-Pétersbourg, les *cabs* de nos rues de Londres. Ne connaissant pas plus les prix que le langage du pays, il donnait toujours une pièce d'argent, ce qui était le double du sa-

laire accoutumé; le conducteur le recevait ordinairement avec gratitude. Un jour, toutefois, il eut affaire à un individu qui, jugeant facile de tromper un étranger dont l'ignorance se manifestait ainsi par une libéralité excessive, lui affirma effrontément que ce n'était pas assez. Le Circassien, sans faire d'observation, lui donne une autre pièce : nouvelle demande du conducteur; il lui en donne une troisième. Le *isvostchik*, qui ne voit pas de raison d'arrêter ses exigences lorsque l'autre continue à payer, demande encore davantage; alors celui-ci, sans prononcer un seul mot, tire son yatagan, et l'en frappe au cœur. Il alla ensuite appeler tranquillement un autre *droshky*. Lorsqu'en l'interrogeant on lui demanda pourquoi il avait tué le *isvostchik*, il répondit avec simplicité : « Parce que c'était un mauvais homme, un voleur, et que, d'après la loi de Mahomet, c'est un acte méritoire de détruire de telles gens. » On se contenta de le renvoyer au Caucase.

Dans la Garde, les officiers de la cavalerie et de l'infanterie appartiennent en général à l'aristocratie territoriale et aux familles des hauts fonctionnaires; mais il y a de nombreuses exceptions. Les jeunes nobles sont ordinairement admis dans la garde, d'abord à cause de leur fortune, qui leur permet d'ajouter à l'éclat du

corps, et ensuite parce qu'on y trouve cet avantage que des hommes qui, par leur rang, pourraient être dangereux ailleurs, se trouvent immédiatement sous les yeux de l'autocrate, qui les surveille avec toute la sévérité despotique d'un maître d'école envers ses élèves. Il semble qu'on ne néglige aucune occasion de les humilier ou de briser leur caractère, caractère habituellement assez servile, mais qu'on juge encore trop indépendant chez les rejetons d'une aristocratie opulente, élevés dans la solitude du domaine, au milieu d'une famille qui déplore peut-être sa dégradation, au lieu d'avoir été rompus à une soumission mécanique dans une école de cadets. Aussi, ces hommes sont-ils les principaux objets de la sévérité impériale. Les aventuriers allemands et les rejetons de la bureaucratie jouissent de plus de liberté; car en même temps qu'ils sont plus souples que les nobles de la haute classe, — n'ayant aucune prétention à l'influence personnelle, — ils blessent moins une jalousie qui ne s'endort jamais.

Mais si la surveillance est plus stricte pour les rangs élevés, elle n'en atteint pas moins et très-rigoureusement les officiers de tous grades constamment soumis aux regards vigilants d'une inquisition qui semble à l'affût de leurs affaires les plus secrètes. Chaque fois, par exemple,

qu'un officier vient de son quartier à Saint-Pétersbourg, il est tenu d'inscrire son nom sur un registre à la porte de la ville. Ce registre est porté tous les matins au grand-duc Michel; et si ce nom frappe trop souvent ses yeux, l'officier peut être sûr de recevoir un avertissement, quoiqu'il n'y ait là aucun manquement au devoir. En vérité, à voir les obligations minutieuses que les officiers russes ont à remplir envers leurs chefs, on n'imaginerait guère qu'ils pussent inspirer la moindre inquiétude; mais apparemment ceux qui gouvernent en jugent d'une autre manière, car il n'est sorte d'humiliations qu'ils ne leur prodiguent pour aggraver le poids de leurs chaînes. On peut même entendre le grand-duc Michel, le chef de cette armée d'élite (la Garde), décharger la violence impétueuse de son caractère en épithètes si peu mesurées qu'aucun officier français ou anglais ne voudrait continuer un seul jour à servir sous ses ordres. Comme ces vieux capitaines de marine d'il y a cinquante ans, qui ont été si heureusement dépeints par nos romanciers, la fougue de son tempérament s'éveille à la circonstance la moins importante : la vue d'un cadet montant à cheval contre les règles, ou la découverte d'un officier dont le cheval aura pendant quelques verges pris le trot au lieu du galop, suffisent pour provoquer les accès furieux

de son éloquence. Il a pourtant ses bons côtés; et s'il a hérité de son père Paul la manie de descendre à des détails ridicules, aussi bien qu'une partie de son caractère oppresseur, il a aussi conservé plusieurs des qualités du lion, qui le rendent populaire dans l'armée. On le sait brave, — il est d'une excessive générosité, — il se ruine en pensions à de vieux officiers, et ses palais sont remplis de vétérans propres seulement à figurer dans un hôpital d'invalides. On sait aussi qu'en général il répare l'injustice d'un moment par un bienfait, dès que le calme et la raison lui sont revenus.

Quelquefois, malgré tout, en Russie comme ailleurs, on voit le ver se redresser sous le pied qui l'écrase. Le grand-duc maltraitait un jour, avec une extrême violence, un officier qu'il avait envoyé chercher pour le réprimander de quelque faute insignifiante. Le délinquant reculait, et le grand-duc le suivait pas à pas jusqu'à ce qu'il l'eût poussé contre un mur, ne s'apercevant pas, dans l'orage de colère à laquelle il était en proie, qu'avec ses paroles s'échappait de sa bouche, à travers ses dents, un déluge de salive. Enfin, l'officier perdant patience, arrache de ses épaules les insignes de son rang, et les jette à terre en s'écriant : « Puisque votre altesse impériale m'a craché à la figure et souillé mes épaulettes, je ne

les porterai plus[1] ! » Cette offense hardie lui valut seulement d'être envoyé au Caucase. Il fut rappelé peu de temps après, à la prière du grand-duc lui-même, et devint son favori. Aux yeux des officiers de ce prince, les torts de sa brutalité s'effacent dans le respect qu'ils ont pour son rang et l'estime qu'inspirent ses bonnes qualités; mais quand ces insultes viennent à tomber sur quelques généraux obligés de s'y soumettre, elles sont naturellement senties avec beaucoup plus d'amertume.

L'abolition rigoureuse du duel a été aussi fatale à la société et à l'armée russes que son existence aux pays où on le tolère. L'excessive sévérité des règlements impériaux à cet égard, étouffant les derniers germes de l'esprit d'indépendance aussi complétement que le législateur peut l'avoir souhaité, n'a plus laissé entre l'honneur et l'infamie d'autre ligne de séparation que l'insuffisante distinction de l'épaulette. Ce n'est pas qu'on n'enfreigne encore çà et là la rigueur des règlements: dans le nombre, il y aura toujours quelques

[1] Cet officier assura plus tard et ses confrères de la garde ont répété qu'il avait dit : « Crachez sur moi, mais non sur les épaulettes de l'Empereur. — Quant à moi, remarqua l'Anglais auquel on rapportait cette autre version, j'aurais dit : Crachez sur les épaulettes si vous voulez, elles appartiennent à l'Empereur, mais par sur moi ! » (*Note de l'auteur.*)

hommes qui sauront braver au besoin les défenses les plus rigoureuses; mais généralement les Russes n'acceptent plus de défis. Dépouillés ainsi de tout moyen de correction contre les plus grossiers outrages, il en résulte que s'ils ne se trouvent pas atteints par un déshonneur immérité, celui qu'ils peuvent avoir encouru ne les exclut pas non plus de la société qui en est le témoin.

Ce n'était pas assez pour l'empereur Nicolas de faire de ses officiers des machines, ce en quoi il est allé plus loin que tous ses prédécesseurs; il a voulu en faire des machines sans aucun rapport entre elles. Décidé à anéantir parmi eux tout *esprit de corps*, il a eu recours, pour y réussir, à des mesures secrètes, qui ont eu pour effet de bannir toute cordialité, et de tuer cette camaraderie affectueuse qui, autrefois, liait entre eux, dans chaque régiment, les militaires de grades et de positions à peu près semblables. Aujourd'hui un tel changement s'est opéré, que le capitaine n'oserait se familiariser avec le capitaine-lieutenant, ni celui-ci avec le simple lieutenant, ou le lieutenant avec l'enseigne. Il y a plus, tous les liens ont été brisés entre les officiers de mêmes grades; de chacun d'eux on a fait l'espion de son voisin; tous sentent ou s'imaginent qu'ils sont espionnés; conséquemment,

celui que ses inclinations auraient porté à fraterniser avec telle autre personne, s'en méfie, si même il n'agit pas contre elle, comme ce système l'encourage à le faire.

A la vérité, ce système a peut-être ses avantages, en ce qu'il oblige à l'observation plus rigoureuse des détails du service; mais cela est plus que contrebalancé par l'avilissement progressif du caractère de l'officier, que tant de circonstances concourent à dégrader. Pour la grande masse des officiers, toute originalité de caractère se trouve détruite : en cherchant à faire des Moscovites un peuple de Spartiates à la Lycurgue, et en imprimant à toutes les institutions de l'empire un cachet militaire, les derniers successeurs de Pierre ont étouffé tout germe d'esprit martial et de valeur personnelle au cœur de leurs sujets; de sorte qu'au lieu de fonder une Lacédémone impériale, ils se rapprochent chaque jour davantage de la centralisation despotique des Chinois, dans laquelle toute individualité s'efface. Les mesures rigoureuses employées par Pierre Ier n'étaient pas calculées pour éteindre l'indépendance du caractère, mais pour assurer l'obéissance des nobles, qui était indispensable au progrès de ses vastes plans de civilisation; car il trouvait le Russe plutôt *servile* que *soumis*. Rien ne porte à croire

qu'il aurait continué follement à réprimer une disposition d'esprit qui eût exercé tant d'action sur ses masses guerrières.

Cédant apparemment aux mêmes idées, ses successeurs immédiats avaient relâché la bride, dès que leur but particulier n'exigea plus la même sévérité; et bien qu'aucun d'eux n'entendît accorder à leurs sujets une ombre de droits politiques, tous leur laissèrent plus ou moins de liberté civile. Pendant tout le règne de Catherine, ceux qui vécurent éloignés des intrigues d'État ou de cour jouirent, en Russie, de plus de liberté personnelle et même de plus de licence de parole qu'en aucun autre pays de l'Europe, excepté la France, dont la révolution jeta ses premières étincelles au moment où la vie de cette femme célèbre allait s'éteindre. Ce fut sous Paul, ce fou fantasque, — sous Alexandre, libéral pour les pays étrangers, instrument de tyrannie dans le sien, — sous Nicolas, le despote inflexible et sans relâche, — que la noblesse, déjà privée de tous droits politiques par Pierre Ier, et renfermée dans le cercle de fer du pouvoir absolu, s'est vue dépouillée même des libertés civiles inhérentes à sa position : Nicolas a rendu le joug aussi complet que possible.

A toutes les époques de l'histoire russe, la noblesse s'était toujours fait remarquer par son

courage et sa loyauté; car si la servitude gâte également le caractère du tyran et de l'esclave, les vices qui en résultent chez l'un et chez l'autre sont d'une nature fort différente. Le courage, que la servitude tend à comprimer chez l'esclave est ordinairement le trait caractéristique du maître, quelque terni ou défiguré qu'il puisse être par des actes de brutalité. Aujourd'hui, le noble Russe, tout à la fois esclave et maître, a plusieurs des défauts de ces deux situations également anormales. Jamais il n'a possédé la valeur fière et aristocratique du noble polonais, qui ne reconnaissait aucune supériorité. Toutefois, en comparaison de ses serfs, il a joui pendant des siècles d'une demi-liberté, qui lui laissait à peine sentir, dans l'occasion, la main d'une volonté plus puissante que la sienne. On comprend ainsi que tout sentiment d'indépendance ne peut être éteint dans son cœur comme il l'est dans la race héréditaire des serfs, dont l'esclavage et la dégradation n'ont jamais eu d'interruption.

D'un autre côté, peut-être reste-t-il encore dans l'aristocratie russe quelque faible trace de l'esprit aventureux et guerrier de ces chefs normands qui, sous le nom de Warègues, subjuguèrent les Moscovites, et les entraînèrent à ravager les provinces de l'empire grec. C'est de cette

source probablement que sortaient ces braves officiers, dont le caractère inspirait au soldat, à défaut de courage, cette confiance aveugle et fanatique qui, jusqu'au règne de Paul, fit des armées russes la terreur de leurs adversaires; mais ces officiers une fois morts ou écartés, ceux qui leur succédèrent prouvèrent trop bien que l'oppression personnelle à laquelle ils étaient en butte devait exercer promptement sur le seigneur la même influence morale que sur le serf, et les réduire tous deux au même état de pusillanimité. C'est de ce moment, dit-on, que date la décadence des armées russes : c'est depuis lors qu'on voit l'officier, au moment de la bataille, trahir ignominieusement ses terreurs sous les yeux de ses propres soldats.

Dans la situation actuelle de la société, de l'instruction publique et des idées en Russie, tout concourt à briser le caractère du jeune Russe destiné à la carrière des armes, et à le rendre aussi poltron qu'efféminé; mais rien n'y contribue davantage que son éducation dans les corps de cadets, éducation presque générale aujourd'hui, le gouvernement ayant établi de ces écoles militaires dans tout l'empire. L'aristocratie la plus riche fait seule exception à cette règle; elle élève ses enfants chez elle jusqu'à l'âge où ils partent pour l'armée comme *younkers*, ce qui lui permet de les

garder quelques années de plus hors des atteintes de la corruption, qui, dans la vie publique, doit partout les environner. Ces individus, auxquels, selon les idées impériales, l'éducation privée a le tort impardonnable de ne pas enseigner la subordination, sont toujours ceux auxquels on l'apprend ensuite le plus durement.

Le jeune élève de l'école des cadets, qui, dans le cours de ses études militaires, a traversé fictivement les différents grades, qu'on a instruit dès l'enfance à tenir un chétif mousquet, que la discipline a initié, dans les mêmes rangs que ses camarades, à toutes les évolutions de la guerre, et qu'on a forcé de porter une chemise grossière, de se contenter d'une nourriture commune, et de coucher sur un lit fort dur, ce jeune homme est plus enclin, malgré tout, à devenir un Sybarite qu'un Spartiate. Depuis son enfance, la moindre saillie de vivacité, la moindre preuve de courage et d'esprit qui lui sont échappées, ont été réprimées et punies comme des crimes : témoin chaque jour des interventions de l'autorité, il l'a vue sans cesse comprimer l'essor de tout sentiment noble et généreux. Les amusements mêmes qu'on lui a permis n'ont jamais été de ces jeux actifs et rudes, qui attachent l'esprit et qui développent la vigueur du caractère avec la santé et la force musculaire du corps. A

son arrivée à l'armée, il y trouve le même genre de vie qu'à son école; s'il a besoin de son état pour faire fortune, il est ordinairement imbu de l'idée qu'une rigoureuse observation des formes, une servilité rampante envers ses supérieurs, une allure empesée et un ton de brutalité avec ses inférieurs, composent, avec un peu d'intrigue, toutes les qualités nécessaires à sa profession, aussi bien qu'à son avancement, et sur ce dernier point en effet (l'avancement) son jugement est parfaitement juste. Si, au contraire, c'est un de ces infortunés que sa position oblige à fournir son tribut au service, on peut être sûr qu'il ne prendra aucun intérêt à ses devoirs, non plus qu'à la carrière qui lui est imposée; il ne voit là qu'un temps d'épreuve pénible.

Presque toujours ignorant de l'usage des armes, et sans aucune pratique du champ de bataille ou de tout autre exercice actif, l'officier russe n'a souvent rien de plus masculin qu'une jeune pensionnaire anglaise; on peut juger de son caractère efféminé par ce fait que, dans la Garde, un officier, quoiqu'il ait plusieurs chevaux, ne les monte jamais qu'à l'exercice ou à l'école d'équitation, et qu'à Saint-Pétersbourg, au milieu d'une garnison de 70,000 hommes, un officier à cheval, à moins que ce ne soit pour al-

ler à la parade ou en revenir, est une rareté dont on n'a pas le spectacle dix fois par an.

Est-il donc surprenant que ces hommes en qui, dès leurs jeunes années, on a pris soin de comprimer, par un tel système, toute velléité d'ardeur ou de fierté, ne s'en trouvent pas subitement pourvus lorsqu'on leur permet pour la première fois d'en montrer, c'est-à-dire en face de l'ennemi?

En général, tous les grades sont plongés dans la même ignorance; mais il s'y ajoute, dans le corps des officiers de la Garde, un trait de caractère fort singulier, qu'on ne rencontrerait dans aucune autre armée européenne. Au lieu d'entendre sortir de la bouche même des plus jeunes l'expression de cette anxiété déraisonnable que la guerre et la mêlée inspirent aux autres services, vous êtes étonné de voir leur conversation prendre un tour de philosophie railleuse contre toute prétention au courage, et vous les entendez ridiculiser impitoyablement l'idée de voir des hommes s'exposer, sans nécessité absolue, à un danger personnel, sentiment qui renferme cette pensée cachée qu'aucun n'ose émettre, « que c'est folie de s'exposer volontairement pour la cause d'un autre. » Aussi, malgré la guerre incessante qui se fait contre les tribus caucasiennes, est-ce une chose très-rare, dans cette

innombrable armée, d'entendre dire que tel officier a demandé de lui-même à partir pour le Caucase; et le peu qui le font, à moins que leur position désespérée ne les y pousse, sont regardés comme des fous dont on se rit.

Nous n'essayerons pas de donner une idée de la surveillance minutieuse et ridicule dont les officiers de la Garde sont l'objet; on n'imaginerait pas que l'empereur Nicolas et le grand-duc Michel pussent trouver le temps de s'occuper, d'une manière aussi vexatoire, de détails aussi futiles.

En l'absence de l'Empereur, quelques officiers eurent la fantaisie de prendre part à quelques courses aux haies. Il en fut informé à son retour, et exprima son dégoût de ce que des hommes honorés de l'épaulette impériale fissent ainsi le métier de jockey. La chose ne se renouvela plus.

Un officier riche, dans la pleine exubérance de la vie et de la jeunesse, se livre à des plaisirs auxquels il a grand soin de ne jamais sacrifier son devoir : on trouve qu'il dépense trop joyeusement ses revenus; il est exilé pour un an dans quelque ville de l'intérieur. — Un autre officier de bonne famille, un de ces hommes, par conséquent, auxquels les petites choses ne sont pas aisément pardonnées, a le malheur de se ren-

contrer plusieurs fois dans la rue sur le passage de l'Empereur; — il tombe en disgrâce. « Comment se fait-il, dit Nicolas au prince Menchikoff, que partout où je vais, au quai d'Angleterre, à la perspective Newsky, aux jardins d'été, je rencontre toujours votre coureur de neveu perdant son temps? »—« Mon oncle, répliqua le neveu, à qui cette auguste mercuriale fut soigneusement rapportée, comment se fait-il que partout où je vais, au quai d'Angleterre, à la perspective Newsky, aux jardins d'été, je rencontre toujours l'Empereur perdant son temps? » — Ce hardi jeune homme a été plusieurs fois exilé au Caucase, et, à moins qu'il ne s'amende beaucoup, il y a grande apparence qu'il finira ses jours en Sibérie.

Un certain Jakovleff, un des hommes les plus riches de la Russie, possesseur des mines de fer les plus productives, et faisant, comme tant d'autres, état de ses richesses, avait cru devoir se dérober aux honneurs et aux emplois qu'on jugeait que sa fortune le mettrait à même de remplir avec éclat; ces allures indépendantes ne parurent pas tolérables. Quiconque se laisse aller à la moindre illusion d'indépendance, en Russie, est bientôt ramené à la triste réalité. On lui refusa la permission de voyager. Il avait trois ou quatre cent mille pounds à la banque natio-

nale[1]; quand il essaya de retirer d'une seule fois une forte somme, on lui signifia qu'il ne le pourrait qu'après avoir expliqué d'une manière satisfaisante ce qu'il voulait en faire. Comme gage de paix, il plaça dans les chevaliers de la Garde un de ses fils, qui, après quelques années de service, fut chargé de la fourniture des chevaux du régiment. C'est l'usage dans toute la Garde de confier ces sortes de missions aux jeunes gens de fortune, parce que c'est un moyen économique de se pourvoir de chevaux. On leur accorde la permission de s'absenter une année, et à l'expiration de ce terme, ils reçoivent ordinairement leur avancement; mais il est convenu qu'ils abandonneront à l'État tout animal dont le prix ne s'élève pas au double du prix ordinaire de l'année, de sorte qu'une entreprise de ce genre leur coûte habituellement quelques milliers de pounds. Jakovleff s'acquitta de la sienne, à la grande satisfaction du colonel; cependant il ne fut pas avancé. Peu satisfait du service, comme on peut croire, il le quitta dès qu'il lui fut possible; mais il ne put obtenir la permission de voyager.

Ainsi obligé au séjour du pays, Jakovleff se consola en donnant pleine carrière à toutes ses fantaisies anglo-françaises. Il se promenait un

[1] 8 à 10 millions de francs.

jour sur la perspective Newsky, dans toute la gloire du costume parisien le plus outré; il avait sur la tête un chapeau à forme basse, semblable à un pot de fleurs renversé; un mouchoir à nœud gigantesque entourait son col; sur ses épaules était jeté un manteau si court qu'il ressemblait à un simple collet; son menton était orné d'une barbe à la Henri IV; il portait à la main une énorme canne de chêne; sur son œil était collé un lorgnon, et un boule-dogue marchait à sa suite. Comme il battait complaisamment le pavé sur le large trottoir de ce Saint-James-Street de Saint-Pétersbourg, l'équipage de l'empereur vint à passer. La voiture s'arrête brusquement, et l'Empereur lui-même, se penchant au dehors, prie le fashionable d'approcher.

« Au nom du ciel! dit Nicolas en l'envisageant avec une curiosité joviale, quel est votre nom, et d'où venez-vous?

— Sire, j'ai l'honneur d'être le fidèle sujet de Votre Majesté, Save Saveitch Jakovleff.

— Vraiment! dit l'Empereur avec une gravité ironique; nous sommes enchanté de faire votre connaissance, Save Saveitch; faites-nous le plaisir de monter près de nous et de vous asseoir à nos côtés. »

Jakovleff s'assied, non sans crainte, après avoir adroitement laissé tomber sa canne.

« Arrêtez! dit l'Empereur, qui n'y avait pas d'abord pris garde; où est votre canne, Save Saveitch?

— Oh! ne faites pas attention, Sire.

— Comment! il nous faut votre canne! Retournez, » dit-il au cocher. La canne fut rapportée, et l'Empereur donna ordre de toucher au palais. On descendit; il invita le fashionable à le suivre. « Gardez-vous d'ôter votre manteau; nous voulons vous avoir tel que vous êtes — chapeau, canne, manteau, tout! »

Et l'Empereur le mena droit à l'appartement de l'impératrice.

« Ma chère, lui dit-il, savez-vous ce que c'est que ça?

— Non, répliqua l'impératrice, prise d'un fou rire à l'aspect de la figure extraordinaire qu'elle avait devant elle.

— Alors, permettez-moi de vous dire que c'est notre fidèle sujet Save Saveitch Jakovleff. Qu'en pensez-vous? N'est-ce pas un joli garçon? »

L'infortuné dandy, dont on peut se figurer les sensations, fut renvoyé à moitié mort de terreur et de confusion après avoir défrayé quelques instants la gaieté impériale; on l'avertit seulement que l'Empereur ne punissait pas toujours avec autant d'indulgence les folies de ses sujets. Toutefois, cette punition infligée au ridi-

cule inoffensif ne fut pas en réalité des plus indulgentes. De retour chez lui, l'homme se mit au lit et fit une maladie dangereuse, suite de la frayeur et de la mortification qu'il avait subies. — Nous nous abstiendrons de tout commentaire à cet égard; après le premier sourire arraché par la fatuité châtiée, les réflexions sérieuses naîtront d'elles-mêmes.

Dans une autre circonstance, au milieu d'un petit cercle d'intimes, un jeune officier se mit à réciter quelques lignes qu'il venait de composer, et par lesquelles il demandait facétieusement à l'Empereur de le favoriser d'un ukase, quel qu'en fût l'objet, puisqu'on promulguait des ukases sur toutes choses. Les lignes se terminaient ainsi :

Tout se fait par ukase ici,
C'est par ukase qu'on voyage,
C'est par ukase que l'on rit [1].

Le lendemain matin on vient le réveiller de la part du comte Benkendorff, qui le mande à son cabinet.

« Mon jeune ami, dit le comte, vous avez un fort joli talent pour les vers, à ce que nous apprenons. Il faut que vous passiez quelques années dans la solitude à cultiver les muses. La

[1] En français dans le texte.

nuit dernière vous avez, dans quelques vers charmants, parlé de voyage, eh bien! je vous en annonce un. »

Le feld-jaeger attendait à la porte, avec la voiture, pour le conduire en exil.

Ce sont là des exemples choisis entre mille. Chaque jour de nouvelles preuves viennent établir que c'est par suite d'un plan systématique que l'empereur Nicolas s'efforce d'anéantir jusqu'à l'ombre de l'esprit d'indépendance parmi ses officiers; aussi peut-on assurer que si, par des causes diverses, leur caractère moral est malheureusement tombé fort bas, il y a peu de chances maintenant pour qu'il se relève.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

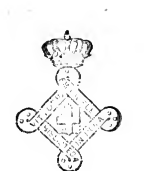


TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

FIN DE LA TABLE.

